U d'/of OTTAWA
39003002137551

64 P01

RAOUL PONCHON

LA MUSE AU CABARET

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1920
Tous droits réservés

No 156

LA MUSE AU CABARET

LA PRÉSENTE ÉDITION

a été imprimée à

MILLE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

dont trente sur papier de Hollande

Numérotés de 1 à 30

Exemplaire N° 325

RAOUL PONCHON

LA MUSE AU CABARET

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1920
Tous droits réservés.

A

MES TRÈS CHERS AMIS

JEAN RICHEPIN

ET

MAURICE BOUCHOR

EN TÉMOIGNAGE

DE MA PROFONDE AFFECTION

JE

DÉDIE CES RIMES

FAMILIÈRES

R. P.

O quatrains de Khèyam ! Quel vin d'or il me verse,
Cet ivrogne subtil, fougueux et souriant !

JEAN RICHEPIN.
(*Mes Paradis.*)

De toute éternité, Dieu, par sa prescience,
A su que je boirais. . . . . .

MAURICE BOUCHOR.
(*Le songe de Khèyam.*)

LA MUSE AU CABARET

PRÉAMBULE

Il me paraît incontestable,
Après mûre réflexion,
Que des seuls plaisirs de la table
Vient la Civilisation.

Ainsi, quand à nos bons ancêtres
Le mystère fut révélé,
Du vin suave, aussi du blé,
Ils en firent des dieux champêtres;
Les adorèrent tant et plus
Sous les noms de Cérès, Bacchus...
Et voilà, sans le moindre doute,
La première religion.
Elle en vaut d'autres, somme toute,
Et j'en suis à l'occasion.

Les hommes, allant à la chasse,
Les femmes — la petite classe —
Cuisinaient, comme de raison
Si l'on peut dire... à la maison.
Et quand ils en rencontraient une,
D'une habileté peu commune
A préparer les aliments,
Ils l'épousaient dans le moment,
Après un discret fleuretage.
Et voilà pour le mariage.

Puis, de jour en jour, nos aïeux
Devenant plus ingénieux,
Ils imaginèrent la cave,
Pour conserver le vin au frais.
La cuisine vint tôt après,
D'un intérêt tout aussi grave.
Pour quant à la chambre à coucher,
Ils ne songeaient à l'ébaucher.
A cet âge d'or dont je parle,
On... dormait partout, mon vieux Charle.

C'est donc, qui pourrait le nier?
Par la cuisine et le cellier
Que débuta l'Architecture.
Plus tard, grandissant en culture,
L'enthousiasme des festins
Inspira le chant, l'éloquence,

Et la poésie et la danse.
Ceux doués de quelques instincts
Artistiques, d'un doigt agile,
Se mirent à pétrir l'argile,
En s'inspirant, par lui séduits,
Du galbe des fleurs et des fruits :
Ils firent, pour le vin, des coupes,...
Des vases pour cuire les soupes;
Les ornèrent de tons flambards...
C'est l'origine des Beaux-Arts.
Et, comme l'heure de la table
Leur semblait la plus agréable,
Pour en calculer le retour,
Ils étudièrent le cours
Mystérieux et l'eurythmie
Des astres. D'où l'Astronomie.
Puis, lassés des mêmes menus,
Ils partirent, à l'aventure,
Vers des patelins inconnus,
Pour varier leur nourriture.
Ils passèrent les monts, les mers;
Connurent des climats divers
Ainsi que des cités nouvelles;
Des peuplades avec lesquelles
Ils échangèrent leurs produits,
Leurs bêtes, leurs femmes, leurs fruits.
De là la marine, les routes,
Le commerce et ses banqueroutes,
Les codes, les conventions,
Les rapports entre nations,

Et l'industrie et les sciences,
La monnaie et les alliances,
Et les guerres, bien entendu...
Sans quoi tout progrès est foutu.
Enfin, je veux qu'on m'assassine,
Si ce n'est, en l'occasion,
La première indigestion
Qui nous valut la Médecine.

SAINT VINCENT

(Patron des Vignerons.)

Fête le 22 Janvier.

Ainsi, grand saint Vincent, c'est aujourd'hui ta fête.
Je l'eusse mieux aimée en un plus heureux mois,
Alors que nos coteaux défient toute épithète,
Plutôt qu'en ce mois de tempête.
Mais tu n'y peux rien, non plus moi.

Autre chose : d'après la « Légende Dorée »
Je sais bien que tu fus un martyr de la Foi,
Et que, de sa prison ton âme libérée,
Alla fleurir dans l'Empyrée,
A la droite du Roi des Rois;

Mais, ô Vincent! pardonne à ma sombre ignorance;
Je me demande encore, à cette heure, pourquoi
Les braves vignerons du beau pays de France
T'ont voué cette révérence,
Et vont se réclamant de toi?

Cultivas-tu la Vigne avant que d'être apôtre,
Et d'évangéliser, aux premiers temps chrétiens?
Ou si tu cumulas? L'un n'empêche pas l'autre.
Mais, vois quel dépit est le nôtre,
Que l'Histoire n'en dise rien!

Ou bien, si de ton nom la syllabe première
Les aurait à ce point frappés, qu'ils t'ont choisi
Pour patron, voyant là comme un trait de lumière?
La foule est assez coutumière
De jouer sur les mots ainsi.

Quoi qu'il en soit, je crois à ton rôle, et t'honore,
Je te regarde comme un saint de tout repos.
Et te prie accepter, d'autant que j'en ignore,
A défaut d'un chant plus sonore,
L'humble fredon de mes pipeaux.

Gloire à toi sur les monts! Gloire à toi sous les treilles!
O Vincent! qui, là-haut, as, sans doute, l'honneur
De vendanger pour les élus à pleines seilles,
Ainsi que de mettre en bouteilles
Le vin des Vignes du Seigneur!

Sois favorable au bon vigneron qui t'implore.
Avec l'aide de Dieu, réserve à ses pressoirs
Un vin prestigieux, rose comme l'aurore,
Un vin en or, ou bien encore
Couleur de la pourpre des soirs!

Ne le destine pas aux seuls bourgeois notables,
Surtout, grand saint Vincent! prince des sommeliers!
Ils vont le mélangeant à des eaux impotables.
C'est plutôt sur les gueuses tables
Que sont tes autels familiers!

Ici, s'arrêtera, si tu veux, mon ramage.
Les mots dont je me sers n'ont pas assez d'accent.
Je crois que prosterné devant ta sainte image,
Je te rendrai plus bel hommage.
En buvant du vin, ô Vincent!

Il fait luire parfois, en l'obscure matière,
Qui me sert de cerveau, quelques joyeux couplets.
Ainsi l'on voit — dit-on — dans un vieux cimetière,
Ou sur une sombre tourbière,
Danser de légers feux-follets.

LA FIN D'UNE LÉGENDE

Saint Laurent fut un des premiers martyrs de l'Église, mais il ne fut nullement cuisinier. Il fut même exactement le contraire, puisqu'on le condamna à être brûlé vif.

ESCOFFIER.
(*Carnet d'Épicure.*)

Saint Laurent fut un grand martyr.
Les païens le firent rôtir
Hélas ! comme une simple viande,
Ou mieux, le mirent sur le gril.
Ce dont il ne fut guère aigri,
Car, si l'on en croit la légende,

Il aurait même plaisanté.
Se trouvant trop cuit d'un côté,
Au bout de cinq à six minutes.
Il dit : « Messieurs, retournez-moi,
Sinon, je croirais, sur ma foi,
Que jamais de pitié vous n'eûtes ! »

Si c'est, parce que notre saint
Mourut comme Guatimozin,
Sur ce matelas un peu glabre,
Que vous vous réclamez de lui,
O cuisiniers ! c'est inouï.
L'ironie est un peu macabre !

En outre, ce n'est pas Laurent,
Absolument indifférent,
Et pour cause, à l'art culinaire,
Votre vrai patron, cuisiniers,
Mais, il faut que vous l'appreniez,
C'est Saint Fortunat, son confrère.

*
* *

Fortunat était à Poitiers,
Évêque, au temps où le moustier,
Fondé par Sainte Radegonde,
Florissait et battait son plein.
Il en devint le chapelain,
Ce que vous dira tout le monde.

Il avait un péché mignon,
La table ! le bon compagnon !
Et voyez, en façon dernière,
Comme tout s'arrange vraiment !
Car s'il était un peu gourmand,
Elle était bonne cuisinière.

On peut être un saint — n'est-ce pas —
Sans faire fi d'un bon repas?
La sainte, en sa sollicitude,
Lui cuisinait maint petit plat,
Qui causait à notre prélat
Des instants de béatitude.

Alors, il tenait des propos
Éminemment épiscopaux,
Qui ravissaient la sainte femme.
Et tout se passait pour le mieux,
A la grande gloire de Dieu,
Et pour le salut de leur âme.

Et non seulement mon gourmet
Dégustait ces plats qu'il aimait,
Mais il les chantait sur sa lyre,
En des poèmes inspirés,
Sachant passer des vers sacrés
Aux profanes, si l'on peut dire?...

Et ce Fortunat fortuné
Et Radegonde ont cuisiné
Jusques à leur heure dernière.
C'est pourquoi nous considérons
Que ce sont là vos vrais patrons,
O cuisiniers! O cuisinières!

CHANSON

Au sculpteur Desbois.

Le joli vin de mon ami
N'est pas un gaillard endormi;
A peine échappé de la treille,
Sans se soucier de vieillir,
Il ne demande qu'à jaillir
De la bouteille.

Le cœur aussi de mon ami
Ne se donne pas à demi;
Il n'est jamais d'humeur chagrine
Toujours prompt à vous accueillir,
Il ne demande qu'à jaillir
De sa poitrine.

A peine vous êtes chez lui
Que son regard vous réjouit.
Il descend bien vite à la cave,
Et vous en rapporte un flacon
De son petit vin rubicond.
Ah ! le vieux brave !

Mais, où son geste est éloquent
Et religieux, c'est bien quand
Il saisit son verre pour boire ;
Il me semble alors que je vois
Rutiler au bout de ses doigts
Le Saint Ciboire !

Puis, à mesure que le vin
Descend dans ce profond ravin
Qui est son gosier grandiose,
Sa bonne figure apparaît
Resplendissante, on la croirait
En métal rose.

Son âme dans ses yeux fleurit.
Il s'abandonne, et s'attendrit
Sur le sort du commun des hommes
Qui n'ont pas de ce vin subtil
Et potitif. « Pauvres — dit-il —
Gueux que nous sommes ! »

Après boire, cet être en or
Devient plus magnifique encor.
Car, telle est du Vin l'efficace
Qu'il rend meilleurs les braves gens,
Cependant que les cœurs méchants
Il coriace.

C'est merveille que de l'ouïr.
Les mots viennent s'épanouir
Sur sa bouche sacerdotale,
En aphorismes prompts et courts.
Jamais en de trop longs discours
Il ne s'étale.

Son verbe est sagace et prudent,
Il parle comme un président,
Et dit des choses éternelles,
Que je m'abstiens de répéter,
Pour ne pas les beautés gâter
Qui sont en elles.

Que le Seigneur, le Seigneur Dieu
Avant qu'en son paradis bleu
Il ne rappelle à lui ce sage,
Pour trinquer avec ses élus,
Nous le garde cent ans et plus,
Et davantage.

« BISTRO »

Un procès ayant été intenté à M. Pierre Decourcelles par un marchand de vins qui considère comme une injure le mot « bistro » appliqué à sa corporation, la cinquième chambre a demandé huit jours pour réfléchir !

Non, « bistro » n'est pas une injure,
Et pour en décider tout court,
Je n'ai pas besoin, je te jure,
De réfléchir pendant huit jours.

En se servant de ce vocable,
O cabaretier ! crois-le bien,
Notre auteur était incapable
De vouloir te blesser en rien.

Du Panthéon jusqu'à Courcelles,
Bistro prévaut chez nos poilus ;
Et Monsieur Pierre Decourcelles
N'en a pas l'étrenne non plus.

Va, l'ami, mets ton vin en perce.
Sois tranquille, ce mot « bistro »
N'attaque toi ni ton commerce,
Pourquoi crier comme un blaireau?

Je dis bistro comme je chante...
Comme je dirais cabaret...
Mais quoi! le mot bistro m'enchante.
Je lui trouve un air guilleret,

« Mastroquet » depuis peu se range,
« Chand de vins » me semble commun.
Et c'est bistro qui tout arrange.
Je dirai même que plus d'un

De tes confrères n'est pas digne
De ce noble nom de bistro,
Qui me fait du jus de la Vigne
On ne sait quelle orde et bistre eau.

Tandis toi, commerçant modèle,
Tu te fais sans doute un devoir
De n'offrir à ta clientèle
Que du vrai vin sur ton comptoir.

Sers-moi toujours du vin nature,
Au lieu de t'emporter, et non
Une bibine, une mixture,
Et je te promets du renom.

Si tu trouves blessant — j'y songe —
Bistro tout court, eh bien, mon gros,
Je puis y mettre une rallonge,
Et dire : Seigneur du Bistro !

CABARETS DU DIMANCHE

Par les déesses et les Dieux !
Est-il rien de plus odieux
Que les cabarets, le dimanche,
Ou tout autre jour férié ?
On rêve d'être expatrié
De l'autre côté de la Manche.

Tous les cafés de bas en haut,
Jusqu'au moindre, sont pris d'assaut
Par une folle clientèle,
Dont c'est le seul jour de gala,
Et qui, justement pour cela,
Y trouve un agrément — dit-elle !

Je veux bien que pour les patrons
Ce supplément de biberons
Soit une appréciable aubaine;
Mais les clients habituels,
Quotidiens, essentiels,
C'est ceux-là qui n'ont pas de veine!

Voyez comme ils ont l'air marri.
Ils n'ont pas leur coin favori.
Il est pris par une famille.
Et leur manille, alors?... Bonsoir!
Ils pourraient boire sans s'asseoir,
A la rigueur, mais... la manille?

Et les clients affluent toujours.
L'atmosphère, sans nul recours,
Devient irrespirable, immonde.
Est-ce que, d'ailleurs, un café,
Serait-il dix fois occupé,
A jamais refusé du monde?

L'huis ne cesse donc de s'ouvrir,
Et les courants d'air de courir.
Le patron, tout à sa recette,
Installe les nouveaux clients
Sur vos genoux conciliants...
Il vous en mettrait sur la tête.

J'entends des gens me dire : « Mais,
Sale égoïste que tu es,
Est-ce qu'un café, somme toute,
N'est pas une façon d'endroit
Neutre, où tout le monde a le droit
De pénétrer? » Eh oui! sans doute.

Je le regrette, voilà tout.
Je voudrais que ce fut surtout
Le lieu réservé, solitaire,
Où viennent leurs chagrins noyer,
Ceux-là qui n'ont pas de foyer,
Les obstinés célibataires.

Et j'ajoute encore ceci :
Au célibataire endurci
Le café tient lieu de famille.
Et voilà d'où vient son ennui;
Il se croit harcelé chez lui,
Quand le dimanchard y fourmille.

Certes, si tous les caboulots
Étaient inflexiblement clos,
Il se marierait davantage,
Quitte — comme je sous-entends —
A divorcer de temps en temps...
Mais, Piot, le triste avantage!

ÉLOQUENCE PERDUE

A Elémir Bourges.

Un dimanche de Fructidor
  Dernier, dans un village
De pêcheurs, au pays d'Armor,
  Me trouvant de passage,

A l'église je suis entré,
  Juste au moment sévère
Que le recteur exaspéré
  Jaillissait de sa chaire.

Il y avait un monde fou,
  Femmes et jeunes filles;
Beaucoup de mathurins itou,
  Ouvrant leurs écoutilles.

Or, ce recteur hurla, tonna
Contre l'intempérance
Qui sévit, dans ce pays-là,
Plus qu'autre part, en France.

La mer! qu'est-ce que vous voulez?...
Rien comme ça n'altère...
Et nos bons mathurins salés
Se dessalent à terre.

Sans entrer dans la lettre, ici,
De son réquisitoire,
Il leur dit à peu près ceci,
Si j'ai bonne mémoire.

« Il avait vu dans les ruisseaux
Des gars, près de sa cure!
Se vautrer comme des pourceaux
Du troupeau d'Épicure!...

« Et que c'était se ravaler
Au-dessous de la brute,
A ce point, que tel croit parler,
Qui seulement quirrute...

« Que l'ivrognerie, à coup sûr,
Est des vices le pire,
A cause qu'il exerce sur
Les autres son empire...

« Et d'ailleurs, qu'on ne devait pas,
  Malgré la soif contraire,
Boire en dehors de ses repas,
  Si ce n'est de l'eau claire...

« Que si leur raison se noyait
  En de sales guinguettes,
En revanche, on ne les voyait
  Jamais donner aux quêtes...

« Enfin, qu'au lieu de dépenser
  Tout leur « décompte » à boire,
Ils feraient mieux le lui verser,
  Pour s'offrir un ciboire... »

Et patati, et patata...
  Il parla sur ce thème,
Trois quarts d'heure au moins, tempêta
  Et lança l'anathème;

En l'entrelardant de latin
  Que l'on cuisine à Rome,
Et citant du Saint Augustin
  Avec du Saint Jérome.

Or, tout près de moi, j'entendis,
  Après cette tirade,
Un de ces mathurins maudits
  Dire à son camarade :

« — Hein ! crois-tu qu'il s'est emballé,
Qu'en dis-tu, mon compère ?
Tout de même, il a bien parlé..,
Allons donc prendre un verre. »

LA VIERGE EN BOUTEILLE

A Édouard Conte.

Une vieille femme de Perpignan prétend que la Vierge lui apparaît dans une bouteille d'eau de Lourdes.

Tais-toi, vieille pucière,
Exécrable sorcière,
Ta raison fait dodo...
Voir la Vierge Marie
Dans ta saloperie
De bouteille d'eau ! d'eau ! !...

Mais outre, pauvre gourde,
Que, fût-elle de Lourdes,
Une bouteille d'eau
Est encor plus stupide
Qu'une bouteille vide,
S'il se peut. — Secundo,

Sache qu'une bouteille
N'est, sans du jus de treille,
Qu'un récipient vain.
Pour quelle soit chrétienne,
Il faut qu'elle contienne
Superbement du Vin !

C'est là, tu peux m'en croire,
En ce séjour de gloire,
Que, trônant au milieu,
Tu vois, non la Madone,
— Qu'elle me le pardonne —
Mais bien le Seigneur Dieu !

Pour quant à ta bouteille,
En dépit, sotte vieille,
De tout l'Épiscopat,
Il n'y saurait paraître
Que le Diable, ton maître,
T'appelant au Sabbat.

LA COMÈTE

Voici la comète ! Elle accourt
Du fond des immensités bleues ;
Elle n'est plus guère, à ce jour,
Qu'à quelques milliards de lieues !...

Un rien qui sera tôt bouffé.
Qu'est cela pour elle ? C'est comme
Pour Bibi changer de café.
Donc bientôt, de Paris à Rome,

On la verra faire le paon.
Et déjà plus d'un se demande
Si le sort du monde en dépend ;
Or, dans le doute, il appréhende.

Serons-nous donc carbonisés,
Au contact de cette comète,
Consumés, volatilisés,
Ni plus ni moins qu'une allumette?...

On en voit qui, mourant d'effroi,
Ne vivent plus que dans leurs caves.
Après tout, c'est un bon endroit,
Qui plaît aussi bien aux plus braves.

J'en sais qui font leur testament.
Voilà que je comprends moins, puisque,
S'il arrive un chambardement,
Nous courons tous le même risque.

A quoi bon se mettre en souci?
Si notre misérable monde
Doit disparaître ces jours-ci,
Ce sera fait dans la seconde.

J'aime mieux périr par le feu,
D'ailleurs, que par l'eau. Sale affaire,
Qu'un déluge! Songez un peu
Que d'eau ça mettrait dans mon verre!

Enfin, je suis tout résigné.
Pourvu que j'aie, en quelque sorte,
Le temps de prendre le « dernier »...
Cette comète ne m'importe.

Mieux que ça, loin de m'inspirer
Une terreur moyenâgeuse,
Je dis qu'il faut bien augurer
De cette belle voyageuse.

Vous verrez comme elle sera
Bénigne entre les plus bénignes;
Et comme elle influencera
De la bonne façon nos vignes!

1910.

LES DEUX TROTTOIRS

A Gustave Babin.

Les marchands de vins songent à se mettre en grève, M. Cochery parlant d'augmenter leurs impôts.

Depuis qu'à travers la Grand'Ville
Je vais musant et badaudant,
Y semant mon cheveu, ma dent,
Ainsi que ma liste civile;

Je m'étais toujours demandé
Pourquoi tel trottoir d'une rue
Voit se presser la foule drue,
Tandis l'autre est moins fréquenté?

Vous l'avez comme moi, sans doute,
Mainte et mainte fois remarqué;
L'un est nombreux, animé, gai,
L'autre est morne comme une route.

Sur celui-ci vous trouverez
La moitié moins d'espèce humaine,
On ne sait quel diable la mène...
Les gens y passent affairés.

Sur celui-là, plus sympathique,
Faut croire — on se tient volontiers,
On y flâne des jours entiers,
On s'arrête à chaque boutique.

A toute heure, et dès le matin,
Vous y constatez la présence
De figures de connaissance...
Enfin, il est un fait certain,

C'est cette absurde préférence
De la foule pour un trottoir.
Je ne pouvais pas concevoir
D'où venait cette incohérence.

Les deux trottoirs ne sont-ils pas
D'une rue — à peu près semblables?
Aussi longs, aussi confortables?
Et propres aux mêmes ébats?

Que leur ligne soit courbe ou droite,
Tous les deux ne tendent-ils point
Au même but, au même point?
A moins que mon esprit ne boite?

Et voilà que ces jours derniers,
Je fus illuminé d'emblée,
En assistant à l'assemblée
De ces messieurs les taverniers.

Sachez donc, ô ministre austère,
Qu'un trottoir est plus pratiqué,
S'il est plus que l'autre flanqué
De bistros. C'est tout le mystère.

En doutez-vous? Allez-y voir,
Et vous en conviendrez vous-même.
Maintenant, un autre problème :
La question est de savoir

Si l'un n'a que fort peu de monde,
A cause du peu de bistros,
Ou s'il y a peu de bistros,
Parce qu'on y voit peu de monde?

Je penche pour le premier cas,
Qui me paraît le plus logique.
C'est même la raison unique
Qui fait que je n'y passe pas.

Que ces messieurs ferment boutique
A seule fin de protester
Contre cet impôt tyrannique
Dont Cochery veut les doter;

Si tel trottoir dans l'instant même,
N'est pas d'autant plus déserté
Qu'il était hier plus fréquenté,
Je veux bien tomber d'un cinquième!

LES CABARETS D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI

A Alexandre Georges.

Aimez-vous?... moi non plus, tout cet atroce bruit,
Cet excès de lumière,
Qui sévissent dans les cabarets d'aujourd'hui,
Qui sont dits « de première »

Tous ces points lumineux harcèlent vos regards
Comme un essaim d'abeilles,
Cependant que les airs des Strauss et des Lehars
Vous vrillent les oreilles.

Jouez, si vous voulez, musiciens, au loin,
Derrière un triple store.
Et si, par hasard, on ne vous entendait point,
Ça vaudrait mieux encore!

Au diable tout concert, quand je mange! Et pourtant
J'adore la musique
Mais, à table, elle m'est un déplaisir constant,
Fût-elle séraphique.

*
* *

« Rien ne doit déranger — comme disait Berchoux —
L'honnête homme qui dîne. »
N'aurait-il devant lui qu'une humble soupe aux choux,
Que dis-je?... une sardine.

Le meilleur repas m'est, je vous le dis tout clair,
Une chose odieuse,
S'il me faut l'avaler, par exemple, sur l'air
De la « Veuve Joyeuse ».

Et je puis encor moins déguster, sacrebleu!
Un vin recommandable,
Cependant que gémit du « Beau Danube bleu »
La valse redoutable.

Non, mais enfin... Messieurs les cabaretiers, me
Prenez-vous pour un cube?
Vous ne saurez jamais, quand je bois, combien je
Me fiche du Danube!

*
* *

Ah! les bons cabarets d'autrefois, si plaisants!
Combien je les regrette!
Avec leur peu de bruit, leurs lambris reposants,
Leur lumière discrète.

Las! aujourd'hui, c'est un vacarme à tout casser,
A se croire à la foire.
Jadis, à la bonne heure, on s'entendait manger,
Et l'on s'écoutait boire.

Nous nous passions fort bien de l'électricité,
Pour faire des orgies;
On y voyait assez à l'obscure clarté
Qui tombe des bougies.

C'était, et c'est encor pour nous, hommes de bien,
Le premier des systèmes.
Et puis, quand nous voulions de la musique, eh bien...
Nous la faisions nous-mêmes!

L'INONDATION DE 1910

A Edmond Yarz.

J'avais dans la banlieue
Mon toit officiel,
Se mirant en l'eau bleue,
Quand était bleu le ciel.

J'étais là, bien tranquille,
Lisant, ces jours derniers,
Les horreurs de la Ville
Que narraient ses « papiers » :

Plus d'amour, plus de joie!
Disaient tous ces journaux.
Paris semble être en proie
A des dieux infernaux.

La Seine de ses berges
Brisant les contreforts,
Emportait les concierges
Qui règnent sur ses bords.

Et ses ondes bourrues
Envahissaient aussi
Les boulevards, les rues,
De Montmartre à Bercy...

Si bien, qu'en cette crise,
Les habitants, surpris,
Se trouvaient à... Venise,
Se croyant à Paris.

Mais, ces feuilles publiques —
Pensais-je — leur métier
Est d'être hyperboliques,
De tout amplifier.

Au surplus, ce déluge
Ne m'intéresse pas,
Puisque j'ai mon refuge,
Ici, non point là-bas.

Que la Seine s'acharne
Et déborde ses quais...
Moi, qui suis sur la Marne,
Qu'est-ce que je risquais?

On me disait : « Regarde ! »
Elle monte... tu sais... »
Je n'y prenais pas garde,
Imprudent que j'étais !

Car, cette Marne, fière
Du progrès de ses eaux,
Poursuivait sa carrière
Entre mille roseaux,

Active, opiniâtre...
Tant c'est, qu'un beau matin,
Par son onde jaunâtre
Mon seuil était atteint.

Cela devenait grave
Pour mes humbles lambris ;
Sans compter que ma cave,
Qu'est-ce qu'elle avait « pris » !

Bref, par une fenêtre,
Je dus fuir en bateau,
Avant que de connaître
Les méfaits de cette eau

Innombrable, effroyable.
Elle était trop ! D'autant,
Pour que je fuie au diable,
Qu'il ne m'en faut pas tant !

CONTE

A Jean Périer.

Était une fois un pauvre homme
Qui n'avait jamais bu de vin.
« Allons donc ! » direz-vous. C'est comme
J'ai l'honneur... C'est bizarre ! Enfin,

Il vivait quand même, il faut croire...
Bien que ce soit mourir un peu,
A mon avis — de ne pas boire
De ce joli Vin du Bon Dieu.

Or, un jour, disent les chroniques,
Son roi, vrai roi d'Eldorado,
Fit dans les fontaines publiques
Couler du pinard au lieu d'eau ;

En jurant sur son diadème,
Que celui qui n'en boirait pas,
Jusque y compris le plus abstème,
Serait pendu la tête en bas.

Il but donc du vin, le bonhomme,
Comme tout le monde. Et voilà
Qu'en son pâle sang de pauvre homme
Le rouge nectar circula.

Il but un verre, un second verre,
Et que d'autres!... bien entendu.
Songez qu'il avait fort à faire
Pour rattraper le temps perdu.

Si bien qu'au fur et à mesure
Qu'il buvait, il rajeunissait;
Et, comme l'histoire l'assure,
La sagesse alors lui poussait.

« Oui, tu es une eau de Jouvence,
O vin! Étais-je assez niais —
Disait-il — hélas! quand je pense
Qu'hier encor je te niais!

« C'est toi la boisson merveilleuse
Entre toutes. J'ajoute que
Tu m'es cent fois plus précieuse
Que mon bras gauche, N. de D...! »

Et, pris d'une folie amère
Avant qu'on pût l'en empêcher
A l'aide d'un couteau sommaire,
Ce « pied » courut son bras trancher.

Zèle intempestif, on veut croire.
Le bras gauche étant indiqué,
Quand ce ne serait que pour boire,
Lorsque le droit est fatigué.

OUVRIER SANS TRAVAIL

C'est généralement le soir
Qu'il opère, dans un coin sombre.
Rapport au sergot, ce rasoir,
Dont il redoute même l'ombre.

Lorsque vous passez près de lui,
Il prend un air de circonstance,
Pour vous raconter son ennui,
Et réclamer votre assistance.

Il se dit, tout en larmoyant,
Un pauvre ouvrier sans ouvrage.
Il n'a le moindre sou vaillant,
Mais trois... quatre enfants en bas âge,

C'est pour eux, qui meurent de faim,
Qu'il implore un léger service
De votre bon cœur. Puis, enfin...
Il vient de sortir de l'hospice.

Pour que vous ne vous y trompiez,
Il vous exhibe, probatoires,
On ne sait quels crasseux papiers,
Couverts d'illisibles grimoires.

Comme vous devez bien penser,
C'est de la pure faribole;
Mais, pour vous en débarrasser,
Vous y allez de votre obole.

Et vous vous dites : « Après tout,
S'il a vraiment faim? » C'est possible,
En tout cas, il a soif surtout:
Je le jurerais sur la Bible.

Dès qu'il a de vous obtenu
Quelques sous, à toute vitesse,
Chez le premier bistro venu,
Il court oublier sa détresse.

Pas plus tard que le lendemain,
Et toujours à la même place,
Il vous tend de nouveau la main,
Étant en la même disgrâce :

Comme la veille, c'est fatal,
Il vous tient le même langage :
Il sort toujours de l'hôpital,
Il est encore sans ouvrage.

La première fois qu'on le voit,
On lui donne, aussi la deuxième,
Mettons la troisième... Mais, quoi!
Tu lui dis, à la quatrième :

« — Non, mon vieux, pas de boniment!
Ne me prends pas pour une poire.
Si tu veux des sous, franchement,
Dis-moi que c'est pour aller boire...

« Et tu les auras. Les voici.
Mais, vois comme il faut que je t'aime,
Car je suis bien capable aussi
De les aller boire moi-même. »

GLOSE SUR 8 VERS DE FALLIÈRES

A Émile Lutz.

« Le feuillage le plus joyeux,
« A la plus merveilleuse ligne,
« Au contour le plus gracieux,
« C'est celui qui pousse à la Vigne.
« Le breuvage le plus vermeil,
« Le plus cordial, le plus digne,
« Est celui que le gai soleil
« Nous prépare au fruit de la Vigne. »

Le président Fallières.

Si je m'en rapporte à mes yeux,
C'est à la Vigne, don céleste !
Qu'appartient, encor que modeste,
Le feuillage le plus joyeux.

En outre, et sans que je barguigne,
J'ajoute, vigneron têtu,
Que cet excellent « bois tortu »
A la plus merveilleuse ligne.

Je la préfère — disons mieux —
Au plus plaisant galbe de femme.
Et Dieu sait pourtant, ô mon âme!...
Au contour le plus gracieux.

Des fruits dont la terre bénigne
Nous comble si royalement,
Le meilleur, à mon sentiment,
C'est celui qui pousse à la Vigne.

Inégalable, sans pareil,
C'est lui qui, pressé dans la tonne,
Nous donne, au retour de l'automne,
Le breuvage le plus vermeil,

Le Vin! Le reste est jus de guigne.
Le Vin, qui fait, de nous Français,
Ce peuple qui rime à *succès*,
Le plus cordial, le plus digne.

Aucun élixir, jeune ou vieil,
Près du Vin, ne vaut qu'on le nomme.
Le seul nectar digne de l'homme
Est celui que le gai soleil,

Depuis Suresnes jusqu'à Digne,
En passant par mon « Loupillon »
Son patelin d'élection
Nous prépare au fruit de la Vigne!

BAPTÊME DU « METEOR »

À Paul de Scellier.

Miss Roosevelt, accompagnée du prince Henri de Prusse, le parrain, cassa la bouteille de Champagne « allemand » sur le flanc du navire, en disant ; « Je te baptise Meteor. »

Je la vois d'ici, la marraine,
Vraie altesse républicaine,
Svelte et fine comme un glaïeul,
Près de son lourdaud d'Allemagne,
Cassant la fiole de Champagne
Sur le flanc du yacht, son filleul.

Je l'entends prononcer, de même,
La formule de ce baptême,
D'une voix — je veux croire en or,
Et dans son spécial idiome :
« Au nom de l'empereur Guillaume,
Je te baptise « Meteor » !

Ah! ah! le beau foutu baptême
Que voilà! Je dirai, que même
Jamais aux chais de nos Bercy
On n'en a « commis » d'aussi moche.
Car, si le parrain était boche,
Le Champagne l'était aussi !

Des esprits fols et chimériques,
Si nombreux dans les Amériques,
Diront : « Qu'est-ce que cela fout?
Du moment que ledit Champagne,
Qu'il vînt de France ou d'Allemagne,
N'était pas pour boire, après tout? »

Vous en parlez bien à votre aise.
Hé! messieurs, ne vous en déplaise,
Puisque le vin est adopté
Pour ce baptême symbolique,
Il le faut choisir « catholique »,
Sans quoi, c'est un geste raté.

Et puis, monsieur, et vous, madame,
Un navire! C'est, corps et âme,
Quelqu'un. Et, ce « Meteor »-ci
A dû tressaillir sur sa quille,
Comme frappé d'une torpille,
De se voir baptiser ainsi!

Qu'en penses-tu, Scellier, mon brave?
Est-ce que jamais dans ta cave
Entra du Champagne allemand?
Admets-tu cette marchandise?
Non... mais, vois-tu qu'on nous baptise
Avec un pareil lavement?.

LE VIN DE MON AMI

Ah! sapristi! le bon vin
D'où qu'il vint,
Ami, que tu m'as fait boire!
Quand il viendrait du Brésil,
Je dis qu'il
Est digne du Saint Ciboire.

Est-il de belle couleur!
Quelle fleur
Lui peut être comparable!
Un rubis auprès de lui
N'est que nuit,
Tout parfum, que misérable.

Il est frais entre les dents,
Et dedans
La gorge il met de la joie,
De même qu'il rend au cœur
Sa vigueur,
Sans inquiéter le foie.

Il n'est pas de ces vins fous,
Lesquels vous
Flanquent d'abord une tape.
Pacifique et naturel,
Il est tel,
Qu'il somnolait dans la grappe.

Ses éléments éthérés,
Par degrés,
Montent, par lente poussée,
Mais ne prennent pas d'assaut,
En sursaut
Le palais de la Pensée.

C'est un paisible et serein
Souverain,
Qui, dans sa cour enchantée,
Avance à pas de velours,
Si peu lourds
Qu'on ne s'en peut faire idée.

Pourtant, à son pas discret,
On dirait
Que ses courtisans s'éveillent
Qui dormaient en l'attendant...
Dans l'instant
S'éveillent et s'émerveillent.

Et lentement, et petit
A petit,
Les rythmes, comme des pages,
Commencent à frétiller,
Babiller,
Et mènent de grands tapages.

Un rêve dans mon cerveau,
Tout nouveau,
Se lève comme une aurore,
Plus ingénu mille fois,
Qu'en les bois,
Une fleur qui vient d'éclore,

Et voici que mon esprit
S'attendrit
Sur nos misères humaines,
Et que je dis des méchants :
Pauvres gens!
Pitié pour ces phénomènes!

UN AMATEUR D'ALCOOL

A Gabriel Mourey.

Vous ne connaissez pas la salle Dupuytren?...
Je vous en félicite,
Il faut avoir le cœur bardé d'un triple airain,
Pour lui faire visite.

Des mille objets hideux entassés en ce lieu,
Qu'il faut voir pour y croire,
Je ne veux retenir qu'une chose, pour le
Besoin de mon histoire :

Et ce sont des fœtus ignoblement bouffis,
Sans nulle forme humaine,
Mollissant dans l'alcool comme des fruits confits.
Eh bien, ces phénomènes,

Ces monstruosités que vous, gens délicats,
Trouveriez horrifiques,
Pour ceux du « bâtiment » sont simplement des « cas »
Rares et magnifiques !

Or, un jour, le docteur que le Gouvernement
Prépose à ce musée,
Comme il s'y promenait pour passer un moment,
Crut sa vue abusée,

Constatant ses fœtus à sec dans leurs bocaux...
Indicibles merveilles,
Acquises à quel prix d'efforts chirurgicaux !
« Tu dors, ou si tu veilles?... »

Se dit-il. — « Tant d'alcool que l'on m'a dérobé !
Car je ne puis pas croire
Que jamais mes fœtus aient le tout absorbé.
Quelqu'un doit me le boire... »

En effet. Quelque temps après, le gardien
De salle, un vrai colosse,
Raconta qu'il buvait son verre quotidien
De cet alcool atroce.

Et le plus curieux, c'est que cet animal,
Loin de tomber en cendre,
Bien mieux, n'avait pas l'air de s'en porter plus mal.
C'était de quoi surprendre.

« Palsambleu! songea le savant — ce gaillard-là
Doit avoir les entrailles
En furieux état. Il faudra voir cela,
Après ses funérailles. »

Il le fit venir et lui dit : « Vieux dégoûtant!
Va, je connais ton vice.
Vends-moi ton corps (pour quand tu seras mort, s'entend)
Service pour service. »

Vous devez bien penser que notre saligaud
Accepta tout de suite.
Ayant de l'or, il but à tire-larigot
Un jus moins insolite.

Il se fut vite « bu ». Dame! c'était fatal.
Mettez-vous à sa place...
Ce qui fait qu'il revint à son alcool fœtal,
Dont le nom seul nous glace.

Au surplus, le patron ses bocaux emplissait,
Au fur et à mesure
Que l'autre les vidait. Parfois il s'accusait
De sa manœuvre obscure :

« Mon Dieu — se disait-il — ce malheureux « Coupeau »
A coup sûr il me navre,
Mais, n'est-il pas heureux? Et puis, combien plus beau
En sera son cadavre! »

Hélas! Dans son ardeur scientifique, il n'avait
Pas songé que peut-être
Il pouvait bien aussi dans le « champ de navets »
Avant lui disparaître.

C'est justement ce qu'il advint. Quant au gardien
Il bénit sa mémoire,
Et vécut fort longtemps, avec son air de rien,
Et sans cesser de boire.

C'est la Vie! Et comme en définitive, son
Corps lui restait pour compte,
Et qu'il en connaissait la valeur, mon cochon
Alla de sorte prompte,

Chez un autre docteur, au courant de son cas,
Afin de le revendre.
Il en tira, dit-on, deux ou trois cents ducats.
C'est toujours bon à prendre.

Puis, de nouveau, laissant ses bocaux au rebut,
D'autant qu'ils étaient vuides,
Pour la seconde fois, notre ivrogne se « but »...
Ou du moins je le cuyde.

DÉGUSTATIONS

A Alfred Pouthier.

C'était à l'Exposition,
Rayon des dégustations,
Je cherchais, afin de m'abstraire,
Un coin solitaire et discret,
Quand j'aperçus un cabaret
Que j'aimais déjà comme un frère.

A peine dans ce cabaret
Étais-je, comme qui dirait —
A méditer devant un verre,
Que surgit, à mon grand émoi,
Un client, en face de moi,
Qui me ressemblait comme un frère.

Avais-je toute ma raison?...
Je ne sais plus... mais sa façon
Me parut infiniment louche,
Malgré qu'il n'eût pas l'air mauvais,
Car, chaque fois que je buvais,
Il portait mon verre à sa bouche.

D'abord, j'en concluais ceci :
C'est quelqu'un qui n'est pas d'ici,
D'un savoir-vivre contestable,
En voudrait-il à mes argents?...
Quand on ne connaît pas les gens,
On ne se met pas à leur table.

Comme je ne suis pas bavard,
Et qu'il se taisait, pour sa part,
Nous étions là comme deux brutes;
Finalement, vous pensez bien,
Je payai mon verre et le sien,
Afin d'éviter les disputes.

Puis, sur-le-champ, je le quittai,
Et m'en allai boire à côté,
Espérant ainsi m'en défaire...
Eh bien, pas du tout. De nouveau,
Je dus trinquer avec ce veau,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je n'y fis plus attention,
Par ces temps d'exposition
On voit de si drôles de sires!
Mon Dieu, qu'il m'emboite le pas
— Pensais-je — il ne me gêne pas...
Et c'est tout ce que je désire.

Tour à tour, dans les bars hongrois,
Belge, allemand, anglais, chinois. .
Je le retrouvai, mais plus vague;
Toujours buvant à ma santé...
Dans mon verre. De mon côté,
Prenant mon tabac dans sa blague.

*
* *

Après maintes libations
En ces diverses sections,
Il me parut plus sympathique,
— J'ajoute que, plus nous buvions,
Et plus nous nous ressemblions,
A tout le moins quant au physique.

Vers les minuit, quelque peu soûls,
Tous deux, bras dessus bras dessous,
Nous ne faisions plus qu'une paire...
Chaque fois que je titubais,
Que j'allais de guingois, en biais,
Il manquait se ficher par terre.

Parbleu ! lui dis-je, mon ami,
Allons prendre encore un « demi ».
Se peut-on quitter de la sorte,
Sans boire ensemble le dernier ?
Et du plus proche tavernier
Nous eûmes tôt franchi la porte.

Quand il fut assis devant moi,
Jugez de mon nouvel émoi :
Au moment de choquer nos verres,
Au lieu d'un copain j'en vis deux,
Lesquels — n'est-ce pas merveilleux ?
Me ressemblaient comme deux frères !

1889.

DISTIQUE ÉTRUSQUE

A Émile Bergerat.

M. Martha, des Inscriptions et Belles-Lettres, vient de traduire un Distique étrusque.

Vous saviez, n'est-ce pas? que jusque
A ces jours-ci, la langue étrusque
Laissait à ce point interdits
Nos savants les plus érudits,
Qu'elle n'était, à les en croire,
Qu'un indéchiffrable grimoire.

— « Nous sommes pourtant — disaient-ils —
Des polyglottes fort subtils
Et d'incomparables linguistes;
Il n'est « sabir » qui nous résiste;
Nous avons la prétention,
Nous autres, des « Inscriptions »,

De pénétrer toutes les langues,
Les plus mortes, les plus exsangues,
Et l'on nous doit quelque crédit,
Si donc cet étrusque maudit,
En tant que langue nous échappe,
Nous pouvons, sans risquer beaucoup,
Affirmer qu'il n'est qu'un attrape-
Nigaud, inventé, tout d'un coup,
Par une folle créature,
Pour donner de la tablature
A tous les lettrés à venir. »

Ainsi parlaient nos polyglottes,
Sans plus de ce jargon languir
Que de leur première culotte.
Ils s'en tenaient là, quand voilà
Qu'à leur réunion dernière
Sous la Coupole familière,
L'un d'eux, dit : « Messieurs, halte là!
Je viens de traduire un distique
De ce langage étrurien.
Il n'a rien d'apocalyptique,
De Mallarméen... Aussi bien,
Admirez ce qu'il signifie,
En sa douce philosophie :

« *Le Vin, pour noyer le chagrin*
Est un remède souverain ».

— « Eh bien ! au moins c'est laconique,
— Fit un autre savant docteur —
La peste soit de ce distique,
Comme de son Étrusque auteur !
Certes, le Vin est un vrai baume,
Mais il me semble superflu
De connaître un patois de plus,
Qui formule un tel axiome. »

1912.

UN APOTRE

A Georges d'Esparbès.

Un certain M. Grunn, de Chicago, vient chez nous prêcher contre l'intempérance.

Un monsieur Grunn ayant appris
Que l'alcoolisme dans Paris,
Si ce n'est par toute la France,
Sévissait, un beau jour, se dit :
« Allons dans ce pays maudit,
Pour y prêcher la tempérance. »

Bientôt, un train le déposait
A Paris, soit — comme il disait —
Cette Babylone moderne.
Là, sans qu'il perdît un instant,
Il se dirigea, haletant,
Vers la plus prochaine taverne,

Où tout de suite, il demanda
Je ne sais quel « brandy-soda »
Histoire de se mettre en verve :
« — Ladies et gentlemen — dit-il —
Qui buvez de cet alcool vil,
Quel sort l'avenir vous réserve !... »

Les clients, d'abord ahuris,
L'interrompirent par des cris :
« — Non... mon vieux... assez... qu'on le sorte !
— Tu nous embêtes, mon garçon... »
Là-dessus, sans plus de façon,
Le patron le mit à la porte.

« Allons — pensa-t-il — j'ai gaffé. »
Et puis, il changea de café.
Et certainement notre apôtre
N'eut pas à le chercher bien loin,
La Providence ayant pris soin
De mettre un café près d'un autre.

Là, vidant « cocktail » sur cocktail,
Contre l'affreux poison mortel
Il reprit son réquisitoire.
Mais il fut derechef semé.
Et d'un pas déjà moins rythmé
Il dut autre part aller boire.

On le vit donc, de bar en bar,
Faire le tour des boulevards,
Sans pouvoir placer sa harangue;
Cependant que des « gin » hideux,
Des whisky combien hasardeux
Empâtaient quelque peu sa langue.

Le soir, après un bon dîner,
Il résolut d'endoctriner
Divers cabarets de la Butte.
« J'espère — se dit-il — que là
Du moins, quelqu'un me comprendra.
A Montmartre on n'est pas des brutes. »

Mais tôt il fut édifié.
Ces dames...., sexe sans pitié!
Dès qu'il avait ouvert la bouche,
— Son verre une fois absorbé —
Lui criaient : « Ta bouche, bébé!
A quelle heure est-ce qu'on te couche? »

Alors, il rentra dans Paris.
Et vous ne serez pas surpris,
Si nous le retrouvons aux Halles,
Toujours buvant, et pérorant,
Devant un peuple indifférent
A ses sottes mercuriales.

Tant que, ce Grunn, au petit jour,
Affalé dans un carrefour,
Disait — la gueule « en palissandre » :
« — S'il est de pires saligauds
Au monde que ces Parigots,
Je veux qu'on me réduise en cendre ! »

1911.

SÉCHERESSE

A Louis Richard

Les champs ont soif, les malheureux !
Moi, de même. Pitié pour eux !
Vierge Marie,
Aussi pour moi, je vous en prie.

Voyez, clochant sur leurs fémurs,
Les blés, avant qu'ils ne soient mûrs.
A la malheure !
Ils seront fichus tout à l'heure.

Et moi, Madone, qui n'ai bu
Depuis la mort du père Ubu,
Voyez ma gorge...
Il n'y passerait un grain d'orge.

Voulez-vous faire des heureux?...
Du vin pour moi, de l'eau pour eux.
Oh! l'œuvre pie
Que de guérir notre pépie!

Intercédez, Reine des lis!
Auprès de votre divin fils :
Rien ne le touche
Comme un mot dit par votre bouche!

Dès qu'il entendra votre voix,
Je suis sûr qu'il me dira : bois,
Te désaltère.
Il dira, de même, à la terre.

Et, dans l'instant, il répandra
Un bienfaisant Niagara,
D'une main preste,
D'eau divine et de vin céleste.

« Voici de l'eau, vous dira-t-il,
Chère maman, à plein baril,
A pleine tonne,
Pour que ta campagne mitonne.

« Voilà du vin pour ton ponchon,
Voilà du vin pour ce cochon...
Qui croit que vivre,
Ne vaut qu'autant que l'on est ivre. »

Et tout aussitôt je verrai
Un vin sympathique et doré
Sourdre, rapide
Dans mon verre à cette heure vide.

Tout aussitôt les lourds épis
Réveillés, sans plus de répits,
Gonflés de sèves,
Se tiendront droits comme des glaives.

Et vous verrez les pauvres gens
A pas nombreux et diligents,
En vos chapelles,
Apporter leurs primes javelles.

En procession ils iront
Ceindre, ô Madone! votre front
De marguerites,
Et de lis, vos fleurs favorites.

Et moi le profane rimeur,
Si j'en dois croire la rumeur,
Moi, dont la muse
Est une bacchante camuse,

Je saurai bien, dans un couplet,
Vous égrener un chapelet
De rimes blanches,
Sur ma lyrette des dimanches.

QU'EST-CE QUE TU FAIS CETTE ANNÉE?...

Ce jour de l'an, un camarade
Que je n'attendais du tout point,
Vint me régaler d'une aubade,
Et me dire à brûle-pourpoint :

« — Qu'est-ce que tu fais cette année? »
Sur le même ton qu'il m'eût dit :
Quel est l'emploi de ta journée?
Ah! la canaille! le bandit!

Puis, réfléchissant qu'une année
Est, hélas! sans nulle merci,
Presque aussitôt morte que née,
Je lui répondis donc : « Voici :

Bien entendu, ma vieille branche,
Nous laissons de côté Janvier,
Qui n'est guère qu'un long dimanche.
Je commence par Février.

Or, en Février, j'ai la flemme.
Je ne saurais rien combiner,
C'est un mois trop court. On n'a même
Pas le temps de se retourner.

En mars, si je bouge d'un pouce,
C'est bien par curiosité;
Je vais voir si la feuille pousse
A l'arbre de la Liberté.

Mais quoi! tous les ans, je constate
Qu'il n'est toujours qu'un échalas.
En Avril, mon Dieu!... je me tâte
Et j'attends les premiers lilas

De Mai. L'âpre désir me gagne,
Alors, de fuir loin de Paris,
Et de distraire à la campagne
Si j'ose dire... mes esprits.

A ces fins, en juin, je consulte
L'Indicateur, lequel, pour moi,
Est comme une science occulte.
J'y renonce, et je me tiens coi.

En Juillet, si le soleil brille,
Avec tout un peuple fringant,
Je vais reprendre la Bastille...
C'est mon mois le plus fatigant.

Si bien qu'en Août, mon petit père,
Je bois, et j'y suis bien forcé.
Faut-il pas que je récupère
Sang et sueur que j'ai versés?

En Septembre?... voyons... que fais-je?...
Je ne puis pas me rappeler.
Mais sois sûr que, comme au collège,
Je ne dois guère me fouler.

En Octobre, encore qu'en panne
Au sein de mon appartement,
Comme le vulgaire profane,
Je rentre officiellement.

En Novembre, mois triste et blême,
Afin d'honorer mieux les morts,
Ne voulant pas poser moi-même
Pour un être vivant, je dors.

Et, pendant le mois de Décembre,
A l'instar de Chose et Machin,
Je fais, ce qu'ils font à la Chambre,
De beaux projets pour l'an prochain. »

L'OR DU VIN

A mon ami A. A.

On ne cesse pas de s'instruire.
Ne me suis-je pas laissé dire
Qu'on trouve de l'or dans le Vin?
Non pas de cet « or pour concierge
Au jour de l'an »... non, de l'or vierge
Pur, ductile, de l'or, enfin.

Voilà qui n'est pas, je t'assure,
Pour m'étonner outre mesure,
Je nous crois d'accord sur ce point.
Ce qui surprendrait, au contraire,
N'est-ce pas ton avis, vieux frère?
C'est plutôt qu'on n'en trouvât point.

Oui. Dans le Vin de l'or! potable!
Même en quantité si notable,
Qu'un chimiste, Dieu m'est témoin!
Peut en extraire, en ses cornues,
Les parcelles y contenues,
Et les monnayer au besoin.

Ah! si dès tes primes prouesses,
Tu l'avais traduit en espèces
L'or de tout ce vin que tu bus,
Tu pouvais réaliser une
Assez agréable fortune...
En aurais-tu de ces écus!

Mais non... Comme ta destinée
Est de vivre au jour la journée,
Tu n'aurais pu garder cet or;
Et plus assoiffé qu'une éponge,
Tu l'eusses dépensé — j'y songe —
A t'acheter du vin encor.

LE VIN DU PAPE

Il y a, paraît-il, dans les jardins du Vatican, une vigne qui fournit quelques hectolitres de vin que le Pape vend, chaque année, à des communautés religieuses.

Ce pape-là me renverse,
Qui, dans un accord divin,
Sait joindre à son saint commerce
Celui de marchand de vin.

Je ne sais rien de plus digne :
Répandre sous le ciel bleu
L'auguste sang de la Vigne,
Avec le verbe de Dieu !

Mais laissons là le pontife.
Parlons du marchand de vin.
Une chose m'ébouriffe
Toujours d'un marchand de vin ;

Et je me demande, comme
Le sage Khèyam, souvent,
Quoi peut acheter cet homme
De meilleur, que ce qu'il vend ?

*
* *

Écoutez, buveurs insignes !
Vous auriez cent fois juré
Que le Pape avait des vignes
Superlatives... pas vrai ?

Et pour tout dire, papales,
Capables d'un vin en or,
Dignes de Sardanapales,
Non seulement, mais encor

De son sacro-saint ciboire !
Si bien que vous vous disiez :
Dieu ! que l'on voudrait en boire !
En tapisser son gosier !

*
* *

Or, sa vigne est ridicule,
Chétivement elle croît
Dans le vague crépuscule
D'un bâtiment morne et froid,

Et le long d'un mur morose
Comme un air d'accordéon.
Autant vouloir qu'une rose
Fleurisse dans l'Odéon.

Il en tire quelques litres
D'un vin âpre, aigre, dur, sûr
A faire grincer les vitres,
A déconcerter l'azur;

Une piquette hérétique,
Un infâme reginglard,
Sans âme, sans esthétique,
Sans rien là, comme Abélard...

Et propre à salir la nappe
Tout au plus, d'un cabaret;
Jamais le gosier d'un pape
Ne s'en accommoderait.

N'en voulant pas pour sa table,
C'est bien pourquoi — nous dit-on —
Il vend ce vin impotable,
Pour s'en acheter du bon.

ENTENTE CORDIALE

A Jacques Richepin.

Dès que Fallières eut débarqué
Sur le sol d'Angleterre,
Son vieil Édouard, sur le quai,
Lui dit : « Et bien, gros père,
A-t-on bien vomi?...
Pardon... bien dormi,
En traversant la Manche?
— Sire, comme un noir...
Pardon... comme un loir,
Tout en faisant la planche.

— Parbleu! voilà qui est parler.
Mais, à part ça... j'espère
Que ça va comme vous voulez?...
Votre teint est prospère.
— Oui, ça va, ça vient,
Comm'la queu' d'mon chien...

Mais vous-même, si j'ose...
Mon cher Édouard,
Vous êtes flambard
Comme de noce un... chose.

— Oui donc. Je suis assez content.
Je me sens très en forme.
Il faudra, d'ici peu de temps,
Que dans Paris je dorme.
Car Paris, ma foi !
Est le seul endroit
Où je suis à mon aise.
Et puis, n... de D...
Rien n'est « bath au pieu »
Comm' vos sacré' Françaises !

— Mais, à propos, mon Président,
Et cette vieille vigne?...
Aurons-nous un vin abondant,
Cette année, et plus digne
Que le Loupillon
— Sauf respect, mon bon, —
Que vous m'avez fait boire
Tout dernièrement ?
Véritablement
Il m'a f...ichu la foire. »

— Ah ! Sire, ne m'en parlez pas,
Il me vient des nouvelles
Plutôt fâcheuses de là-bas.

La saison fut cruelle.
Si bien que le vin,
Que, cet an prochain,
Vous boirez chez moi, Sire,
(Si j'ai cet honneur)
Sera, par malheur,
Peut-être encore pire.

Conduire un peuple, ça n'est rien.
Qu'une simple aventure...
Mais quel métier de galérien
Que la viticulture!
Que de tact, de soin,
La Vigne a besoin!
Il faut s'occuper d'elle
Sans relâche, étant
Délicate autant
Comme une demoiselle.

J'ai mis quarante ans, environ,
C'est à peine croyable,
Pour devenir un vigneron.
J'ose dire passable,
Tandis, quand je fus,
Flanqué de mes fûts,
Sur le trône de France,
Sans m'évertuer,
J'appris le métier
Rien qu'en une séance. »

1908.

BOURGOGNE D'AUSTRALIE!

Peut-on donner le nom de « Bourgogne » à du vin récolté en Australie? Telle est la question qui s'agite, en ce moment, à Melbourne.

(*Journaux.*)

Vous êtes par trop rigolos,
  Australiens immenses!
Mettez bien dans vos ciboulots
  Où règnent les démences,

Qu'il n'est d'autre vin bourguignon
  — Croyez-en un ivrogne —
Que celui que nous bourgognons
  Aux coteaux de Bourgogne.

Et la Bourgogne, elle est ici,
  Et non en Australie.
Mêmement la Gascogne; aussi
  La Champagne jolie.

Il faut avoir un fier toupet,
  Pour mettre une étiquette
Semblable, à votre vin suspect,
  Véritable piquette !

Il n'est, chez nous, maigre pinard,
  Qui ne soit cent fois brave
Comme le vin le plus gaillard
  De vos meilleures caves.

Appelez-moi de quelque nom
  Que vous voudrez... Pancrace,
Népomucène... Agamemmon...
  Mais, mes enfants, de grâce,

N'appelez pas vin Bourguignon
  Le vin de votre flore.
Enfin, pour votre instruction,
  Que vous dirai-je encore ?...

Vous planteriez, ô Melbournois !
  Sur vos coteaux barbares,
Les plus fins de nos ceps gaulois,
  Nos « pineaux » les plus rares,

En vain ! Car, à ces gaillards-là,
  A ces vrais gentilshommes,
Il faut ce terroir de gala,
  Dont, Dieu merci ! nous sommes.

Ils ont besoin de ce soleil
  Qui couve notre France
Et n'a nulle part son pareil,
  Parlant par révérence!

En revanche, plantez ici,
  De votre vigne piètre
Le rejeton le plus transi,
  Vous le verrez renaître :

Notre sol, au bout d'un moment,
  Lui sera salutaire,
Comme aussi notre ciel clément:
  Voilà tout le mystère.

De même qu'un lourd Allemand
  Peut devenir tout autre,
S'il quitte opiniâtrément
  Sa « kultur » pour la nôtre. —

*
* *

Mais, j'entends un Australien,
  Dans l'aimable assistance,
Qui me dit : « Parbleu! citoyen,
  J'admire ta jactance!

Et pour parler si posément
  De ce vin d'Australie,
En as-tu goûté seulement?. . »
  Las! oui, jusqu'à la lie!

Même, si je m'en souviens bien,
C'est en dix-neuf cent, voire
Au pavillon Australien
Qu'il m'arriva d'en boire.

A cette époque-là, du moins,
Vous aviez la vergogne
De ne le point, devant témoins,
Dénominer Bourgogne.

Non. Vous l'appeliez « Tintara »
Mais, j'en jure la Bible,
J'aurais préféré *Choléra*,
C'eût été plus plausible.

Car, huit jours après avoir bu
De ce soi-disant... Beaune,
Je sentais encore, vois-tu,
Dans mon ventre un... cyclone !

CHANSON D'AUTOMNE

A Tiarko Richepin.

Laisserai-je passer l'automne,
Sans le chanter?
Non, non. Je n'y puis résister;
Croyez-moi, c'est la bonne
Saison.
Allons-y de notre chanson.

Que d'aucuns chantent sur leur lyre
Ce qu'ils voudront,
Et qu'ils convoitent pour leur front
Les lauriers d'un Shakespeare...
Ma foi,
C'est leur affaire. Quant à moi,

Qui me fiche autant de la gloire
Que d'un corset
Vide, et suis né, comme l'on sait,
Uniquement pour boire,
Je bois !
Que si j'ose élever la voix

Dans le tumulte de la Vie,
Ce n'est que pour
Célébrer le Vin et l'Amour,
Et l'amour de ma mie,
O gué !
Encor suis-je bien fatigué !

Que d'autres chantent sur leur lyre
Le doux Printemps,
C'est gentil quand on a vingt ans;
Ce serait du délire
A moi,
De m'emballer à son endroit.

Sans remonter au Moyen Age,
Ne vais-je pas
Toucher... encore quelques pas —
A l'hiver de mon âge?...
Hélas !
Ce que c'est de nous, Babylas !

Un coq, chaque matin, me guette :
« Fini, l'été !
Dit-il. — C'est temps, en vérité,
De fermer ta brayette,
Ponchon !
Ouvre ta cave, mon cochon !

« Tes dents, vrais haricots malades,
Fichent le camp,
Au moindre vent qui souffle, ou quand
Tu manges des panades;
Et ton
Crâne est plus chauve qu'un toton. »

Las ! je cassais des clous, naguère,
Avec mes dents.
J'avais des cheveux abondants
A ne savoir qu'en faire,
Jadis !
Il ne m'en reste plus que dix !

C'est pourquoi, je vous le répète,
Je bois du vin,
Car il me semble en avoir vingt,
Dès que je suis pompette.
Et quoi
Nous sauve, si ce n'est la foi !

Vive donc le superbe automne,
Rouge et doré !
Le vin magnifique et sacré,
Qui chante dans la tonne,
Le vin...
Je ne dis pas l'eau... mais le Vin !

CHANSON

D'après Petœfi Sandor.
A Pierre Stevens,

La bise siffle à ma porte...
C'est l'hiver! Mais que m'importe
Après tout, l'hiver, alors
Que je puis n'en rien connaître,
Si, le nez à ma fenêtre,
Je ne regarde dehors?...

Auprès du feu... sur ma table
Un vin pur, indiscutable...
Quelques compagnons élus,
De tout repos, et que j'aime
Au moins autant que moi-même,
Que souhaité-je de plus?

J'ai le bonheur en partage.
Je ne veux rien davantage
Que ces heures d'amitié.
Comme alors ma joie éclate !
Comme mon cœur se dilate,
Et déborde de pitié !

Je suis sûr que cette joie,
Qui sur ma face rougeoie,
Si je la pouvais semer
Par les campagnes moroses,
On y verrait mille roses
Subitement essaimer.

Et, si je pouvais de même
Lancer au ciel froid et blême
Mon cœur brûlant et vermeil
Je crois que dans la seconde
Il réchaufferait le monde
Autant comme le Soleil !

UN MIRACLE

Sur une route interminable,
Et par un soleil qui chauffait
Dieu sait!... j'allais, flapi, minable,
Mourant de soif. Et j'avais fait

Déjà maint et maint kilomètre,
Sans rencontrer un cabaret.
Tu m'entends, Saint-Amant, mon maître!
Qu'en dis-tu, son ami, Faret?

Et, devant mes yeux de presbyte,
Pas un toit, pas une maison!
C'est ici que le Diable habite —
Pensais-je, avec quelque raison.

Enfin, pour comble de disgrâce,
Je voyais au loin des rustauds
Grouillant, de terrasse en terrasse,
Qui vendangeaient sur les coteaux.

On m'eût pris avec une pelle,
Tant j'étais flasque et m'affaissant,
Quand j'apercus une chapelle
Dédiée au grand Saint Vincent.

Devant son image rustique,
Courbant le plus chauve des fronts,
Je lui dis d'une voix mystique :
« O bon patron des vignerons !

Du haut de la voûte éternelle,
De grâce, prends pitié de moi.
Tu sais que je suis ton fidèle,
Tu connais mon culte pour toi.

J'ai là, vois-tu, comme une râcle
Dans le gosier — ça n'est pas gai.
Fais, en ma faveur, un miracle.
Et, quand ici je reviendrai,

Je te promets un fameux cierge :
Indique-moi de quel côté
Se trouve la plus proche auberge,
Où te porter une santé. »

Alors, voilà bien le prodige :
Le saint me tendit un flacon...
Je l'ai vu de mes yeux — vous dis-je —
Un flacon de vin rubicond !

Ce vin me parut sans nuance,
Un peu dur... ce qui m'épata,
Étant donné sa provenance.
N'importe ! il me réconforta.

C'est donc avec plus de courage
Que je poursuivis mon chemin,
Jusqu'à l'auberge d'un village
Où je fus bientôt, verre en main.

Là, se trouvaient en train de boire,
Quelques vignerons du pays,
A qui je contai mon histoire.
Tout d'abord je les ébahis.

Puis l'un d'eux se mit à me rire
Au nez : « Eh bien, vrai ! mon ami —
Fit-il — permets-moi de te dire
Que tu n'es pas « jeune » à demi.

« Tu sauras que c'est la consigne,
Chez nous, je dis plus, le devoir,
D'offrir au patron de la Vigne
Le premier vin hors du pressoir.

« C'est ainsi que cette bouteille,
Que tu bus comme un innocent,
Aujourd'hui — c'est moi qui, — la veille,
L'avais offerte à Saint Vincent. »

VIVE L'EAU

Quand il pleut à propos sur la Vigne,
c'est du vin qui tombe.

Je t'ai maudite bien des fois,
Eau du ciel, en mon ignorance;
N'ayant guère de déférence
Sinon pour le vin que je bois.

Ce soleil qui nous tyrannise,
Certes, fera du vin coté;
Mais plus nombreux il eût été,
S'il eût plus plu, qu'on se le dise.

Hélas! cette eau nous fait défaut
Depuis la saison printanière,
Et pourtant, de toute manière,
Il faut de l'eau, si trop n'en faut.

Sans eau, que deviendrait la Vigne?
— Vive la Vigne! mes amis. —
Rien que d'y penser, j'en blêmis,
Et du même coup je me signe.

Sans eau, l'on verrait avant peu
Ses gracieuses branches tortes,
Ainsi que des couleuvres mortes
Se vider sous un ciel de feu.

Sans eau, plus de rouges automnes!
Partout en France, c'est la nuit.
Plus de vendanges! tout est cuit.
Plus de vin chantant dans les tonnes!

Adieu les fastueux coteaux,
Pourpre et or ainsi que des chapes!
Autour des ceps non plus de grappes
Que sur des manches de couteau.

Plus de cabarets sous les treilles!
Et que boiriez-vous, dites-moi,
Ivrognes de malheur? Et quoi
Mettriez-vous dans les bouteilles?

Crions donc en chœur : Vive l'eau!
L'eau dont le bon Soleil lui-même
Consent à faire son carême,
Pour nous la rendre en picolo.

BIBLIOTHECA Octaviensis

Vive l'eau courante des fleuves !
L'eau qui sommeille au fond des puits,
La rosée intime des nuits,
La pluie animant les fleurs neuves !

Vive l'eau des lacs, des ruisseaux !
L'eau des fontaines, l'eau des sources,
Où, la nuit, vont boire les ourses,
Et, le jour, les petits oiseaux !

Vive l'eau, là-bas, vers les saules,
Qui baigne avec amour les lis
Et les roses de nos Philis.
C'est même un de ses plus beaux rôles.

Oui, que l'eau vive à tout jamais !
Je sais qu'elle se meurt de honte
D'être l'eau, mais au bout du compte,
La malheureuse n'en peut mais.

Il faudrait être plein de vice
Pour ne la point prendre en pitié.
Moi, qui ne l'aime qu'à moitié,
Comme elle rend quelque service,

Je jure sur mon lavabo,
Devant le Seigneur qui m'écoute,
D'en boire parfois une goutte,
Quand il pleuvra sur mon tombeau.

LE VIN SUISSE

Les Anglais auraient résolu de ne plus acheter de vin chez nous, et de s'adresser à la Suisse,

Il paraîtrait que les Anglais,
Dont on connaît la tempérance,
Pour se venger de nos pamphlets,
Ne veulent plus des vins de France!

Ni Bourguignon, ni Bordelais.
Je veux que m'emporte le Diantre,
S'ils ne boudent pas leur palais,
S'ils n'en veulent point à leur ventre.

Nos vins généreux et subtils,
Ils vont nous les laisser pour compte,
Ils ne boiront plus — disent-ils —
Que du Vin Suisse, à notre honte,

Je ne sais si vous avez bu
Jamais du vin de l'Helvétie,
Ou seulement même entrevu?
Quant à moi, je vous remercie...

N'en déplaise au docteur Pelet,
Qui l'insinue à ses victimes,
C'est un vin quelconque, incomplet,
Sans nulles qualités intimes.

Il est lunaire, sépulcral,
Et de dégustation brève;
Aussi vague que l'amiral
Croisant sur le lac de Genève.

C'est à boire du « Cortaillod »
Et du « Vinzel » et de l' « Yvorne »,
Peut-être bien qu'Édouard Rod
Est, en somme, un auteur si morne.

C'est grâce à son vin malplaisant
Que la Suisse est pauvre en esthètes,
Et qu'on trouve si peu d'accent
Aux meilleurs chants de ses poètes.

(Extrait d'un journal suisse.)

Monsieur Ponchon, dans son « Journal »,
Dénigre les vins Helvétiques.
Il faut croire que l'animal
N'en a jamais bu d'authentiques.

Il plaisante le « Dézaley »
Et se gausse de nos « Yvornes ».

. . . . . .

Qu'il vienne donc dans nos caveaux,
Tâter un peu de nos bouteilles.
Il verra bien si ses Bordeaux
Valent le nectar de nos treilles,

. . . . . .

Il jugera si nos « Cully »
Méritent ses calembredaines....
Et je l'attends aux clairs « Vinzel »
Aux « Féchy », au doux « Villeneuve ».

. . . . . .

C'est ce vin-là, méchant vantard,
— On en garde ici souvenance —
Qui jadis sauva vos lignards
Par l'Allemand chassés de France.

(Tissot. Lausanne.)

RÉPONSE A TISSOT

Ne fais donc pas tant de musique.
Voui, mon vieux Tissot, j'en ai bu
Du vin Suisse, et de l'authentique.
Et j'en suis encore fourbu.

Je l'ai dit et je le répète :
Qu'il soit du Vaud ou du Valais,
Ton pinard ne vaut pas tripette,
C'est le pire des reginglets.

Que dis-je? il rend bête. Et, la preuve
Est pour moi faite à tout jamais
De sa non-vertu. Je la treuve
Dans cette rage où tu te mets.

Je ne me mets pas en colère,
Moi. Je te le dis sans accès
De fureur : ton vin ne peut plaire
A mon estomac de Français.

Tes « Neuchâtels » et tes » Yvornes »
Sont aussi plats que des valets;
Et tes « Villeneuve » sont mornes
Comme les crétins du Valais.

Au « Montreux » que chante ta lyre
Je préfère l'eau de Vichy.
Je n'ai pas besoin de te dire
Quoi me font faire tes... « Féchy ».

C'est du jus de queue de cerises,
Tes « Pully » comme tes « Cully ».
Autant vaut qu'on se gargarise
Avec l'air de Funiculi...

Ton « Vinzel » n'a pas raison d'être.
Quant à ton triste « Dézaley »
Il est bon, au plus, pour y mettre
Une morue à dessaler.

Où tu perds quelque peu la tête,
Mon vieux Tissot, c'est quand tu dis
Qu'à l'heure de notre défaite,
En dix-huit cent soixante-dix,

Votre vin sauva du naufrage
Nos malheureux petits lignards...
Outre que tu tiens un langage
Peu généreux à tous égards;

C'est précisément le contraire,
Car, si je suis bien renseigné,
Il acheva ceux que la Guerre
Avait jusqu'alors épargnés.

1901.

LES CABARETIERS DE FIRMINY

M. Lafont, maire de Firminy, interdit aux cabaretiers les rideaux opaques.

Les Firminiens, sur ma foi,
Seraient de vrais bélitres,
S'ils se laissaient mener par toi,
Qui surveilles leurs vitres,

O Lafont ! un cabaretier
Est, à coup sûr, le maître
Chez lui, comme le charbonnier.
De même, j'ose émettre

L'avis que ses clients, au fond,
Constituent sa famille.
Tel est le principe, mon bon,
Ou que l'aze me quille !

Le bistro vend, le client boit.
Voire, ils boivent ensemble,
Souvent. Ce n'est pas là de quoi
S'effarer, il me semble.

Eh bien donc, si pour boire en paix,
Ils veulent se soustraire,
Derrière des rideaux épais,
Aux regards téméraires...

N'est-ce pas leur droit le plus strict?
O maire trop barbare!
Comme d'ailleurs, en tout district
De France et de Navarre.

Aussi bien, tes Firminiens
Ne te l'envoient pas dire;
De tes décrets draconiens
Ils ne font que sourire;

Car, à part de spéciaux cas,
Ils se fichent, j'espère,
D'être vus ou ne l'être pas.
Tu parles! mon compère.

Pour moi, quand je bois comme un trou,
Au café, d'aventure,
Peu me chaut d'être derrière ou
Devant sa devanture.

C'est selon la nécessité :
Je fuis l'ardeur solaire,
Comme la volaille, en été.
Sauf que c'est le contraire :

Ainsi, par la forte chaleur,
Je reste à la terrasse,
Et ne vais à l'intérieur,
Que par un temps de glace.

Or, que je sois dehors, dedans,
Lafont, tu peux m'en croire,
Je ne suis pas de ces feignants
Qui se cachent pour boire.

Et quand encore me verraient
Tous les maires de France,
En train de boire et me feraient
Une âpre remontrance,

J'en prends tous les Dieux à témoins,
Qui peuvent me connaître,
En boirais-je un verre de moins?
Non... deux de plus, peut-être.

1912

L'INTRÉPIDE VIDE-BOUTEILLES

A. Forain.
— Et comme vin, Monsieur?
— Une demi-Vichy.

Intrépide Vide-bouteilles,
Qui passas tes nuits et tes veilles
A boire de l'eau,
Intrépidement, dans laquelle
Devait se noyer ta cervelle,
Pauvre gigolo!

Je te vois toujours, glabre et blême,
Avec ta face de carême,
Tes yeux comme... cuits;
Ta chair exsangue, molle et grasse,
Révélant toute la disgrâce
De tes blanches nuits.

Je te vois affairé, rapide,
Les bras ballants, le regard vide,
On eût dit épars..,
Distribuant mille poignées
De main, pas toujours renseignées,
Sur les boulevards.

Ton nom encombrait les gazettes,
Parmi ceux d'un tas de mazettes,
Dont le leur me fuit;
Qui te célébraient après boire,
Et tu prenais pour de la gloire
Tout ce vilain bruit!

On t'invoquait comme la Muse
Du demi-monde où l'on s'amuse,
Du Paris-fêtard,
Toi, plus triste qu'une Wallace,
Qu'un convoi de huitième classe,
Quartier Mouffetard.

Tu nous amusas, somme toute,
Tant que fus sur notre route...
Sommes-nous ingrats!
Car te voilà dans la Ténèbre,
Sans même l'oraison funèbre
Qu'on fait au Bœuf gras,

Une légende hyperbolique
Veut qu'un jour tu fus héroïque,
Et que, pour un doigt
De vin pur — ô sombre débauche!
Tu passas, du coup, l'arme à gauche,
Après cet exploit.

L'histoire est autre qui m'agrée :
Si ta fin fut prématurée,
N'est-ce pas, vraiment,
Pour avoir bu, toute ta vie,
De l'eau — que rien ne justifie,
Intrépidement?

L'ACADÉMIE DES GOURMETS

A Madame de Martenne.

Dieu! quelle belle Académie
Sera celle de ces gourmets,
Si, comme je n'en doute mie,
Elle doit se fonder jamais!

L'ancienne étant un modèle,
Dans son genre, l'on peut gager
Qu'ils sauront se pénétrer d'elle,
Sauf à quelques détails changer.

Avant toute chose, on présume
Que de nos quarante immortels
Ils laisseront là le costume,
Pour rester habillés tels quels.

Au lieu d'un glaive pacifique,
Donc inutile, ipso facto,
D'une fourchette plus pratique
Ils se ceindront, et d'un couteau

Ils feront un dictionnaire
A l'instar... c'est tout indiqué,
Qui, pour n'être que culinaire,
N'en sera pas moins pratiqué.

Ils auront, en leur Athénée,
A donner des prix Monthyon,
Par exemple... à qui, dans l'année
Fut le meilleur amphitryon.

C'est une vertu comme une autre,
Après tout, de bien recevoir ;
Est-ce votre avis? C'est le nôtre,
Je dirai plus, c'est un devoir.

Ils récompenseront de même
Les maîtres-queux, les cordons bleus,
Inventeurs de ragoûts suprêmes,
De quelque plat miraculeux.

Un jour ou l'autre, une vacance
Peut se produire dans leurs rangs.
Ils se trouvent donc en présence
De deux ou plusieurs concurrents.

Or, que fait notre aréopage ?
Il va dîner chez chacun d'eux,
Et puis, il donne son suffrage
A qui l'aura traité le mieux.

En un déjeuner dînatoire
Supérieurement conçu,
— Disons même « dodinatoire »
L'heureux élu sera reçu,

Avec les honneurs de la table,
Et sans eau claire et sans discours,
Un vin, pour peu qu'il soit sortable,
Étant plus éloquent toujours.

Ces gastronomiques séances
Attireront le Tout-Paris,
Plus qu'aucune autre, car tu penses !
Les invités seront nourris.

LA QUESTION CULINAIRE

A Jean Bouchor.

Le Tsar est de tous les souverains celui qui paie le plus cher son cuisinier.

Il a raison, le petit père.
Il ne saurait, qui peut le faire,
Payer trop cher son cuisinier.
De tous les serviteurs, j'estime,
Le premier, le plus légitime,
C'est assurément ce dernier.

Toujours la cuisine fut chère
Aux cœurs bien nés. La bonne chère
Plaît aux Dieux. Et, les malheureux
Qui ne s'en soucient sont des oies,
Méconnaissant une des joies
De ce monde. Tant pis pour eux.

Être grossier — va-t-on me dire —
Que la gastronomie attire!
Pardon!... Je ne prétends pas qu'il
Faille faire un dieu de son ventre,
On ne doit pas, non plus, que diantre!
Le traiter comme un seigneur vil.

Pourquoi faudrait-il que je fisse
Le ridicule sacrifice
De mon goût? Pourquoi de mon goût?
Il a même voix au chapitre,
Et m'intéresse au même titre
Que mes autres sens, après tout.

Qu'un savant, tout à ses problèmes,
Comme un poète à ses poèmes,
Ne mangent que pour le « besoin »
Ils n'en font pas moins leur ouvrage?
Mais ils en feraient davantage
S'ils mangeaient avec plus de soin.

Oh! cette indifférence atroce
De gens qui soignent leur carrosse,
Et ne s'attardent du tout pas
A ce qu'ils mangent ou qu'ils boivent;
Et qui, de ce fait, ne conçoivent
En quoi consiste un bon repas!

Ils inviteront à leur table,
Autour d'un dîner lamentable,
Des convives mal assortis;
C'est, d'ailleurs, le premier reproche
A leur faire. La chère est moche,
Et le vin n'est pas garanti.

Après telle fâcheuse agape,
Parfois votre hôte vous attrape :
« Vous êtes gai comme un tombeau!
Dit-il. D'où vient cet air maussade?
Est-ce que vous seriez malade? »
Vous pourriez répondre à ce veau :

« Parbleu! ne t'en prends, misérable!
Qu'à toi-même, à ton affreux vin,
Ta maigre chère... Mon cerveau
N'est pas ce qu'un vain peuple pense,
C'est quand satisfaite est ma panse,
Qu'il s'éveille et qu'il fait le beau.

« Et si c'est par pure lésine
Que tu grattes sur ta cuisine,
C'est compromettre ton dessein :
Car l'argent que l'on ne dispense
A son cuisinier — belle avance! —
On le donne à son médecin. »

1912.

LE JOURNAL COMESTIBLE

A Alfred Capus.

Un Hollandais aurait trouvé le moyen de fabriquer le journal « Comestible ».
(*Gazette de Hollande.*)

O rare invention où mon cœur se complaît,
S'attendrit et se pâme!
Un journal qui devient un aliment complet
Pour le corps, sinon l'âme!

Un papier comestible et digestible, enfin!
Quelle joie! ô délire!
Pourra le pauvre diable en apaiser sa faim,
S'il ne daigne le lire.

Je me vois déjeunant d'un matinal « canard »
Lequel me rassasie;
D'une page dînant de ton *Temps*, ô Hébrard!
De deux, les jours d'orgie.

Le soir, il se pourrait que la faim me minât.
Avant que je me couche,
Alors, je souperai d'un peu de *Femina :*
Ça, pour la bonne bouche.

Sans compter, qu'une fois le principe trouvé,
Vous verrez tout à l'heure,
Un journal succulent, raffiné, relevé
D'encre supérieure.

*
* *

Après qu'il l'aura lue, un chacun mangera
Telle ou telle rubrique :
La Chambre, les échos, les sports, et cætera...
Les nouvelles d'Afrique...

Il est bien évident que pour le bon bourgeois,
Un article de tête,
Signé d'un nom connu, sera morceau de choix,
Une chère parfaite.

Madame, au feuilleton trouvera son profit,
Quelle qu'en soit l'usine.
Les annonces, les chiens écrasés, les on-dit...
Seront pour la cuisine.

Pour les repas de corps, les noces, les festins,
La *Revue des Deux Mondes*
Peut en boucher deux coins aux pires intestins,
Ou le Ciel me confonde!

L'Officiel aussi sera là pour un coup,
Qui coûte cinq centimes,
Et saurait apaiser cinq appétits de loup,
Et plus, à mon estime.

Que vous dirai-je encor?... Remarquez bien aussi
Que les propos de table
Seront plus imprévus. Déjà, j'entends d'ici
L'amphitryonne aimable

Dire à son invité : « Mais vous ne mangez pas. .
Vous êtes donc malade?
Vous savez, nous n'avons que ces roses *Débats*
Avec une salade. »

Et l'invité : « J'ai bien dîné, je vous promets.
La chère fut exquise.
Tenez, je mange encor ce bout d'article, mais,
C'est pure gourmandise. »

ALLIANCE FRANCO-RUSSE

A Paul Verola

Étant à la table d'hôte
D'un hôtel très fréquenté
Sur je ne sais quelle côte
Où l'on se baigne l'été,

Ma surprise fut extrême
Quand, tout de suite, je vis
Que beaucoup mieux que moi même
Mes voisins étaient servis.

Un sinistre majordome
Leur passait les fins morceaux,
Tandis que ce diable d'homme
Me refilait tous les os.

Si j'attrapais quelque miette,
Ce n'est qu'en catimini.
Mais il prenait mon assiette,
Avant que j'eusse fini.

Je pensais : c'est un usage
Qui ne m'était pas connu,
De faire mauvais visage
Au dernier client venu.

On veut peut-être, ô mystère!
Devant que de l'accueillir,
Lui tâter le caractère,
Le laisser un peu vieillir.

Je n'y prêtai, je dois dire,
Davantage attention,
Étant plus enclin à rire,
En pareille occasion.

Plus tard, quand je dus inscrire,
Au livre des voyageurs,
Mon nom de très pauvre sire,
Je demeurai tout songeur :

Avec une véritable
Stupéfaction j'appris
Que tous mes voisins de table
Étaient des clients — de prix,

Des seigneurs considérables,
Des dames du plus haut rang,
Pour lesquels sont misérables
Deux cent mille francs par an.

Fallait, pour que je le crusse,
Que je le lusse, vraiment,
Et tout ce monde était Russe,
Comme on ne l'est seulement

Qu'en France. Et tous étaient princes,
Pour le moins, nés Troubetzkoï,
Et possédant des provinces.
Tous! jusques au moindre « boy ».

Ma foi! qu'à cela ne tienne.
Que s'il faut pour vivre ici
Être un Troubetzkoï, pardienne!
Troubetzkoïsons-nous y.

Et sur le susdit registre,
Sans hésiter, sans émoi,
A mon nom si terne et bistre
J'ajoutai : né Troubetzkoi,

De ce jour, à table d'hôte,
On fut plein d'égards pour moi,
Puisque j'étais de la côte
De l'illustre Troubetzkoi,

ALIMENT DE HOUILLE

Un chimiste allemand tire de la houille un aliment qui rappelle la viande.

O Carême! du haut du Ciel,
Ta demeure dernière,
Brillat-Savarin! toi, Vatel!
Et vous aussi, mon colonel,
Grimod de la Reynière;

Vous tous, fins gourmets, nos aïeux,
A la gueule friande!
Que pensez-vous de ce houilleux
Aliment, tant plus merveilleux
Qu'il rappelle la viande?

Et d'aucuns s'en vont proclamant
Ta faillite, ô Science!
En leur stupide aveuglement,
Quand c'est d'aujourd'hui seulement
Que ton règne commence!

*
* *

Quoi qu'il en soit, si le charbon
Devient, dans la marmite,
Un régal infiniment bon,
Demain, les mines de jambon
Ne seront plus un mythe...

Avant tout cet aliment doit
Être une économie
Pour les petites gens. Sans quoi,
On se demanderait pourquoi
Cette absurde chimie?

Il faut qu'en son humble foyer,
Un pauvre diable puisse
D'un peu de houille festoyer,
Sans en avoir guère à payer
Que le sel et l'épice.

Mais si cette houille prévaut,
En tant que comestible,
Sur les bœufs, les moutons, les veaux...
Elle atteindra des prix nouveaux,
En tant que combustible?...

Cependant que moutons et bœufs
Encombreront la Sphère,
Pulluleront ès prés herbeux,
Si bien que nos petits-neveux
Ne sauront plus qu'en faire.

Dans ce cas-là, qu'adviendra-t-il?...
De toutes ces pécores?
Eh bien, un chimiste subtil
Viendra, de chez nous, du Brésil...
Ou de Bochie encore,

Qui traitera, dans son humour,
Son confrère d'andouille,
Et qui, par un juste retour,
De ces bœufs et veaux, à son tour,
Extraira de la houille!

LE SENS DE L'HEURE

A Jacques Madeleine.

Le Voyageur. — Le train de 8 h. 47 s. v. p.

Le Chef de Gare. — Oh ! vous avez le temps. Il n'est que 9 h. 15.

Je le dis tout à trac, je considère comme
Une calamité
Que l'on soit à ce point rebelle à ce qu'on nomme
La ponctualité.

N'importe où vous allez — mettons dans une gare —
On vous dit : tel train part
A sept heures vingt-cinq, qui souvent ne démarre
Qu'à huit heures un quart.

Ou bien, vice versa : l'on en attend un autre,
Annoncé pour midi,
Qui n'arrive... jamais. Et telle est l'humeur nôtre,
Que l'on lui fait crédit.

Au théâtre... voyez... c'est la même romance :
Vous avez remarqué
Qu'il est rare de voir spectacle qui commence
Dans l'instant indiqué.

Qu'est-ce que c'est que ça que telle heure précise,
Chez nous? Vous savez bien
Que cette heure précise est une heure indécise,
Et qui ne rime à rien.

Ils vous répondent tous, directeurs, chefs de gare...
Que si, par un hasard,
Ils étaient ponctuels, c'est le public ignare
Qui serait en retard!

*
* *

Il en va tout ainsi quand vous allez en ville,
Dîner chez l'habitant.
C'est bien plus grave. Ici, la négligence est vile.
On voit, à chaque instant,

Un repas n'être prêt, convenu pour huit heures,
Qu'à neuf heures un quart,
On vous dira pour des raisons supérieures?...
Peste de ces écarts!

Vous maugréez tout bas. Vous avez une envie
Folle de vous enfuir.
Quand on vient annoncer que Madame est servie,
Loin de vous réjouir,

Vous admirez bientôt que le potage est tiède.
Autre horrible détail :
Le gigot archicuit, qui plus tard lui succède,
N'est même pas à l'ail!

Mais laissons ces horreurs. Parmi vos connaissances,
Je serais étonné,
S'il en est bien beaucoup ayant la conscience
Du rendez-vous donné.

Celui-ci vous dira : toi qui n'as rien à faire,
Tu peux m'attendre un peu.
Celui-là, qu'il demeure en un autre hémisphère,
Au tonnerre de Dieu...

Ou... votre montre avance... il faut y prendre garde.
Jamais il n'avouera
Que c'est peut-être bien la sienne qui retarde,
Le triple scélérat!

Je n'en retire rien... c'est la pire crapule.
Il peut épiloguer
Tant qu'il voudra, celui qui n'a du tout scrupule
De me faire droguer.

J'estime les instants, que le souverain Maître
M'accorde, tout aussi
Précieux que les siens. Il dira non, peut-être.
Et moi je dis que si.

Il n'est, à mon avis, qu'un seul être sur terre,
Un seul, de qui j'admets
L'inexactitude, et c'est mon propriétaire.
Mais il ne l'eut jamais.

GALANTERIE HOLLANDAISE

A Louis Marsolleau.

A son arrivée à Ruremonde la reine Wilhelmine trouva dans sa chambre des quantités de savons, peignes, parfumeries, etc... que les habitants lui confiaient, à condition que chaque objet leur serait rendu...

(Gazette de Hollande.)

Ils vinrent donc — dit la Gazette —
Quand la Reine les eut quittés,
Chercher les objets de toilette
Qu'ils avaient galamment prêtés.

Combien leur âme fut ravie
En constatant, tout à loisir,
Qu'elle s'était de tous servie,
Conformément à leur désir!

O chère enfant! ô Wilhelmine!
— Disaient ces bons Ruremondois —
Nos linges sur ta peau d'hermine!
Nos savons en tes roses doigts!

Et voilà que leurs mains hâtives
Tremblaient d'aise, balbutiaient
Sur leurs reliques respectives...
Ils se pâmaient, s'extasiaient!

L'un reprit ses fards, cosmétiques,
Ses boîtes de poudre de riz,
L'autre ses fioles d'huile antique
Et s'en firent des beignets frits;

Un troisième de ces bons drilles,
Ses éponges... qu'il avala
Tout comme il eût fait des morilles.
Et Dieu sait s'il se régala!

Tel, avec ses « pattes de lièvre »
Obtint un modeste civet;
Tel, de son rouge pour les lèvres,
Ne réalisa qu'un sorbet.

Un, de son savon de Marseille
Fit un fromage. Un autre mit
L'eau de sa baignoire en bouteille,
Pour la boire avec ses amis,

A la prospérité du règne!
Celui-ci, non des moins ardents,
Se servit des dents de ses peignes
En manière de cure-dents.

Celui-là, poussé par le Diantre,
Trouva de même fort plaisant
De se brosser son pauvre ventre
Avec ses brosses, jusqu'au sang.

Puis ce fut cet objet absurde...
Comment déjà vous l'appelez?...
Qui devint une pipe kurde,
Un narghilé, si vous voulez...

Enfin de ce meuble bizarre,
Qui sert aux durs travaux d'Eros...
Le dernier fit une guitare
Sur laquelle il chanta le los
De sa Reine!

1908

UN APPÉTIT ROYAL

Au comte A. de Mordvinoff.

La jeune reine de Hollande fait ses six repas par jour.

(*Gazette de Hollande.*)

La jeune reine de Hollande
Serait, à ce qu'on dit, gourmande,
Sans choir dans les pires excès
D'une voracité vulgaire.
Voilà qui ne m'étonne guère;
Car, aussi bien, je me disais —

Sauf son respect — que si moi-même,
Moine quelque peu de Thélème,
Tant sobre jadis, qui depuis!...
Si, me disais-je, pauvre ivrogne,
Je n'ai pas obtenu ma trogne
En léchant des cordes à puits;

De même, elle, si grassouillette,
Si bien en point, si vermeillette,
Je veux croire que ce n'est pas
D'un hareng-saur, d'une sardine,
Qu'elle déjeune et qu'elle dîne.
Elle fait donc ses six repas,

Par jour! Et l'on la dit friande
De saine et de robuste viande,
— Sans croire pour cela déchoir —
En l'arrosant de vin de France,
Qu'elle absorbe, de préférence,
Pur, le matin, sans eau, le soir,

Ainsi que fait toute personne
Digne de ce nom, qui raisonne,
Aimant la table et son confort.
Et, qu'est-ce donc que l'on m'assure?
C'est, qu'au dessert elle se cure
Les dents avec un pied de porc...

Mais sans doute l'on exagère.
Qui veut, parlant à la légère,
Trop prouver, il ne prouve rien.
Quoi qu'il en soit, ce fier régime
Me paraît excellentissime,
Car elle se porte fort bien.

Et, qui l'en blâmerait, la chère
Enfant, d'aimer la bonne chère?...
Ces conducteurs de nations,
Ces chefs d'Etat et ces dynastes,
Malgré leurs pompes et leurs fastes,
Ont-ils tant de distractions?

En définitive, j'estime
Qu'un monarque est plus magnanime,
Qui jouit d'un bon appétit;
Cependant que d'un autre prince,
N'ayant qu'un estomac fort mince,
Je me méfierais un petit!

1911

NOURRITURE ÉLECTRIQUE

A Émile Henriot.

Le docteur américain Rutherford prétend qu'on peut se nourrir avec des pilules. Un autre doctèur avec de l'électricité.

Bien que je vous admire fort,
Dites-moi, docteur Rutherford;
Pour être Américaine,
Votre invention de ce jour,
N'est guère, à parler sans détour,
Qu'une vieille rengaine.

Déjà l'illustre Berthelot
Caressait ce projet falot,
Si j'ai bonne mémoire,
De nous doter chimiquement
D'un définitif aliment,
Complet et péremptoire.

Il s'agissait d'un comprimé
De je ne sais quoi, renfermé
Au cœur d'une pilule,
Non plus grosse qu'un grain de mil,
Remplaçant tout autre mets vil,
Absurde et ridicule.

C'était assez ingénieux,
Mais depuis on a trouvé mieux;
Car, cet autre empirique
Prétend sur vous deux renchérir.
Il compte avant peu nous nourrir
De courants électriques!

Les restaurants, les cabarets
Du coup ne feraient plus leurs frais,
Avec ces rocamboles;
— Il serait bon d'y réfléchir —
Alors qu'on verrait s'enrichir
Les seuls pharmacopoles.

Il est évident que ç'aurait
Un immédiat intérêt,
Pour l'être lamentable,
Assez abandonné des Dieux,
Pour se montrer incurieux
Des plaisirs de la table.

Mais pensez-vous qu'à tout jamais
C'en serait fini des gourmets;
Quand ils admettraient même,
Pour bercer un instant leur faim,
En guise de viande et de pain,
Ces « courants » de carême?

Qu'est-ce là pour leur estomac?
De même que le cinéma,
Encore que folâtre,
N'est pas un aliment complet
Pour le cerveau de qui se plaît
Aux choses de théâtre;

Tel mets ne devient éloquent,
Ne vous semble-t-il pas? que quand
La faim est satisfaite.
C'est alors, sans être assouvis,
Que les beaux mangeurs sont ravis,
Et commencent la fête.

Et donc, ces courants ne seront
Guère pour eux qu'un éperon
A manger comme à boire,
A faire un excellent repas.
Et voilà bien, n'en doutez pas,
Le fin mot de l'histoire.

LE PAPE DOIT MANGER SEUL

A Georges Auriol.
Le Protocole du Vatican veut que
le Pape prenne ses repas tout seul.

Manger seul! Quelle horreur! Prendre sa nourriture
Sans avoir devant soi la moindre créature,
Sous prétexte que c'est l'usage au Vatican!
L'usage... mais l'usage à la mode de quand?
Ce n'est pas, sapristi! la peine d'être pape,
Si l'on ne peut donner à l'usage une tape.
L'usage n'était pas d'ailleurs pour Borgia,
Car ce n'est pas tout seul que ce birbe orgia.
Voire, sans remonter aussi haut dans l'Histoire,
Pio Nono meublait-il seul son réfectoire?
Allons donc! Si cet us a sévi dans les temps,
Il fut assurément des plus intermittents.

J'admets qu'on aille seul aux cabinets d'aisance,
Que l'on fasse tout seul des heures de potence,

Que l'on commette un crime... une bonne action...
Tout seul. Mais manger seul, quelle aberration!
Voilà qui me renverse et qui me déconcerte.
Encor s'il était seul dans une île déserte!...
Mais non. Il a parents, amis et familiers.
Les gens du Vatican se comptent par milliers.
Qu'il n'éprouve pour eux que des ardeurs peu vives,
Ce n'en est pas moins là de tout trouvés convives.

Manger seul — voyez-vous — me semble aussi pervers
Que d'aller voir tout seul les feuilles à l'envers.
Puis, quand on mange seul, sait-on ce que l'on mange?
Si c'est de l'ambroisie ou quelque affreux mélange!
Que dis-je? Mange-t-on? On bouffe, on se nourrit...
Le corps peut y trouver son compte, non l'esprit.
On me dit que ce pape a l'estomac en loque,
Et qu'il fait son repas de deux œufs à la coque.
C'est possible, après tout. Je n'en veux discuter.
Mais il pourrait toujours des amis inviter.
Leur dire : « Mes enfants, sans appétit moi-même,
Je ne vous contrains pas à faire le carême...
Mangez, buvez, voilà des poulets, des gigots...
Tapez éperdument dessus ces haricots.
Et puis, voici du vin qu'il faut mettre à l'étude;
Il fut trente-cinq ans captif comme Latude.
Rien ne vous donne faim comme de voir manger.
Enfin... n'est-ce donc rien, le plaisir d'héberger?
De même, ce Léon, guetté par le conclave,
Boit également seul les bons vins de sa cave.

Il a là, devant lui, deux verres, qui sait, trois?
Sans doute il fait sur eux le signe de la croix,
Ainsi qu'il ferait sur quelque rouge éminence,
Et dit, selon leur plus ou moins de contenance :
« L'un est pour mon Falerne, et l'autre, mon Chianti,
Et le troisième pour mon Lacryma-Christi. »
Comme il est évident qu'il en boit peu de chaque,
Pourquoi n'en faire pas profiter Pierre ou Jacque?
J'y pense tout à coup : Ce pontife absolu
Ne connaît pas son texte ou bien il l'a mal lu.
Le Seigneur n'a-t-il pas prescrit à ses apôtres :
Messieurs, vous mangerez les uns avec les autres.
Væ soli! Malheur à celui qui mange seul;
Il vaudrait mieux pour lui qu'il fût dans un linceul.
Voilà ce qu'il a dit, le Seigneur. C'est notoire.
Ce qui prouve, de sorte aiguë et péremptoire,
Et dussiez-vous trouver mon propos hasardeux,
Que pour manger tout seul, il faut être au moins deux.

LA BOUILLABAISSE

A madame Pierre Stevens.

La bouillabaisse est un étrange salmigondis.

H. Debusschère.

La France est un pays charmant.
Et tu le dis excellemment
Dans ta chronique, ô Debusschère!
Etant, au suprême degré,
Le pays cent fois consacré
Du vin et de la bonne chère.

Certe, on peut aller n'importe où,
En France, il n'est si petit trou,
Dans un coin perdu de province,
Qui n'ait sa spécialité,
Son mets favori, réputé,
Digne de la gueule d'un prince.

Quant au vin, je n'en dirai rien.
Si j'en parlais, Dieu sait combien
Je tomberais dans l'hyperbole!
J'affirme néanmoins ceci :
Que les vins, nés ailleurs qu'ici,
Ne sont que de la rocambole.

C'est là ton avis, c'est le mien.
Mais, où je ne comprends plus rien,
C'est lorsque ta plume rabaisse,
En des termes plutôt hardis,
Au rang d'affreux salmigondis,
L'incomparable bouillabaisse!

Je veux croire, mon pauvre ami,
Que c'est un « lapsus calami ».
Ou bien, c'est que ta cuisinière
T'aura servi, sous ce nom-là,
On ne sait quel sombre rata.
Ah! dame!... Il y faut la manière.

Salmigondis! c'est bientôt dit.
Vous l'entendez, gens du Midi!
Marius! troun de l'air! bagasse!
Parler avec un tel dégoût
De ce chef-d'œuvre de haut goût!
Quoi! faire fi de la rascasse!

Moi je dis que le cuisinier
Qui sut mélanger le premier,
Avec mesure, avec sagesse,
Ces poissons et ces condiments,
Enfin... les divers éléments
Qui constituent la bouillabaisse,

Mérite une statue en or,
Car il établit un record.
C'était un homme de génie.
Et j'estime, qu'à tout jamais,
Par les véritables gourmets
Sa mémoire sera bénie.

Oui, Debusschère que voilà,
La bouillabaisse est un peu là,
C'est une des moins contestées
Culinaires combinaisons,
Que l'homme ait jamais inventées,
Esculente en toutes saisons.

Et les Provençaux n'ont pas tort,
S'ils en hâblent, coquin de sort!
Sache bien, que moi qui te parle,
Je la prise le même prix,
Et je le dis sans parti pris,
N'étant de Marseille ni d'Arles.

ESCARGOTS

A Louis de Monard.

On signale des fraudes dans le commerce des escargots.

La fraude — nerf du commerce —
A notre époque s'exerce
Sur les escargots itou :
Ainsi des gens, sans vergogne,
Vont déclarant de « Bourgogne »
Ceux qu'ils cueillent n'importe où.

Tel escargotier cupide,
Dans une coquille vide
Et Bourguignonne, vous vend
Un escargot fantaisiste...
C'est le geai du Fabuliste
Paré des plumes du paon.

Mais ceci n'est rien encore ;
Tel autre, nul ne l'ignore,
Sans surmener son cerveau
Autrement, vaille que vaille,
Ses escargots il les taille
Dans un simple mou de veau.

C'est ce qui fait qu'en Bourgogne
Les Bourguignons sont en rogne,
Mènent un grand branle-bas :
« — Les escargots de nos vignes —
Disent-ils — sont les seuls dignes,
Les autres n'existent pas. »

Ils exagèrent sans doute.
Des escargots, somme toute,
Viendraient-ils de Chicago,
Des Balkans ou de la Flandre,
Peuvent de même prétendre
A ce titre d'escargots.

A parler franc, j'irai jusques
A dire que ces mollusques
Rappellent ce caoutchouc,
Soit cette élastique gomme
Mâchée au collège comme
Si c'eût été du cachou.

Mais la savante industrie
Des Vatels de ma patrie
Est admirable à ce point,
Qu'ils vous feraient, ma parole,
Bouilli dans leur casserole,
Manger votre propre poing.

Aussi, quand ils accommodent
Ces rudes gastéropodes,
Selon les lois d'un « farci »
D'essence supérieure,
En les maniant de beurre,
Force épice, ail et persil;

Ma foi, leur chair élastique
Devient assez sympathique.
— Tout dépend de la façon —
Ici, plus qu'ailleurs, j'estime
Que c'est la sauce qui prime
Et fait passer le poisson.

LE GIGOT

A Jean Loup Richepin.

Quand le gigot paraît au milieu de la table,
Fleurant l'ail, et couché sur un lit respectable
De joyeux haricots,
L'on se sent beaucoup mieux, un charme vous pénètre,
Tout un chacun voyant son appétit renaître,
Aiguise ses chicots.

On avait bien mangé mille riens-d'œuvre et autre
Mais... quel sera le rôt?... songeait le bon apôtre
De convive anxieux.
Bravo! c'est un gigot! Une servante brave
Vient d'entrer, dans ses bras portant, robuste et grave,
Ce fardeau précieux.

Alors, l'amphitryon, le père de famille
Se demande, tandis que son œil le fusille :
Sera-t-il cuit à point?
Il l'est — n'en doutez pas, et chacun le proclame,
Dès qu'il a vu plonger une invincible lame
Dans son doré pourpoint.

Son sang de tous côtés ruisselle en filets roses.
Sa chair est admirable, et ferait honte aux roses.
Le plus indifférent
Des convives, muet tout à l'heure et morose,
S'épanouit, du coup, débite mainte prose,
Devient même encombrant.

Il ne faut bien souvent qu'une soupe ratée,
Pour que, dès le début, soit la verve arrêtée
Chez les plus beaux esprits;
Le gigot vient, voici que la gaîté s'échappe.
On rit, on cause... l'un demande l' « œil du pape »,
Et l'autre, la « souris ».

L'un voudrait du « saignant », l'autre du « cuit », problème
Qui n'est pas difficile à résoudre. Un troisième
Hésite entre les deux...
Le propre d'un gigot, cuit selon le principe,
Étant de satisfaire au goût de chaque type,
Serait-il hasardeux.

Quelquefois on cause Art, Science, Politique.
La conversation prend un tour emphatique,
Qui n'est pas sans danger...
Arrive le gigot... adieu les grandes phrases!
Chacun à son voisin dit : assez... tu me rases!
Parlons donc de manger.

*
* *

Vous êtes, ô gigot! le plat de résistance,
Le morceau de haut goût, la viande d'importance,
Sur quoi rien ne prévaut.
Une côte de bœuf n'est pas pour me déplaire,
Tout de même c'est encor vous que je préfère,
Et je le dis bien haut.

Votre chair est savante. En la verte prairie,
Vous ne deviez brouter que des fleurs, je parie,
Dédaigneux des chiendents;
Vous êtes tendres plus qu'une jeune épousée,
Gigots d'agneaux! argile idéale, et rosée
Qui fondez sous nos dents.

Lorsque vous gambadiez aux profondes vallées,
Sur les montagnes ou dans les plaines salées,
Ignorant les bouchers,
Vous étiez des « Jésus » que la grâce décore;
Mais vous êtes bien plus attendrissants encore
Sur des « fayots » couchés.

Aussi, vous mange-t-on par pure gourmandise,
Et machinalement, comme une friandise,
Sans mesure, sans fin,
Car, ainsi que l'a dit un docteur en Sorbonne :
Vit-on jamais gigot faire mal à personne?
Il se mange sans faim.

LA SALADE

M. Cerosole vient de nous révéler que la salade est le véhicule de dangereux microbes et des vers intestinaux, dont voici quelques-uns :

Échinocoque, trichocéphale-dispar,
Anguillule, amœba coli, lombricoïde
Ascarides, ankylostome nicobar,
Oxyure vermiculaire, balantide...
J'en passe et des meilleurs. Tels sont, mes chers enfants,
Entre mille autres, qui vivent à nos dépens,
Les vers intestinaux, les monstrueux reptiles,
Sans compter les crochus et virguleux bacilles,
Qui rongent, sapent, scient, sucent nos intestins,
Quand nous faisons intervenir, dans nos festins,
Ce que vous appelez, moi de même, salade.

Rien qu'à vous les nommer vous m'en voyez malade.
Pensez donc à ceci que chaque individu

De cette faune obscure, en nos tripes rendu,
Y détermine telle ou telle maladie;
Le « balantidium » une balantidie.
Le « dispar » vous fait disparaître jusqu'à l'os;
Et le moindre lombrix vous vaut le tétanos,
Que si vous avalez un simple ankilostome,
Vous pouvez devenir une ombre de fantôme.
Songez qu'en dévorant un méchant pissenlit,
Vous risquez d'attraper un amœba-coli;
Et que l'échinocoque ainsi que l'anguillule
Vous désagrégeront, cellule par cellule.
Autant vaut avaler ton sabre, ô Damoclès!
Qu'être lombricoé par un ascaridès...
Je me sens tricoté par un tricocéphale!...
O ma tête! ma tête! ô ma pauvre céphale!

Adieu donc, ô salade! ô raiponce! ô chicon!
Capables d'enrichir en un jour l'Achéron.
Adieu, scarole jaune, et toi, verte laitue,
Que nous croyions inoffensive et qui nous tue!
Quel coup dur pour l'œuf dur! Adieu, toi, le cresson!
Tu n'es plus la « santé du corps » de la chanson.
Bonsoir la betterave et la douceâtre mâche!
Endive de malheur, et céleri, grand lâche!
Chicorée! ah mon Dieu! c'est fini de friser!
Barbe de capucin!... qui voudrait te raser?

. . . . . .

LA SOUPE A L'OIGNON

A Jean Pierre Richepin.

Quel est ce bruit appétissant
Qui va sans cesse bruissant?
On dirait le gazouillis grêle
D'une source dans les roseaux,
Ou l'interminable querelle
D'un congrès de petits oiseaux.
Mais cela n'est pas. Que je meure
Sous des gnons et sous des trognons,
Si ce ne sont pas des oignons
Qui se trémoussent dans du beurre!

Hein! qu'est-ce que Bibi disait?
Et ce bruit sent bon — qui plus est.
C'est à vous donner la fringale.
Traitez-moi de syndic des fous,
Je n'en connais pas qui l'égale.

« Et pourquoi faire — direz-vous —
Met-on ces oignons dans le beurre? »
Pourquoi faire?... triples couyons,
J'espère... une soupe à l'oignon.
Vous allez voir ça tout à l'heure!

Je m'invite, n'en doutez pas.
Et j'en veux manger, de ce pas,
A pleine louche, à pleine écuelle...
Ne me regardez pas ainsi,
C'est ma façon habituelle.
La soupe à l'oignon, Dieu merci!
Ne m'a jamais porté dommage.
Ainsi, la mère, encore un coup,
Insistez, faites en beaucoup,
Et n'épargnez pas le fromage.

Elle est prête?... Alors, on s'y met.
O simple et délicat fumet!
Tous les parfums de l'Arabie
Et que l'Orient distilla,
Ne valent pas une roupie
De singe, auprès de celui-là.
Et puis!... quel fromage énergique!
File-t-il, cré nom! file-t-il!
Si l'on ne lui coupe le fil,
Il va filer jusqu'en Belgique!

On me dirait dans cet instant :
La Fortune est là qui t'attend.

« Laisse-là ta soupe et sois riche. »
Que d'un cran je ne bougerais.
Qu'elle m'attende, je m'en fiche!
En vérité, je ne saurais,
Quand elle passerait ma porte,
Manger deux soupes à la fois,
Comme celle-ci. Non, ma foi.
Alors, que le diable l'emporte!

Assez causé. Goûtons un peu
Cette soupe, s'il plaît à Dieu!
Cristi! Qu'elle est chaude, la garce!
Autant pour moi! Où donc aussi,
Avais-je la cervelle éparse?
Sans doute entre Auteuil et Bercy...
Elle ne m'a pas pris en traître
Sais-je pas sur le bout du doigt,
Que toute honnête soupe doit
Être brûlante ou ne pas être?

Qu'est-ce à dire? Je m'aperçois
Que j'en ai repris quatre fois.
Parbleu! je n'en fais point mystère.
Mais j'en veux manger tout mon soûl.
Quatre fois! peuh! la belle affaire!
J'en reprendrais bien pour un sou.
Dussé-je crever à la peine,
Je n'aurai garde d'en laisser.
Et ne croyez pas me blesser,
En m'appelant « vieux phénomène »...

Allons, bon !... Il n'en reste plus !
Et bien, alors, il n'en faut plus.
Ayons quelque philosophie.
Une soupe se trouvait là,..
Elle n'est plus là... C'est la Vie !
Que voulez-vous faire à cela ?
La soupe la plus innombrable
Finit tôt par nous dire adieu.
Et je ne vois guère que Dieu,
Finalement, de perdurable.

LE SAUCISSON

A M. le comte de A. de M..., qui m'avait envoyé un magnifique saucisson d'Arles.

Parbleu ! mon gentilhomme,
Éprouvé gastronome,
Ce saucisson vainqueur
Que ta munificence
M'adresse de Provence,
Il me va droit au cœur.

Mais, ami, je te parle :
Quoi ! ce citoyen d'Arles
N'est-il qu'un saucisson,
Bon pour le réfectoire,
Un objet transitoire,
Et privé de raison ?

Tudieu ! la belle mine !
Mais, plus je l'examine,
Plus il me fait rêver.
Et pour lui rendre hommage,
Je cherche quelque image,
Et ne la puis trouver.

C'est la masse d'Hercule...
Sinon un tubercule
Monstrueux, tout en chair,
Dont la forme phallique
Rendrait mélancolique
Un Abélard, mon cher !

Lorsque je me compare
A ce saucisson rare,
J'en ai comme un frisson,
Et je me désapprouve.
A côté je me trouve
Un bien petit garçon.

Que dis-je ?... Dieu me damne,
Si le... chose d'un âne
Ne me semble un joujou.
Et le sceptre que braque
Le prince de Lampsaque,
Un pur sifflet d'un sou !

Je me demande même,
En ma pudeur extrême,
Prompte à s'effaroucher,
Quelle feuille de vigne,
Tant il est gros et digne,
Le pourrait bien cacher?

LE PREMIER MOUTARDIER DU PAPE

A Franc-Nohain.

Un Dijonnais jadis fut pape,
Dont le nom, pour l'instant m'échappe.
Alors, dans le monde chrétien,
Pour devenir chef de l'Église,
Pas besoin — sans que j'en médise —
D'être prélat Italien.

A peine ce pape... barbare
Eut-il ceint la triple tiare,
Qu'une manière de croquant,
En sa magnifique innocence,
Vint demander une audience
A la porte du Vatican :

— « Dites au Pape, votre maître,
Que j'ai fait plus d'un kilomètre
Pour le voir... que je le connais...
Insistait-il — ne vous déplaise!
Je suis né sur terre française,
Mieux que ça, je suis Dijonnais ».

« — Un compatriote! Qu'il entre!
Dit le Pape, averti. Que diantre!
La consigne n'est pas pour lui ».
Or, dès qu'il le vit : « Hé! mon brave,
Quelle aventure heureuse ou grave
Me vaut de te voir aujourd'hui? —

— Eh bien, voici — dit le pauvre homme —
J'ai donc quitté Dijon pour Rome,
Afin d'y trouver un emploi;
Comptant, tout le long de l'étape,
Qu'un de chez nous, devenu pape,
Ferait quelque chose pour moi.

— Mais encore?... fit le Saint-Père.
Conte-moi ce que tu sais faire.
Quel fut, à Dijon, ton métier? —
— J'étais fabricant de moutarde..
— De la moutarde! Je te garde.
Tu seras mon grand moutardier!

D'autant plus qu'en cette Italie
Leur moutarde n'est pas jolie.
Elle est un peu faiblarde, hélas!
Je ne sais trop ce qu'ils y mêlent,
De quelles fleurs ils l'hydromellent...
Trop de fleurs! aurait dit Calchas. »

A dater de là, dit l'Histoire,
Notre homme, en son laboratoire,
Fut installé commodément.
Et le Pape, tout à son aise,
Dans de la moutarde française,
Put relever ses aliments.

*
* *

Un temps après, chez le Saint-Père
Survint un second pauvre hère,
Également un Dijonnais.
— « Tu fais aussi de la moutarde?
Lui dit-il — que le ciel te garde!
Mais voilà ce que je craignais...

« Tu sauras que, dans mes offices,
On s'occupe de mes épices.
J'ai déjà mon moutardier. Vois
Si la chose te va quand même,
D'être mon moutardier deuxième,
Si l'autre y consent toutefois. »

Or, l'autre, gonflé d'importance,
Fut trop heureux, comme l'on pense,
D'avoir un second — du métier.
Car du fait de ce partenaire,
Notre orgueilleux fonctionnaire
Devenait premier moutardier!

CONTE DE CARÊME

A Bertrand Guégan

Un jour donc, de semaine sainte,
Il y a bien longtemps — que trop !
J'entrai dans la modeste enceinte
D'un très respectable bistro,
Malgré ma mémoire insonore,
Je me souviens fort bien encore
D'avoir pris, à mon déjeuner,
Des pruneaux, afin de jeûner,
Et que la patronne elle-même
Me servit ce mets de carême.
Comme mes yeux les supputaient,
Je vis tout d'abord qu'ils étaient
Au nombre de sept. Pas un fifre
De plus. Pourquoi, diable, ce chiffre
Me frappa-t-il?... Je ne sais pas.
Toujours est-il qu'il me frappa.

Bah ! — dis-je — c'est sans importance.
C'est au petit bonheur, je pense.
Aujourd'hui, je n'en ai que sept...
Demain, j'en aurai huit, qui sait?...
Peut-être même davantage,
Si ce n'est six, pour tout potage.

A mon grand étonnement, j'eus,
Le lendemain comme la veille,
Sept pruneaux baignés dans leur jus.
Et pendant sept ans, ô merveille!
— J'en jure les Dieux infernaux —
Je n'eus jamais que sept pruneaux!
C'était son chiffre symbolique,
A cette femme — fatidique;
Elle vous comptait sept pruneaux,
Comme elle aurait fait, somme toute,
Mettons... sept péchés capitaux...
Sept merveilles aussi, sans doute,
Sept sages de la Grèce encor,
Ou sept chefs devant Thèbes?...
Or,
Un vendredi saint, à ma table,
Je m'aperçus qu'un pauvre diable
Venait de manger, comme moi,
Des pruneaux. Quel fut mon émoi,
En constatant, sur son assiette,
Huit noyaux! C'était bien beaucoup :
Pensez, si je faillis, du coup,
M'étrangler avec ma serviette!

Car, évidemment, huit noyaux
Semblaient indiquer huit pruneaux,
— « Je vois bien, monsieur, — hasardai-je
Que la patronne vous protège... »
— « Oh! non — fit-il. — C'est que l'un d'eux
N'avait pas un noyau, mais deux. »
Quelques jours après, la patronne,
M'en servit huit. Simple maldonne?...
Je dis bien huit, car sur mes doigts,
Je les comptai jusqu'à sept fois.
Est-ce qu'elle devenait folle?...
C'était à croire, ma parole!
Huit pruneaux à la portion!
Eh bien, et la tradition?
Six, à la rigueur... encor passe...
Mais huit, ça devenait cocasse.
Comme aussi fait pour m'étonner...
Enfin, je payai mon dîner,
Et m'en allai, la mort dans l'âme,
En songeant à la pauvre femme.

Le lendemain, quand je revins
Chez cette marchande de vins,
J'appris, par un mot sur la porte,
Que dans la nuit elle était morte!
Qu'avez-vous à dire à cela?
Pour moi, je sais ce que j'en pense :
Croyez bien que ce n'est pas là
Une simple coïncidence.

PROPOS DE CARÊME

A Gueneau de Mussy.

Ce n'est pas un travail de nègre,
Pour l'estomac, de faire maigre,
De temps en temps. De plus, disons
Qu'il le faut. De même qu'il urge
Paraît-il, de prendre une purge,
A chaque retour des saisons.

Ainsi donc, ce jeûne est conforme
A la santé comme à la norme.
Outre — j'en appelle à Comus —
Qu'avec les seuls mets qu'autorise
Notre sainte mère l'Église,
On peut faire un vrai Lucullus.

Mais il est de ces rigoristes
Qui, plus que le Pape papistes,
Se laisseraient hacher menu,
Plutôt que de mettre autre chose
Qu'une arêteuse et maigre alose,
Une brême sur leur menu.

Or, se contenter d'une brême,
C'est exagérer le Carême.
Je m'en rapporte à mon curé.
L'Église n'est pas si sévère.
Et je suis sûr que Dieu le Père
Ne leur en sait même aucun gré.

A côté de ces « pochetées »
Par contre, il est de ces athées
Intransigeants (oh! c'est leur droit,
Assurément) qui, par système,
Font gras pendant tout le carême
En vérité, le bel exploit!

On voit même quelques fumistes,
Ichthyophages... légumistes,
Par ordre de leur médecin,
Ou simplement par hygiène,
Qui viandaillent comme des hyènes,
Le seul jour du Vendredi-Saint!

Et remarquez bien qu'ils croient faire
Un beau geste, d'un goût sévère,
Alors que toi, tu les plaindras;
Car, ces esprits forts en délire!
Du Vendredi-Saint, à vrai dire,
Ne font-il pas un Mardi-Gras!

LES POIRES DU LUXEMBOURG

Là-bas, dans un coin solitaire
Du Luxembourg, est un verger
Sympathique, plein de mystère,
Où je vais quelquefois songer.

Là, le brave soleil se joue
Sur des poires lourdes de jus,
Sur des pommes aux grosses joues.
Ah! que souvent le désir j'eus

De mordre à leurs chairs admirables,
Qui provoquent l'œil et la dent,
Lorsque des gardiens exécrables
M'en dissuadaient à l'instant.

Ils sont entourés de grillages,
(Je parle des fruits) de papier...
Pour que les guêpes, les orages
Ne puissent les estropier.

De plus, des jardiniers farouches,
Du matin au soir embusqués,
Vont épiant tous regards louches
Et tous gestes un peu risqués.

*
* *

Mais vous voudriez bien connaître
Où vont ces fruits quand ils sont mûrs?
On les laisse pourrir peut-être,
Le long des espaliers, des murs?...

Pas du tout... Qu'est-ce qu'ils deviennent
Alors? Vous plaît-il d'y songer?
Ces superbes fruits qui contiennent
Autant à boire qu'à manger.

Vous croyez, ô contribuables!
Sans vous fatiguer à chercher,
Qu'on les donne à de pauvres diables
Qui n'ont jamais rien à mâcher...

Ou même, que la République,
Farce à ses heures volontiers,
S'en sert pour flanquer la colique
Aux enfants des humbles quartiers...

Ce serait trop beau ! Mais sans doute,
C'est à quoi l'on pense d'abord.
Et bien, c'est faire fausse route.
Ces fruits ont un tout autre sort.

Ils vont chez de grands dignitaires,
Etant nommément destinés
A ces messieurs des ministères,
Aux fins d'égayer leurs dîners.

Ces « duchesses » et ces « calvilles »
Sont pour ces rongeurs, ces lapins ;
Quant à nous, multitudes viles,
Ils nous repassent les pépins.

Et pourtant, avec la galette,
Sotte France ! que tu leur sers,
Ils pourraient, sans faire de dettes,
Se payer des fameux desserts.

Las ! nous raisonnons, pauvres hommes,
Trop vite — c'est notre défaut.
Ce sont précisément ces pommes,
Ce sont ces poires, qu'il leur faut !

POUBELLES DANS LE BOIS

A Jean Stevens.

Un fanatique du bois de Boulogne propose de disposer çà et là des boîtes à ordures, afin que le pnblic puisse y jeter ses papiers gras et détritus de toute sorte.

C'est cela. Compte sur tes boîtes,
Mon ami, pour sauver le Bois.
Surtout, qu'elles soient adéquates
A leur objet, et de bon poids !

Quelle candeur ! ma vieille branche.
Sais-tu pas que les Parigots,
En particulier — du dimanche —
Sont d'incurables saligauds.

Ouvrier, bourgeois ou satyre,
Enfin, en général, tous ceux
Que la belle nature attire,
Sont des seigneurs, hors de chez eux.

Quand ils vont déjeuner sur l'herbe,
Ils se moquent bien, après tout,
En leur sérénité superbe,
De semer leurs déchets partout.

Ils font comme le Shah de Perse,
Quand il dîne chez ses cousins,
Lequel nonchalamment disperse
Ses os rongés sur les voisins.

Ils savent bien que des ilotes,
A l'aube, dès le lendemain,
Munis de crochets et de hottes,
Viendront, et dans un tour de main,

Glaneront toutes les ordures
Qui déshonorent le gazon,
Et repeigneront la verdure.
Ils y comptent. Ils ont raison.

Et tu peux leur mettre des boîtes
Un peu partout, ici et là,
Dès qu'ils en verront une à droite,
Ils iront à gauche. Et voilà !

Mais, j'admire fort ta constance,
Si tu crois qu'ils feront un pas,
Pour aller porter à distance
Les détritus de leur repas.

Ce sont là des mœurs disparues.
Autant leur demander aussi
De balayer trottoirs et rues...
Enfin, si tel est ton souci,

Tu visiteras tes poubelles,
Pauvre homme ! le lundi matin ;
Et tu m'en diras des nouvelles,
Et tu compteras ton butin.

Ces boîtes-là, vois-tu, c'est comme
L'ustensile nommé crachoir,
Où jamais, de mémoire d'homme,
Personne n'a laissé rien choir.

JEAN GRAIN-D'ORGE

A Jean Blaize.
D'après Burns.

Il était une fois trois rois
Qui firent serment, par saint Georges,
De faire mourir Jean Grain-d'Orge.
Un jour donc, les voilà tous trois,

Ayant surpris le pauvre hère,
Qui l'abattirent tout d'abord,
Et jurèrent qu'il était mort,
Après l'avoir couvert de terre.

Mais quand vint le Printemps joli,
On le vit relever la tête,
Et faire une belle risette,
Lui, qu'ils croyaient enseveli.

Et l'Été de sa chaude haleine,
Le fit encore plus rétu,
De dards acérés revêtu,
Et se tenant droit sur la plaine.

Las! l'Automne vint à son tour.
Et sous le vent qui le soufflette,
Jean Grain-d'Orge, courbant la tête,
Semblait défaillir chaque jour.

Peu à peu, sous le faix de l'âge,
Il perdit sa belle couleur,
Tandis que ces rois de malheur
S'acharnaient sur lui davantage.

Ils le rompirent au genou,
Le mirent sur une charrette,
Comme un assassin qu'on arrête,
Les bras liés, la corde au cou.

Plus tard de coups ils l'accablèrent,
Et le firent tourner au vent;
Et comme il demeurait vivant
Nos trois fripouilles le jetèrent

Dans une fosse pleine d'eau.
(Qu'il y enfonce ou qu'il surnage)
Vous croyez qu'il y fit naufrage?...
Jamais de la vie. A nouveau,

Ses ennemis s'ingénièrent,
L'étendirent sur un plancher,
Et — l'on eût dit pour le sécher —
En tous les sens le secouèrent.

Malgré tous ces divers assauts,
Comme il n'avait pas rendu l'âme,
Ils firent alors sur la flamme
Fondre la moelle de ses os.

Et, digne de nos trois compères,
Mais plus lâche encore, un meunier,
En fait de supplice dernier,
Broya sa tête entre deux pierres.

Et puis, ils poussèrent en chœur,
Tous les quatre, un cri de victoire,
Et burent, à leur grande gloire,
Le sang généreux de son cœur!

Et voilà, qu'au fur à mesure,
Ils buvaient le sang de son cœur,
Que la joie, ainsi qu'une fleur,
Épanouissait leur figure.

COLLIGNONNE

A Adolphe Willette.

Ces jours-ci je hélai dans la rue un cocher.
Elle était fort jolie, à ne vous rien cacher.
— Rassurez-vous, lecteur, et vous de même, chère
Lectrice, ce cocher était une cochère.
« Où nous allons, patron? » demanda-t-elle. Et moi,
J'eus envie, un instant, de répondre : « Chez toi ».
Et puis, je me retins. « Où vous voudrez, » lui dis-je.
« All right! » Je montai donc près de ma callipyge,
Sur le siège, avec son consentement muet.
Cocotte s'activa sous un bon coup de fouet;
Et nous voilà partis. Alors, nous devisâmes,
L'Automédone et moi, tout comme deux sœurs âmes,
Ou mieux je la laissai parler, me tenant coi.
Elle me raconta, tout d'abord, comme quoi
Elle fut, tout enfant, au barreau destinée
Par son père, dont elle était la fille aînée.

Elle avait donc pris trois ou quatre inscriptions,
Pour lui faire plaisir. Mais sa vocation
L'appelait à conduire un char dans la carrière,
Ç'avait toujours été son désir de derrière
La tête. Et maintenant, que son père gisait
Cimetière Montmartre, elle réalisait
Son rêve. Et comme il n'est ni carrière ni char,
De nos jours, elle avait pris un fiacre... à l'instar...
Elle me dit encor son pauvre cœur de femme,
Déçu depuis longtemps par l'homme atroce, infâme.
Maintenant, elle était bien décidée aussi
A faire abstraction de nous. « Ah! bien merci! »
Elle en avait soupé des hommes... zut et crotte!
Elle n'en voulait plus rien savoir. « Hue, cocotte! »
Et Cocotte trottait d'un trot bien peu normal,
Ma cochère, d'ailleurs, conduisant assez mal.
Et cela nous valut mille et une aventures.
Nous causâmes plus d'un embarras de voitures.
Parfois même on nous vit « rouler » sur le trottoir,
Et ce qu'on nous cueillait alors, il fallait voir!
Quant à moi, maint propos blessant à mon adresse
Ne m'épouvantait pas, étant « à la redresse ».
C'est pour elle surtout que cela m'embêtait.
La foule, connaissant que mon cocher était
Une femme, allait s'acharnant sur la mignonne.
Et, comme vous pensez, l'appelait Collignonne.
J'avais bien tort de me frapper, car peu à peu,
Je la vis mieux conduire et se piquer au jeu;
La fonction créant l'organe. A cette foule
Elle sut démontrer qu'elle était « à la coule ».

Et nous roulions toujours. Tout à coup, elle dit :
« Je m'en vais relayer, patron. Il est midi.
J'ai faim, Cocotte aussi. — Bon. Qu'à cela ne tienne.
Nous allons déjeuner ensemble... eh! oui, pardienne!
Je n'ai pas terminé mes courses, tant s'en faut,
Je connais un endroit superbe et sans défaut;
En plein Paris on se croirait à la campagne.
Et Cocotte aura sa bouteille de Champagne...
Ça va-t-il? — Oui ça va ».

Le repas fut charmant.
Je lui fis redresser son premier jugement
Sur les hommes, entre la poire et le fromage.
Elle consentit même à leur rendre un hommage,
Au café... Nous voici repartis. Tour à tour,
On nous vit à Montmartre ainsi qu'au Point-du-Jour,
Aux boulevards, au Bois, que sais-je? A la Villette.
Ma Collignonne était, à cette heure, drôlette,
Et Cocotte un peu soûle. On le serait à moins.
Ah! nous nous moquions bien maintenant des pévouins!
Un moment, nous trouvant par hasard dans la rue
De la Paix... en dépit de la foule accourue,
J'offris à la petite un collier de trois rangs
De perles, et du prix de trois cent mille francs.
Mais, elle n'accepta que quelques bagatelles :
Soit un chapeau d'été, pour Cocotte — en dentelles,
Plus un fouet en bois d'amourette, à pomme d'or.
Et je ne sais trop quoi de plus modeste encor.
Bientôt ce fut la nuit, implacable, subite.
Dieu! que ton taximètre, ô Temps, galope vite!

Or, l'enfant, derechef, parla de relayer.
« Tout à l'heure », lui-dis je, allons d'abord dîner.
Après quoi, nous irons, si tu veux, au théâtre?
Aimes-tu le théâtre? — Oh oui! je l'idolâtre. »
Tôt après, dans un cabinet particulier,
Nous étions face à face avec le sommelier...
Nous dinâmes, et puis nous fûmes au spectacle.
Enfin, vers les minuit, n'y voyant plus d'obstacle,
Nous allâmes tous deux — chez elle — relayer.
Non sans avoir soupé — vous avez beau railler!...
Ce n'est qu'au lendemain de ce jour, veuillez croire,
Que mon automédone eut son petit pourboire.

A NANA

Imité de l'Anthologie.

Tu m'as trahi, Nana, cette nuit, je le vois.
Tout me le prouve, tout : tes yeux fanés, ta voix
Qui ne peut me tromper, ta démarche lassée...
Cette guirlande à tes cheveux entrelacée,
Qui s'écroule... et tel un coquillage où les flots
Ont, en partant, laissé l'écho de leurs sanglots,
Ton oreille meurtrie et de baisers rougie,
Qui tinte encor du bruit des flûtes de l'orgie.

INSATIABILITÉ

Allons, debout! belle endormie,
Misère, donne-moi la main,
Et reprenons notre chemin.
O toi, ma muse, ô toi, ma mie.

Eh bien! qu'est-ce encore aujourd'hui?
Tu n'es pas à la rigolade,
Est-ce que tu serais malade?
As-tu mal dormi cette nuit?

Quelqu'un chercha-t-il à te nuire?
Demain il sera pourfendu.
Ou quelque autre t'a-t-il vendu
Des pois qui ne voulaient pas cuire?...

Aurais-tu rêvé, loin de moi,
D'une condition meilleure?
N'es-tu pas trop vieille, à cette heure?
Personne ne voudrait de toi.

Pourquoi me faire cette tête?
Mon dieu... si je ne te plais plus,
Tous discours seraient superflus.
Mais quoi! réfléchis, sois honnête :

Tu n'avais pas un traître sou,
Au début de notre collage,
Et, pour quant à ton pucelage,
Il était le diable sait où?

Tu n'étais pas, quand je t'ai prise,
En tout grosse comme le poing;
D'où vient ce léger embonpoint...
Et ce joli teint de cerise?...

Ne vient-il pas uniquement
Du beurre que je te baratte?
Ah! je te trouve bien ingrate,
Et bien oublieuse, vraiment.

Rappelle-toi que nous vécûmes
De beaux jours, aimant et rêvant,
Libres comme l'air et le vent,
Loin des foules et des bitumes.

Rappelle-toi nos beaux printemps,
La chose n'est pas si lointaine;
Et fais grâce à ma quarantaine
En ne songeant qu'à mes vingt ans.

Le vide chantait dans nos bourses,
Ainsi le vent dans les roseaux —
Mais semblables à des oiseaux,
Nous buvions à même les sources.

Et bien moins frileux que des loups,
Nous nous moquions de la froidure.
Et si la bidoche était dure,
Nos dents étaient comme des clous.

Et les belles nuits que nous eûmes,
Nuits plus suaves que le miel,
Avec pour ciel de lit le Ciel,
Et la mousse pour lit de plumes!

*
* *

Aujourd'hui, ce n'est plus cela;
Et je t'entends parler sans cesse,
Tantôt, de robes de princesse,
Tantôt de festins de gala.

Va, tu me plais mieux toute nue,
Et riche de tes seuls attraits.
Si tu te parais, je dirais :
Quelle est cette belle inconnue?

Tu veux de l'or! toujours, encor...
Hé! crois-tu donc que j'en fabrique
Avec du flan ou de la brique,
De l'or? de ton n... d... D... d'or?...

Il n'en est plus qu'en Amérique,
De l'or! Sache aussi, mes amours,
Que vouloir manger tous les jours
Est un pur préjugé gothique.

Tu vas me raser jusqu'à quand
De ton ignoble convoitise?
Et puis... veux-tu que je te dise?
Te retiens-je moi? Fous le camp!

FIVE O'CLOCK ABSINTHE

L'INVALIDE A LA GUEULE DE BOIS

« Voulez-vous de l'eau?
— Non. Je suis au régime. »
Labiche.

Tous les matins, d'un ton impératif,
La Soif me dit : « Viens, mon petit bonhomme,
Viens avec moi prendre l'apéritif »,
Et moi j'y vais, tant je suis faible, en somme.

En général j'ai la gueule de bois,
Étant toujours un peu « bu » de la veille;
Je reste donc à cela que je bois
Indifférent, ainsi qu'une bouteille.

Ce sont, hélas! des produits hasardeux,
Que tour à tour j'anise ou je cassisse.
Et tôt bientôt, après une heure ou deux
De ce verdâtre ou jaunâtre exercice,

J'ai l'estomac comme un vrai macadam.
Et dans mon crâne où charbonne la lampe
De ma raison, je crois sentir un « tram »,
Qui va, qui vient de l'une à l'autre tempe.

Bien entendu (faut-il d'autres motifs?)
Mon appétit se ferme, loin qu'il s'ouvre,
Trahi qu'il est par ces apéritifs.
Le lundi, certe, est moins fermé le Louvre.

Je sors du cabaret, dans quel état!
Sombre, hargneux, le cœur d'un vague extrême.
Je voudrais bien que quelqu'un m'embêtât
Qui secouerait le dégoût de moi-même.

Et je songe, en promenant mon ennui,
De ci, de là, ventre flou, tête close;
Dire qu'hier j'étais comme aujourd'hui,
Et que demain, ce sera même chose!

Ce que, d'ailleurs, je ne m'explique pas,
C'est que j'ai beau cent fois changer de route,
Toujours, toujours je reviens sur mes pas
Et me retrouve, et sans que je m'en doute,

— Comme attiré par quelque hameçon —
Chez mon bistro, pour mon thé de cinq heures.
Là, je demande une absinthe au garçon,
En me disant : vieux pochard, tu m'écœures!

Mais, après tout... étant fort ponctuel,
Voyons... quelle heure est-ce à l'Observatoire?...
Et c'est la voix de l'ange Gabriel
Qui me répond : il est l'heure de boire !

. . . . . .

Le plus fort, c'est que je plains les mineurs !
Mais sapristi ! comparée à la mienne,
Leur existence offre tous les bonheurs
Je n'en sais pas de plus Élyséenne.

L'ABSINTHE

Absinthe, je t'adore, certes!
Il me semble, quand je te bois,
Humer l'âme des jeunes bois,
Pendant la belle saison verte!

Ton frais parfum me déconcerte.
Et dans ton opale je vois
Des cieux habités autrefois,
Comme par une porte ouverte.

Qu'importe, ô recours des maudits!
Que tu sois un vain paradis,
Si tu contentes mon envie;

Et si, devant que j'entre au port,
Tu me fais supporter la Vie,
En m'habituant à la Mort.

FIVE O'CLOCK ABSINTHE

Au Docteur Pelet.

Vous avez votre absinthe. Il s'agit de la faire.
Ce n'est pas, croyez-moi,
Comme pense un vain peuple, une petite affaire,
Banale et sans émoi.

Il ne faut pas avoir ailleurs l'âme occupée.
Premier point. Maintenant,
Exigez tout d'abord de la belle eau frappée,
Toute autre dédaignant.

D'eau tiède, il n'en faut pas. Jupiter la condamne,
Et même au pis aller.
Autant vaudrait la « battre » avec du pissat d'âne...
Révérence parler.

Et, n'allez pas, comme un qui serait du Hanovre,
Surtout, me l'effrayer
Avec votre carafe! Elle croirait, la *povre!*
Que l'on veut la noyer.

Déridez-la toujours d'une première goutte...
Là... là tout doucement.
Vous la verrez alors palpiter, vibrer toute,
Sourire ingénument.

Il faut que l'eau lui soit ainsi qu'une rosée,
Tenez-vous-le pour dit;
N'éveillerez les sucs dont elle est composée
Que petit à petit.

Telle, une jeune épouse hésite et s'effarouche,
Quand, la première nuit,
Son mari brusquement l'envahit sur sa couche,
En ne pensant qu'à lui...

Mais, tenez... votre absinthe éclot dans l'intervalle,
La voilà qui fleurit,
S'irise, et passe par tous les tons de l'opale,
Avec un rare esprit.

A présent, vous pouvez la goûter, elle est faite.
Et la chère liqueur
Vous mettra dans l'instant une féerie en tête
Et de la joie au cœur.

L'ABSINTHE ET LE COBAYE

A Paul Mounet.

M. Bordas, sous-chef du laboratoire municipal, injecte dix centimètres cubes d'absinthe à un cobaye, pour démontrer la toxicité mortelle de ce breuvage.

Dix centimètres! quelle cuite!
Pourquoi pas trente, tout de suite?
Pauvre cobaye! dont la fin
Est de servir l'expérience
De ces messieurs de la science,
Avec son frère le lapin.

Mais, ô savant, que je respecte,
Sache bien que je m'en injecte
Relativement moins. Ainsi,
C'est donc comme si moi bélître,
Il me fallait en boire un litre,
Dans une séance... Merci!

Moi, ces dix centimètres cube
D'absinthe jetés dans mon tube,
Je puis hardiment les braver,
Sans même hésiter sur ma tige,
Mais ce n'est pas un tel prodige
Qu'un cobaye en puisse crever.

En outre, que prouve la chose!
Pour ce petit cochon en cause,
Pas plus gros en tout que le poing
L'absinthe, idiosyncrasique,
Peut être infiniment toxique,
Pour moi, ne l'être du tout point.

Chacun, comme il le peut, s'en tire.
Ne me suis-je pas laissé dire
Par exemple, que le persil,
Qui m'est à moi fort salutaire,
Était au perroquet contraire,
Tout autant qu'un coup de fusil?

De même mon gosier se cabre,
Quand je veux avaler un sabre,
Tandis que j'ai vu, chez Barnum,
Je ne sais quelle créature
Dont c'est l'ordinaire pâture.
Que voulez-vous?... *cuique suum.*

1901.

LA MORT DE PELLOQUET

A Henri Warnod.

Catulle Mendès a fait revivre dans son « Glatigny » ce bizarre Pelloquet.

Il existait donc sous l'Empire
Un certain nommé Pelloquet,
Assez artiste, ivrogne pire,
Et pâle convive au banquet

De la Vie. Un de ces bohèmes,
Par la « Muse verte » grisés,
Qui rêvant tout haut leurs poèmes
Les tiennent pour réalisés.

La fâcheuse paralysie
Le cloua, jeune, sur son lit;
Et finalement l'aphasie,
Pour ainsi dire l'abolit,

Sans qu'il renonçât à son vice;
Tant qu'il n'eut plus au bout d'un laps,
Qu'une syllabe à son service;
Cette syllabe était abs... abs...

Quelle était sa signifiance?
Voulait-il exprimer par là
Qu'il avait parfois une abs...ence!...
On s'en fût douté sans cela.

Cette syllabe inepte, kurde,
Pouvait signifier encor
Qu'il trouvait l'existence abs...urde,
Et voulait changer de décor?...

Tous les gens de son entourage
Faisaient des efforts superflus,
Pour qu'il en dise davantage,
Mais ils n'en tiraient rien de plus.

Il allait leur mâchant sans cesse
Ces trois lettres, abs... furieux,
Tour à tour, ou plein de tristesse,
Qu'ils ne le comprissent pas mieux.

Puis, un jour, croyant reconnaître
Qu'il était des plus mal en point,
Ils firent appeler un prêtre
Qui, lui, du moins, n'hésita point.

« Parbleu ! fit-il — le pauvre diable
Ne se fait nulle illusion
Sur sa fin irrémédiable.
Abs... veut dire abs...olution. »

Mais le moribond sur sa couche
Où l'impuissance l'affolait,
Laissa voir en son œil farouche
Que ce n'est pas ça qu'il voulait.

Un ami, sur ces entrefaites,
S'écria d'un air inspiré :
« Ah ! mon Dieu ! que nous sommes bêtes !
Attendez, monsieur le curé. »

Il fut chercher une bouteille.
Elle avait un fier gabarit,
Il faut croire, car, ô merveille !
Notre vieux Pelloquet sourit,

En la voyant. Il fit un geste
Pour l'atteindre, un suprême effort,
Mais la Camarde fut plus preste.
« Abs... » dit-il — et retomba mort,

L'extase sur sa face empreinte.
Il ne voulait qu'un « perroquet »,
C'est-à-dire une bonne abs...inthe.
Pauvre bougre de Pelloquet !

L'ABSINTHE DU MORT

A Georges Hugo.

A Madagascar, il est d'usage de continuer à nourrir les défunts au delà du trépas.

A celui qui a été ivrogne, sa veuve considère comme un devoir de lui apporter sa boisson favorite.

(*Lectures de la femme.*)

Dieu ! que la France est vaine
Auprès de ces pays !
Et je comprends sans peine
Qu'on les ait envahis.
Les mœurs et les usages
Y sont cent fois plus sages
Que chez nous, Blancs-Visages,
Qu'ils nomment les Oui-ouis.

Là-bas, le mariage
Me paraît, dès l'abord,
Offrir un avantage,
Et que je prise fort :

La loi s'y trouvant telle,
Que ma femme fidèle
Si je meurs avant elle
Doit me nourrir encor !

Bien mieux, si la « biture »
Est mon léger défaut,
Ma seconde nature,
Elle doit — il le faut —
Bien loin qu'elle sévisse,
Mettre tout son office
A respecter mon vice
Par delà le tombeau.

Chez nous, c'est un calvaire :
Pour un verre de trop,
La femme vocifère,
Glapit comme un blaireau ;
Elle peste, elle rogne,
Vous traite de carogne,
D'enfant de la Pologne,
Et de fleur de bistro.

Tandis, là-bas — macache !
Que si je suis nanti
D'une épouse malgache,
Elle ne m'abrutit.

Je puis boire — sans phrase,
Et sans qu'elle me rase,
Et voyez cette occase !
Même une fois parti !

Je suis donc mort. Ma veuve
Inconsolable, au lieu
De pleurer comme un fleuve,
M'apporte, grâce à Dieu !
De son pas le plus vite,
Ma boisson favorite,
Qui bien plus me profite
Que ses pleurs... Croyez-le !

Ainsi, quand le jour tombe,
Je la vois, jeune Hébé,
Déposer dans ma tombe
Un vieux « Pernod » frappé ;
Et je me crois encore,
Assis — humble pécore,
Que le Néant décore, —
A l'ombre d'un café.

AU CABARET

> Celui qui ne sait pas tirer profit du premier objet qui lui tombe sous les yeux, n'a pas un atome d'intelligence.
>
> Edison.

En lisant les ci-dessus lignes,
Je pensai : voilà du « chiqué » ;
D'autre part, Edison les signe,
Qui ne passe pas pour toqué.

Je ne le crois pas davantage
Un farceur, un mauvais plaisant,
Un vieillard fou de radotage...
Quoi qu'il en soit, essayons-en.

Étant donné son axiome,
Je dis en mon for : « Voyons voir »
Si je jouis du moindre atome
D'intelligence. Il faut savoir.

Or, je puis le dire sans feinte,
Au même instant, j'étais campé
Par hasard, devant une absinthe,
D'aventure — dans un café,

A l'heure où le soleil décline.
Ainsi donc, le premier objet
Était cette absinthe opaline,
Que mon regard interrogeait ;

Dans l'espoir qu'il me viendrait d'elle,
Une idée, un éclair subit
Qui m'activerait la cervelle
Et dont je tirerais profit.

Je l'avais encor ménagée,
Mais tel n'était point mon projet ;
Et je la bus d'une gorgée,
Pour être plein de mon sujet.

Sans doute elle était trop légère,
Car je restai comme devant,
Après avoir vidé mon verre,
En dépit de notre savant.

Alors, j'en pris une seconde
— Vous eussiez dit des pois cassés ;
Elle ne fut pas plus féconde
En solutions, vous pensez !...

Je devins un peu plus loquace,
Et plus agité, voilà tout;
Je bavardai comme une agace,
Et pour ne rien dire, surtout...

N'importe, ô bourreau de science,
Rare et merveilleux Edison !
Cette dernière expérience
Te donne absolument raison :

On doit, pour peu qu'on y médite,
Tirer profit de tout, c'est sûr :
Ainsi, cette absinthe maudite,
J'aurai toujours « profité sur »...

PROPOS DE TABLE

SUR MON PORTRAIT PAR CAPPIELLO

Qui m'avait représenté à une terrasse de café.

Cappiello, mon bon ami,
Ce portrait, dessiné trop vite,
Ne me ressemble qu'à demi,
Bien que le génie y palpite.

Vraiment, par le Dieu d'Isaac !
Je ne croyais pas, je te jure,
Ressembler autant à Reinach,
Cela lui soit dit sans injure.

Je sais bien que tu me diras :
« On ne se connaît pas soi-même ».
Mais, franchement, suis-je aussi gras ?..
J'en aurais une peine extrême.

Sans être maigre comme un loup,
J'attends que la graisse me vienne ;
Je bedonne un peu, voilà tout,
C'est rapport à mon hygiène.

Je n'ai pas ce cou de taureau,
Dont se prévaudrait un hercule ;
Sur un corps de mon numéro
Ce serait plutôt ridicule.

Tu me fais des mains d'assassin,
Moi, de qui les doigts sont si vagues,
Qu'à peine, et malgré mon dessein,
Je les puis illustrer de bagues.

Mais, qui m'a le plus contristé,
Vois-tu, dans ta caricature,
C'est l'air dur que tu m'as prêté.
Il n'est du tout dans ma nature.

D'abord, je n'ai pas, tant s'en faut,
La moustache aussi provocante ;
Avec ces crocs à la prévôt,
J'ai l'air d'en défier cinquante.

C'est de moi beaucoup présumer,
Qu'un vol d'abeilles effarouche,
Et qu'une rose fait pâmer.
Je n'ai pas non plus cette bouche

Dédaigneuse, je te promets,
Surtout quand je regarde un verre...
De plus, pour personne, jamais
Je n'eus le droit d'être sévère.

Et je n'ai pas non plus cet œil
De magistrat dans son prétoire.
Il est de bien meilleur accueil.
Viens y voir, si tu n'y veux croire.

Tu ne m'as jamais abordé,
Sans quoi, tu saurais que ma haine
Tiendrait aisément dans un dé,
Sans que cette coupe soit pleine.

Le front... est par trop important,
Pour mes ordinaires pensées ;
Il n'en roule pas tant et tant,
Encor lui fous-je des fessées.

Le chapeau?.. très bien, le chapeau.
Le voilà tel que je le porte.
Quant à l'absinthe, ô Cappiello !
Tu me l'as servie un peu forte.

Et puis, n, i, ni, c'est fini.
Et je te fais une risette,
Pour m'avoir, à propos, fourni
Le sujet de cette gazette.

LES FABLES DE LA FONTAINE

A Tancrède Martel.

Les fautes de langue ont été corrigées (*sic*) par le baron Eugène du Mesnil.

Non plus qu'à la foire aux ferrailles,
On ne fait guère de trouvailles
Sur les quais, en tant qu'Elzévir,
Gryphe, Alde Manuce, incunables...
Ce ne sont que bouquins minables —
Aurait-on un flair de tapir.

Jadis, on avait de ces veines,
De ces magnifiques aubaines,
Si j'en crois tel ancien récit.
Mais, à défaut de livres rares,
On en rencontre de bizarres
Quelquefois, témoin celui-ci :

C'est les « Fables de La Fontaine »
Que, dans sa triste turlutaine,
Certain seigneur grammairien
Mit en bon français — c'est-à-dire
Son français à lui... Pauvre sire!
Comme vous voyez, c'est un rien.

Autant dire que ce puriste
Enlève à notre fabuliste
Tout son charme primesautier,
Son esprit, sa clarté, sa grâce,
Et ce qu'il nous met à la place,
Est bien fait pour stupéfier!

Imaginez, en quelque sorte,
L'aigle revu par le cloporte...
Hugo réduit par Campistron...
— Encore croyez que je gaze —
Ou bien, si vous voulez, Pégase
Déplumé par Aliboron.

Mais, puisque ledit gentilhomme
A lu les fables du Bonhomme,
Afin de les remettre à neuf,
Que n'a-t-il pris, la pauvre andouille!
Pour lui, celle de la grenouille
Qui tâche à s'égaler au bœuf?...

*
* *

Hélas! le cas n'est pas unique
Chez nous, de ce baron cynique;
Et l'on ne saurait dénombrer
Tous les contempteurs de la Lyre,
Dont beaucoup ne savent pas lire.
Mieux vaut en rire qu'en pleurer.

Censeurs que le Génie énerve,
Exerçant leur sombre minerve
Sur des chefs-d'œuvre indiscutés,
Pour, avec leur loupe risible,
Y trouver une erreur possible,
Sans s'attarder à leurs beautés,

Ah! plaignons ceux dont la manie
Est de reviser le génie,
Et qui n'ont pas d'autre souci.
Et, sans insister davantage,
Moquons-nous de leur radotage.
Autant grêler sur le persil.

Ces terribles raseurs du Temple
Font l'effet de gens — par exemple —
Qui n'auraient d'autre opinion
Sur le paon, malgré son plumage,
Que celle-ci — de son ramage,
C'est un oiseau qui dit : « Léon ».

IMPOT SUR LE TABAC

(FABLE)

A. F. Vavasseur.

Ce bonhomme ne défumait
De toute la sainte journée;
Vous eussiez dit son calumet
Une petite cheminée.
Or, voilà qu'un jour l'aborda
Un des membres de cette ligue,
Qui, contre l'abus du tabac
Inutilement se fatigue :
« Eh bien! monsieur, — dit celui-ci —
Le nouvel impôt que voici
Doit vous embêter, et pour cause.
N'est-ce pas l'impôt qui s'impose!
Vous allez un peu moins fumer,
De ce coup? — Quel enfantillage!

Parbleu, je puis vous affirmer
Que je fumerai davantage.
Je suis patriote, avant tout.
L'État cherche de l'or partout,
Je trouve donc fort légitime
Que de quelque nouveau centime
Il me majore son tabac;
D'autant que, pour être sincère,
Il est tout aussi nécessaire
Que le pain, à mon estomac.
— Mais enfin — dit l'autre — que diable!
Le tabac... il n'est pas niable,
Que si vous en faites abus,
Vos facultés n'agissent plus.
Lentement il vous intoxique
Tant le moral que le physique.
Vous vous détruisez à ce jeu,
Et sur vous la mort anticipe...
— C'est ça qui m'inquiète peu, —
Dit mon fumeur, bourrant sa pipe —
Je fume depuis très longtemps,
Et je vais sur mes septante ans.
— Soit! mais puisque aussi bien on cause,
Laissez-moi vous dire autre chose :
Si vous aviez mis de côté
Tout l'argent que vous a coûté
Ce tabac affreux, délétère,
Peut-être — songez à cela —
Que vous seriez propriétaire
De cette maison que voilà?...

— Ma foi, monsieur le bon apôtre,
Vous êtes merveilleux! mais quoi!...
Cette maison est-elle vôtre?...
— Non. — Je crois bien, elle est à moi! »

LES CIGARES DU ROY

A. Adolphe Brisson.

Il paraît que c'est le roi Édouard,
Qui fume les meilleurs cigares.

Je lisais, l'autre jour, un journal visigoth,
Dans une tabagie,
En tirant, sans succès, sur un affreux mégot
Issu de la Régie;

Quand mes yeux tout à coup tombèrent, par hasard,
Sur trois ou quatre lignes,
Desquelles il ressort que fume seul Édouard
Des cigares insignes.

Ils lui coûtent cent sols — mettons quatre shillings,
Pour la couleur locale —
Ils peuvent, à ce prix, n'être pas très vilains,
Tels qu'on nous les signale.

Qu'en dites-vous, fumeurs? Je sais bien que le prix
Ne fait rien à l'affaire...
Pourtant, même à cent sous, on ignore à Paris,
Le bon cigare à faire.

Or, tout en mâchonnant mon mégot odieux,
Plus que rudimentaire,
Je me représentais d'autant plus merveilleux,
Ceux du roi d'Angleterre.

C'étaient des « partagas », des « conchas » merveilleux,
Interdits aux profanes,
Et des « regalias » perlés, dignes des Dieux,
Fine fleur des Havanes.

Je les voyais assez gros et longs, boudinés
Comme des doigts de carmes,
Humides un petit, noirs, au moins basanés,
Et bagués à ses armes.

La *tripe* en est de choix et non plus un déchet,
Dans la *cape* étoffée;
La *robe* doit sortir, tant elle a de cachet,
D'un atelier de fée.

Que s'ils sont autrement, il les garde pour lui,
Je n'en ai nulle envie.
J'aimerais mieux fumer à partir d'aujourd'hui,
Du chou, toute ma vie.

Et je voyais aussi les esclaves soumis
Des Cubas, des Florides,
Dans les champs de tabac, ainsi que des fourmis,
Sous les zones torrides,

S'agiter nuit et jour, et trier avec soin
Les feuilles capitales,
Et les mille travaux et tout le tintouin,
Jusqu'aux boîtes finales.

Ces boîtes débarquaient, sans passer à l'octroi,
Aux quais de la Tamise,
Puis elles s'entassaient tôt après chez le Roi,
Dans l'armoire aux chemises.

J'ajoute qu'il m'en donnait une, aimablement...
La vision fut brève,
Car je me retrouvai, comme aujourd'hui, fumant
Un bon cigare — en rêve!

Et je me consolai. Sont-ils si bons que ça,
Les cigares qu'il fume,
Après tout? Là dessus qui donc se prononça?
Un simple « gens de plume ».

Un roi peut être un roi superbe de tout point,
Un César des plus rares,
Et faire le bonheur de son peuple, et ne point
S'y connaître en cigares.

PARTIE DE CHASSE

A G. de Lautrec.

« Dans le wagon des dames seules,
nous étions quarante fumeurs. »

Gabriel de Lautrec.

A la gare nous arrivâmes,
Par malheur! quand tout était pris.
Mais, voulant partir à tout prix.
Nous dûmes monter chez les dames,
— Non sans exciter des rumeurs —
Avec nos chiennes épagneules.
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

Après une rapide enquerre,
Nous aperçûmes, dans les coins,
Des êtres du genre « moukère,
S'épuisant en des baragouins.

On eût dit d'antiques primeurs,
Sinon de rassises bégueules.
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

Certes, à notre accoutumée —
Car on sait vivre, Dieu merci!
Nous voulions d'abord savoir si
Les incommodait la fumée!
« Oui, messieurs » — non sans quelque humeur,
Nous répondirent ces aïeules.
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

« Ah! vraiment, ça n'est pas de chance!
Alors, vous allez bien souffrir.
Ne pas fumer! Plutôt mourir! »
Fîmes-nous. — Allons, on commence...
Et, sans écouter leurs clameurs,
Nous sortîmes nos brûle-gueules.
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

Bientôt, une fumée atroce
Envahit le compartiment.
Les pauvres! bien certainement,
Ne devaient pas être à la noce,

Tandis l'une disait : Je meurs!
Une autre tapait sur nos gueules...
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

Qu'arriva-t-il de ces sorcières?
Eh bien, mais... d'un commun accord,
On les jeta par-dessus bord,
C'est-à-dire par les portières,
Du geste auguste des semeurs
Elles churent dans les éteules...
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs.

O bizarre temps que le nôtre!
Il est évident qu'autrefois
On se fût montré plus courtois.
C'est ainsi que, d'un siècle à l'autre,
Vont se modifiant les mœurs.
De nos jours, on est lâche — ou veule.
Dans le wagon des dames seules
Nous étions quarante fumeurs!

LA NAISSANCE DU « PHILISTIN »

A Georges Courteline.

Le Soleil se leva, ce matin-là, si terne,
Que l'on eût dit un « bren » au fond d'une citerne.
Ce n'était pas, comme on peut croire, au ciel brouillé,
Un soleil qui n'est point encor débarbouillé
Des brumes de la nuit, ni, non plus, une éclipse...
Les savants qui déchiffreraient l'Apocalypse,
En auraient informé depuis longtemps. Oh! non,
Ce qu'on voyait était une chose sans nom :
Dans un ciel neutre, affreux, sans le moindre nuage,
Qui pût l'agrémenter d'un léger tatouage,
C'était un faux soleil qui sentait le malheur,
Une sorte d'œil mort, sans regard ni couleur.
Telle est, distincte à peine, en une mer confuse,
Une gélatineuse et livide méduse.
Et que se passa-t-il sur Terre, ce jour-là?
Il se passa ceci, plus troublant que cela :

Le Laid, de tous côtés, surgit, impitoyable,
Comme si tout à coup prépondérait le Diable.
Le Faux singea le Vrai. La Loi se disloqua.
Le Droit, l'Humanité, la Justice... raca!
L'Art pur se comporta d'une façon absurde.
Êtres et Choses, tout devint Chinois ou Kurde.
De même, les enfants se présentèrent mal;
Et tous offrirent un gabarit anormal,
Qui ne moururent point à peine mis au monde.
L'Amour délicieux devint banal, immonde.
La mère, en regardant son gosse, lui disait :
« — Tu es foutu comme un lion de Pertuiset (1). »
L'Amitié ne voulut rien savoir, et l'Amante,
Aux regards de l'Amant cessa d'être charmante.
Ils n'échangèrent pas un baiser ce jour-là.
Et toute la douceur de vivre s'en alla.
Les plus clairs diamants se changèrent en ocres.
Les mieux chantants lyreurs firent des vers médiocres,
L'esprit clos brusquement à la flore des mots :
« Ah! — disaient-ils — voilà bien le pire des maux!
Suis-je donc mort, Seigneur? La pure et chaste flamme,
Qui brûlait pour le Beau, s'est éteinte en mon âme!
Pourquoi ce changement? Qu'est-ce qu'on m'a volé?...
Tout mon enthousiasme, hélas! s'est envolé!
Je ne retrouve plus le sens de l'Harmonie,
Et je suis insensible aux œuvres du génie! »

Et l'horreur s'étendit des villes aux hameaux.
Les pâtres, dans les champs, turent leurs chalumeaux;

(1) Peintre de lions empaillés.

Cependant qu'autour d'eux, leurs ouailles pressées
« Semblaient se conformer à leurs tristes pensées. »
La Rose dédaigna de s'ouvrir, et le Lys
Périt d'ennui sur le sein même de Philis.
De même aussi, la nymphe antique, blanche et nue,
Déserta les forêts et n'est plus revenue.
C'est depuis ce jour où tout alla de guingois,
Que finit ce beau temps que l'on nomme Autrefois.

Et pourquoi, direz-vous, cet excès de misère
Tomba-t-il, tout à coup, sur notre pauvre sphère?
Pourquoi ce faux soleil? Pourquoi l'Humanité
Chut-elle affreusement dans l'imbécillité,
De laquelle, d'ailleurs, s'il faut que l'on le die,
Elle n'est pas encore entièrement sortie?
Pourquoi ce deuil universel?... Eh bien, voilà :
Le Philistin naissait justement, ce jour-là.

PRIX DE ROME

A Félix Bouchor.

Le prix de Rome de peinture n'a pas été décerné cette année. Insuffisance.

Les candidats — pour une fois —
Au prix de Rome, de peinture,
Avaient un sujet, que je crois
Qu'ils pouvaient traiter — sans torture ;

Moins délibérément « pompier »
Que ceux imposés chaque année
A leur verve, par Maître Pied ;
Enfin... telle était sa donnée :

Dans un paysage charmant,
Imaginez le vieux Silène
Ivre-mort, naturellement,
Cuvant son vin, à panse pleine ;

Cependant que la nymphe Eglé
S'amuse fort de cet ivrogne,
Et de raisin pourpre et doré
Lui barbouille, en riant, la trogne.

Ajoutez aussi deux bergers
Qui complètent la scène à faire,
Et maintiennent, les enragés,
Les jambes et bras du gros père.

La scène est plaisante, et surtout
D'interprétation facile.
« C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile. »

Sans attendre de nos rapins
Des chefs-d'œuvre, l'on pouvait croire
Que de ce sujet plein d'entrain
Ils se tireraient, à leur gloire?...

Eh bien, non. Pour ces jeunes gens
C'étaient là des hiéroglyphes.
Leurs devoirs furent affligeants,
Grâce aux leçons de leurs pontifes.

Pas un concurrent, sur les dix,
N'évita les poncives règles :
Ceux de la Villa Médicis,
Du coup, vont se croire des aigles.

Il faut voir cet orang-outang
Qu'ils ont fait du brave Silène,
Et ces bergers déconcertants,
Et cette nymphe en porcelaine!

C'est à supposer que jamais
Ils n'ont rencontré ce Silène,
Ni de nymphes dans les forêts,
Alors que la France en est pleine!

Que dis-je?... Il semblerait encor
Qu'ils n'ont jamais vu davantage
Le moindre raisin pourpre et or,
Ni musé dans un paysage...

LE VOL DE LA « JOCONDE »

A Léopold Stevens.

Dès qu'il sut que la Joconde,
La merveille sans seconde (?)
Du Louvre avait disparu,
Lépine, avec sa cohorte
De sbires de toute sorte,
Aussitôt est accouru,

Suivi de Monsieur Homolle,
Œil inerte et jambe molle,
Et de Dujardin-Beaumetz,
Qui des Beaux-Arts est le prince,
Et revenu de province
Tout exprès par train express.

Et puis ce fut Bénédite.
Et quand toute cette élite,
Y compris Steeg et Hamard,
Fut devant le panneau vide,
Elle demeura stupide,
Dardant des yeux de homard.

« Ah ! mon Dieu ! Quel vol macabre !
Voilà qui m'abracadabre
— Disait Dujardin-Beaumetz,
En son langage d'esthète —
C'est à se mâcher la tête !
O tempora ! o mores ! »

« Je le dis sans réticence,
C'était de la quintessence
De peinture — affirmait Steeg —
Cette Joconde maudite. »
« Fichtre ! — ajoutait Bénédite —
Vous pouvez dire un Liebig ! »

*
* *

« Hé ! messieurs, — leur dit Lépine —
Ce vol aussi me chagrine ;
Mais nous gémirons plus tard.
Fouillons tout d'abord le Louvre
Il se peut qu'on La découvre. »
— « Parfaitement », — fit Hamard.

Donc, des semaines entières,
Des sous-sols jusqu'aux gouttières,
Ils farfouillèrent partout,
Et firent des découvertes
Suggestives, à quoi, certes,
Ils ne s'attendaient du tout.

C'est ainsi qu'à chaque étage,
Ils trouvèrent des ménages
De concierges, retraités
Depuis le second Empire;
Et, ce qui leur sembla pire,
Des veuves de députés.

Ils rencontrèrent encore,
A l'ombre d'un sycomore,
Un jardinier sur les toits,
Qui, tout en fumant sa pipe,
Souriait à ses tulipes,
En ramant ses petits pois.

Puis ce fut une fabrique
De brosses en poils de brique;
Et du charbon et du bois!
A confondre la pensée,
De quoi rôtir le Musée
Septante fois et sept fois!

Enfin, ô comble des combles!
Ils notèrent sous les combles,
Entre autres objets divers,
Tels ceux de la foire aux puces,
Emmi des chaussettes russes,
Des tableaux mangés aux vers...

De Joconde, nulle trace.
Ils allaient quitter la place,
Quand ils virent tout à coup
Le cadre de cette « Lise » :
« Oh! — dit Hamard — bonne prise!
Nous n'aurons pas perdu tout. »

1911.

LA FORMULE 606

Ainsi que le disait notre François premier :
« Souvent femme avarie »
Il en sut quelque chose, étant fort coutumier
De la galanterie.

Il fut donc affligé de ce mal dont Brieux
Tellement s'inquiète;
Mal qui nous vint de Naple, assurent nos aïeux,
Qui firent sa conquête.

Et puis, ça n'était pas la petite... comment
Dirai-je?... mais la grande
Qu'il avait, la majeure, et tout le tremblement,
Si j'en crois la légende.

Chez les grands tout est grand — comme dit la chanson.
La belle Ferronnière
L'avait royalement servi... d'une façon
Toute particulière.

Il eut beau consulter des docteurs, nécromants,
Mires et thaumaturges,
Ils savaient, tout au plus, donner des lavements,
Administrer des purges.

Que vouliez-vous qu'il fît contre eux tous? Qu'il mourût!
C'est ce qu'il fit, du reste.
Des microbes affreux le mangèrent tout cru.
Tel fut son sort funeste.

*
* *

Ah! que n'a-t-il vécu, ce bon roi, de nos jours!
Il eût pu, sans encombre,
En cent endroits divers varier ses amours.
Paix à sa royale ombre!

Aujourd'hui, grâce à la formule six-cent-six,
Qui nous vient d'Allemagne,
Le plus « avarié » peut, même « in extremis »
Se remettre en campagne...

C'est le docteur « Ehrlich » qui le dit. Quant à moi,
Qui suis le moins chimiste
Des hommes, si je peux seulement dire en quoi
Sa formule consiste,

Dont il va prétendant le Codex enrichir,
Je veux bien ne plus boire
Que du lait, dans lequel on fait de l'eau vichyr,
Jusqu'à mon purgatoire!

Je n'en suis, je dois dire, autrement curieux.
Ce doit être, je pense,
Le produit excellent, rare et mystérieux
D'une chimie intense...

Cependant, nos docteurs, — on les reconnaît là —
Plus têtus que des mules,
Ne considèrent pas que ce soit du tout la
Meilleure des formules.

Ce qui fait croire qu'ils en ont certainement
Une six-cent-septième,
Valant celle, dix fois, du docteur allemand,
Sur qui soit l'anathème!

« Nous avons essayé ce fameux six-cent-six,
Sur quinze cents malades »
Disent-ils — « Il en meurt à peu près neuf sur dix!
Quelle dégringolade! »

A quoi le sieur Ehrlich répond : « Hé! mes chéris,
A quoi bon cet esclandre?...
Ils meurent, je veux bien, mais ils meurent... guéris.
Le tout est de s'entendre. »

1910.

LA FÊTE DU TERME

Oh! ce n'est pas la bacchanale
De la Fête nationale,
Avec des pistons, des tambours,
Non plus de lampions, de palmes,
C'est une fête des plus calmes,
Sans bastringues dans les faubourgs.

Cette fête n'est pas mobile.
Elle est carrément immobile.
Chaque saison elle revient,
Soit en ces mois de pur opprobre,
Janvier, avril, juillet, octobre.
Et le Pape n'y pourrait rien.

Elle n'est du tout populaire.
Elle est même tout le contraire,
Et ne vaut pas une chanson.
Et que si — le Ciel la confonde !
Elle intéresse tout le monde,
Ce n'est pas de même façon.

Cette fête bizarre, étrange,
Disons en un seul mot *bitrange*
A ceci de particulier,
Et qui fait sangloter la Muse,
Que pour un être qu'elle amuse,
Elle en mécontente un millier.

Elle est donc loin d'être parfaite.
C'est plutôt une demi-fête,
C'est la fête du Terme, quoi !...
— S'il faut par son nom qu'on la nomme —
Mais tu ne saurais, mon bonhomme,
T'y soustraire, non plus que moi.

Le quinze est le jour fixe et ferme,
Ou l'on célèbre ce dieu « Terme »,
Jusque dans le moindre taudis.
Et voici, s'il faut que j'insiste,
En quoi cette fête consiste :
Le matin donc du jour susdit,

Ton concierge chez toi s'empresse
A la quatrième vitesse,
Sa calotte grecque à la main,
Et le sourire sur l'oreille.
— Bienheureux s'il ne te réveille! —
Te tend un vague parchemin.

Ce n'est qu'un papier, en l'espèce,
Qu'en retour de quelques espèces,
Il t'abandonne volontiers.
Et tout aussitôt il les porte
A peine a-t-il passé ta porte,
Chez son patron, puissant rentier.

Alors, plus riche que la veille,
Celui-ci boit une bouteille
De son meilleur... à ta santé!
Et donc, tu vois bien, pauvre type,
Que, de ce fait, tu participes
A la fête, en réalité.

Tu la trouves un peu sévère,
Pour toi, qui n'as rien dans ton verre,
Cette fête?... Mais qu'un chacun
Ayant vidé sa tire-lire,
N'y trouve pas matière à rire,
Elle amuse toujours quelqu'un.

LE NU DANS LE CRIME

Les deux assassins de M. Rémy s'étaient mis nus pour commettre leur crime.

... Quant à moi, dès que je connus
Que les assassins étaient nus,
Sans perdre une seconde,
Et de mon pas le plus léger,
J'allai chez Monsieur Bérenger,
A l'âme pudibonde.

Car notre illustre sénateur
Étant le plus grand contempteur
Du Nu, qui soit en France,
Il me semblait intéressant
D'avoir son avis entre cent,
En pareille occurrence.

Telle était donc la question :
Connaître son opinion
Sur le « Nu dans le crime »,
Sur ce Renard et son ami
Dont ce pauvre Monsieur Rémy
Avait été victime.

Dès qu'il me vit : « Les scélérats !
Fit-il — les sombres choléras !
Tenez j'en meurs de honte,
Pour mon pays, s'il est bien vrai
Que le crime fut perpétré,
Ainsi qu'on le raconte.

« Ce fin Renard et son « comtois »
Cet imbécile de Courtois,
Laissez-moi vous le dire,
Sans préjuger de leurs desseins,
Me semblent moins des assassins
Que d'ignobles satyres.

« Ils avaient — dit-on — adopté
Une complète nudité,
Pour occire leur maître ;
— Il fallait éviter le sang,
Sur leurs habits, les accusant,
Pouvant les compromettre.

« Allons donc! Vous n'y pensez pas,
Ce serait en faire, en ce cas,
Des criminels-artistes;
Mais non, ce sont des possédés.
C'est ce que nous appelons des
Exhibitionnistes.

« Ils n'avaient rien prémédité
Qu'une extrême impudicité...
Et c'est à mon estime,
Alors qu'ils se virent tout nus.
Atroces, hideux, saugrenus,
Qu'ils conçurent leur crime.

« Crime horrible et sans précédents!
Car ces deux misérables, dans
Leur folie ordurière,
Tout en le lardant d'un poignard,
A cet infortuné vieillard
Montrèrent leur derrière.

« Qui sait si ce n'est pas d'abord
De ce spectacle qu'il est mort?...
A quatre-vingts ans d'âge,
Où l'on est au bout de son fil,
Soyez bien persuadé qu'il
N'en faut pas davantage.

« Enfin, tel est mon sentiment :
Il est mort de saisissement,
Ce vieillard, sans nul doute.
Oui, de saisissement — plutôt
Que des treize coups de couteau
Qu'il reçut, somme toute.

« — Pensez donc ! au coup de minuit,
Un derrière qui vous poursuit,
Terrifiant et blême !
Moi-même je mourrais... d'ennui,
En plein jour, rien qu'à voir celui
De Vénus elle-même ! »

1908.

LES « PRÉCIEUSES » NON RIDICULES

A Paul Robert.

... C'est en raison de la même superstition que quand un eunuque meurt, on a bien soin de lui placer dans son cercueil ses « précieuses ».

(*Le Temps.*)

Quand, en Chine, un Chinois devient décapité,
Une fois sa besogne faite,
Le bourreau, sans tarder, avec habileté
Lui recoud, aussitôt, la tête.

La raison de cela c'est que leur vieux Bouddha
Est ennemi de tout scandale;
Il veut son homme entier, et toujours il bouda
Tel qui se présente acéphale.

De même, qu'un Chinois perde au jeu simplement,
Ou par manœuvres odieuses,
Afin qu'il chante mieux, ce qu'euphémiquement
« *Le Temps* » nomme ses « précieuses »...

Précieuses, lecteurs, cela ne vous dit rien?
Mettons ses choses... ses histoires...
Tenez, à seule fin que vous compreniez bien,
Celles que Taupin a si noires.

Qu'un Chinois donc vienne à les perdre, par hasard,
Comme il aurait beau les recoudre,
Qu'il ne saurait non plus s'en servir qu'Abeilard;
Et qu'il ne peut pas se résoudre

A les jeter au vent, devant, après sa mort,
Les rendre à son juge suprême;
Que fait-il? Il les met dans l'alcool tout d'abord.
C'est encor le meilleur système.

Il les a sous les yeux, il peut les contempler,
Emmi cent autres bagatelles.
Il ne redoute pas de les voir s'envoler...
Que diable! elles n'ont pas des ailes.

Pourtant, il s'en égare, en France, on ne sait trop
Par suite de quelle aventure,
De pleins bocaux parfois, que la mère Moreaux,
Sur le zinc, nous livre en pâture,

Elle les vend deux sous pièce, peut-être trois;
C'est cher, même avec garantie.
C'est ce que nous nommons, nous autres, des « chinois »,
Prenant le tout pour la partie.

Ceux qui d' « elles » se sont ainsi débarrassés,
Devaient être à mon avis, ivres,
Ou bien de pauvres gens absolument forcés
D'en faire commerce pour vivre.

Mais tout autre Chinois, qui voit l'instant fatal
Venir, entre ses mains pieuses,
Il se fait, par les siens, remettre le bocal
Où sont ses chères « précieuses ».

Pour se donner du ton, il boit un dernier coup
De l'alcool qui les vit confire,
Les compte, les soupèse, ensuite les recoud.
Il se « rembourse » pour tout dire.

J'ignore, chers lecteurs, ce que vous en pensez.
Quant à moi, par Hercule
Et ses treize travaux! je ne trouve pas ces
« Précieuses » si ridicules.

MARIAGE CHINOIS

Dans un vieux magazine,
N'ai-je pas lu qu'en Chine,
Quand les parents venaient
De mettre un fils en terre,
Péri célibataire,
Qu'aussi bien ils tenaient

Pour sûr que cette vie
D'une autre était suivie,
Leur deuil était cruel ;
D'autant plus que son ombre
Allait souffrir d'un sombre
Célibat éternel !

Alors, ces pauvres brutes,
Sans perdre une minute,
Pour conjurer le sort,
Avisaient une morte,
Qu'elle eût, en quelque sorte,
A se conjoindre au mort.

Quant à la demoiselle,
Ils répondaient pour elle.
— C'était bien suffisant
En ladite occurrence —
Disons-nous pas en France :
« Qui ne dit mot, consent ? »

C'est ainsi, tombes closes,
Qu'on arrange les choses
Chez ce peuple sournois.
Ah ! Seigneur de l'Espace !
Faites que je trépasse,
Avant d'être Chinois !

Mourir, avec l'idée,
Qu'une fois décédée,
Au monde d'ici-bas,
Ma pauvre âme damnée
Se verrait condamnée
A ne reposer pas !

O chinoise amertume !
Être un mari... posthume !
Je vous demande un peu...
Une femme qui tombe
Tout à trac, dans ma tombe !
S'en dresse mon cheveu !

Et comme je suppose
Que dans ce lieu morose,
Qu'est la noire Cité,
Il n'est pas de divorce,
Jouir de cette entorse
Pendant l'éternité !

POÈTE PRIX DE ROME

Des gens s'agitent pour que les poètes aient aussi leur prix de Rome.

Enfin, te voilà prix de Rome,
O poète ! Quatre ans durant,
Tu devras rimer, mon bonhomme,
Sous l'œil de Carolus Duran.

Tu vas me dire : « Pour quoi faire ?
Ne puis-je pas rester ici ?
A quoi bon changer d'atmosphère ?
On rime partout, Dieu merci ! »

Je veux qu'on me réduise en poudre,
Mon pauvre ami, si j'en sais rien.
Et pourtant, il faut te résoudre
A quitter Paris — pour ton bien.

Une résidence choisie
Sous un ciel pur, t'attend là-bas.
Un atelier de poésie
Également t'y tend les bras.

On y voit toute une série
De lyres, prêtes à frémir.
Un Pégase dans l'écurie,
T'espère... je l'entends hennir :

Songe que l'on t'envoie à Rome,
Non pour y faire ton lézard,
Mais pour devenir un grand homme.
Ni plus ni moins que tout « Quat'z'Arts ».

Tu feras, en littérature,
Ce que ces messieurs, tes copains
En peinture comme en sculpture,
Font chez les maîtres Transalpins.

Et, de même que l'un copie
Raphaël, l'autre Léonard...
Toi, poète, d'une âme pie,
Tu devras t'inspirer de l'art,

Et de l'Arioste et du Tasse,
Sinon du divin Arétin.
Tu rimeras, d'après Boccace,
Quelque vieux conte libertin.

Il conviendra que tu t'escrimes,
Cela va sans dire, pardi !
Sur Dante et sur ses tierces rimes.
Un peu moins sur Leopardi.

Entre temps, je ne doute mie
Que tu sauras — je te connais —
Rimer sur ta petite amie
Quelques platoniques sonnets,

Tel Pétrarque ! Et donc, quatre années,
En cette villa Médicis,
Tu rouleras tes destinées.
Et tu nous reviendras, mon fils,

De la terre Virgilienne,
Ivre de gloire et de succès,
Expert en langue italienne,
Mais ne sachant plus le français !

ALBUM DE BAISERS

La personne invitée frotte ses lèvres de carmin et dépose un baiser sur l'album de Miss Evans.

(*Journaux d'outre-mer.*)

Oui — me dit monsieur Bertillon,
Prince de l'anthropométrie,
En fixant sur ma seigneurie
Ses petits yeux d'émerillon —

L'invention est assez drôle
De ces empreintes de baiser.
J'ai même cru l'utiliser
Pendant un temps — pour mon contrôle.

Je me disais : c'est à creuser...
— Encore que soit chimérique
Tout ce qui nous vient d'Amérique —
Qui sait? tel pouce, tel baiser.

Je fis donc, d'après ce système,
Un album qui, jusques ici,
Ne m'a rien appris. Le voici
D'ailleurs ; feuilletez-le vous-même.

Tenez... remarquez ce baiser
Si joli, de forme si pure,
En sa délicate courbure.
Sans autrement l'analyser,

Vous diriez un baiser de vierge,
N'est-ce pas ? Eh bien, c'est celui
D'un qui, pas plus tard qu'aujourd'hui,
Vient d'assassiner son concierge !

Celui-ci n'est-il pas charmant ?
Il est appuyé, verveux, tendre ;
Pour un peu vous croiriez l'entendre,
C'est un vrai baiser de maman ?

Cet autre est comme une églantine,
Il est rose, frais, cajoleur,
C'est, pour vous, le baiser en fleur,
Éclos d'une bouche enfantine ?..

Et vous en jureriez ? J' t'en fous !
Le premier est d'une crapule,
Le second c'est au prostibule
Que je le dois. Qu'en pensez-vous ?

Voyez le suivant, au contraire :
Il est hideux tout simplement.
On ne sait pourquoi, ni comment...
Alors qu'il est d'un pauvre hère,

Considéré comme un bandit,
Que l'on croyait de bonne prise,
Et qui, condamné par méprise,
Était plus innocent qu'un nid.

Ainsi donc, c'est de la fichaise
Que de consulter leurs baisers,
Pour confondre des accusés,
Autant s'attarder à leur... chaise !

*
* *

Les baisers, pour moi, sont muets,
Autant dire — et je les repousse.
Montre-moi seulement ton pouce,
Et je te dirai qui tu es.

Je ne dis pas l'auriculaire,
Ni non plus le doigt du milieu,
Je dis le pouce, cher monsieur,
Dont la seule empreinte m'éclaire

Sur les gens. Pour quant au baiser,
Il ne vaut pas qu'on s'y arrête.
Et puis... on peut changer de tête;
De pouce, il n'y faut point penser.

Maintenant, le marchand de rimes,
Veuillez marquer le vôtre ici...
— Serviteur ! dis-je — grand merci !
Je n'aurais qu'à commettre un crime !

LA FÊTE DU SOLEIL

La fête aura lieu sur la deuxième plate-forme de la Tour Eiffel. Nos astronomes y passeront la nuit et salueront le Soleil à son lever, etc.

J'allai donc de mon pas rapide,
Interwiever, pour mon journal,
Flammarion, notre intrépide
Astronome national.

L'heure me semblait opportune.
C'était le soir. Je le trouvai
En train de farfouiller la Lune
De son télescope éprouvé.

Avec une grâce parfaite
Il m'accueillit : « Ah! ah! fit-il,
Vous venez encor pour... la fête?
Vous me trouvez bien puéril?...

« C'est vous, laissez-moi vous le dire,
Qui n'êtes du tout sérieux.
En vérité, je vous admire.
Et quoi ! vous voilà furieux,

« Parce que, depuis des semaines,
Le Soleil ne s'est pas montré !
Mais, malheureux énergumènes,
Doit-il donc luire à votre gré ?

« Vous autres, terriens, en masse,
Vous ne vous doutez pas que si
Le Soleil vous fait la grimace,
C'est pour les raisons que voici :

Au temps heureux des premiers âges,
C'était un dieu des plus puissants,
Ayant ses pontifes, ses mages,
Dont il subodorait l'encens.

Et, pour se le rendre propice,
Chaque matin, au point du jour,
On lui offrait des sacrifices
Avec des prières autour.

Aujourd'hui, mufles que vous êtes,
Vous le traitez comme un hébreu.
Alors, il choisit ses planètes,
Et vous néglige quelque peu.

Cette fête est donc ordonnée
Pour vous le rerendre flambart,
Oui. Je veux qu'il ait sa journée,
A l'instar de Sarah Bernhardt.

Le vingt et un juin, dès l'auroré,
Au mitan de la Tour Eiffel
Dès que nous le verrons éclore,
Nous nous écrierons : c'est Blondel!

Et moi, coiffé d'un « pschent » énorme,
Selon les rites coutumiers,
A la deuxième plate-forme
Je sacrifierai trois béliers.

Puis je ferai, pour l'assistance,
Après quelques libations,
Une petite conférence,
Avec maintes projections.

Revenus sur la terre ferme,
Un chœur de mille exécutants
Nous régalera dur et ferme,
D'une cantate de Rostand;

Enfin, pour corser le programme,
Nous irons dans un cabaret,
Songer au salut de notre âme,
En buvant quelque bon clairet. »

— Mais, pardon, lui dis-je, cher maître
Qu'arrivera-t-il, dans le cas
Où, pour votre fête champêtre
Le Soleil ne paraîtrait pas?

— A la guerre comme à la guerre.
On s'en passerait, c'est certain.
Au surplus, nous ne risquons guère
En emportant notre « pépin. »

1904

ÉTRENNES INUTILES

A Robert Noir.

Une fillette de quinze ans accusée de coups et blessures, ayant traité le Tribunal de *vaches*, de *tanies* et de *fumier*, a été envoyée dans une maison de correction jusqu'à l'âge de vingt ans.

(*Le Temps*, 27 décembre 1901.)

O Juges, mes petits pères,
Vous êtes par trop sévères
Pour cette jeune houri,
De la mère Angot filleule,
Encor qu'elle vous engueule
Comme du poisson pourri !

Mon Dieu ! son vocabulaire
N'a rien qui vous puisse plaire.
Il est bien certain que si
C'est là toutes vos étrennes,
Vous n'aurez pas les mains pleines,
Au Jour de l'An. Mais aussi,

Songez que cette fillette
A l'âge de Juliette;
Qu'elle attend son Roméo,
Qui sait?... Qu'elle ne discerne
Pas encore une lanterne
D'un nègre de Bornéo?...

Il n'est injure notable
Que d'un être responsable,
Et celle-ci ne l'est pas.
Elle vous l'a fait connaître,
O Juges! qui pourriez être
Ses papas et grands-papas.

Tout dans ses propos annonce
Qu'elle ne possède une once
De saine mentalité.
Donc, ce soi-disant outrage
Ne saurait porter ombrage
A votre sérénité.

Comme feraient des apaches,
Elle vous traite de « vaches »
De « tantes » et de « fumier »
Qu'est-ce que cela veut dire?...
Ne vaut-il pas mieux sourire
A ce jaspin coutumier?

Elle n'est que déroutante,
Cette gosse. Appeler tantes,
Des êtres poilus, velus!
Traiter de vaches, des hommes,
Quand vous n'êtes guère, en somme,
Qu'oncles et bœufs, tout au plus!

Tout ça n'a pas d'importance,
Ni ne tire à conséquence.
Vous le savez bien aussi.
Et puis, magistrats intègres,
Vous n'êtes pas les seuls nègres
Qu'on aura traités ainsi.

Tenez, moi, fils de famille,
Si chaque fois qu'une fille
M'ayant appelé « fumier »
M'eût fait cadeau d'une « thune »
J'estime que ma fortune
Monterait jusqu'au premier!

1901.

PLAIDOIRIE DE Me SARCEY

A Pierre Louys.

Le chien de notre oncle Sarcey ayant mordu un marchand de tonneaux, celui-ci réclama cinq cents francs d'indemnité.

Ma défense, messieurs les juges, sera brève.
Voici : jeudi dernier, je m'étais mis en grève,
Comme tous les jeudis, — habitude que j'ai —
Je veux dire... j'avais pris ce jour-là congé.
Le jeudi, mes amis, je dépose mes manches
De lustrine, et j'en fais autant tous les dimanches.
Cinq jours de bon travail, c'est assez, Dieu merci !
Par semaine. Et je vais, exempt de tout souci,
Rêver, loin de Paris, à quelques pas d'ici.
J'ai là, dans le pays des rosières, Nanterre,
Une en quelque façon sorte de coin de terre,
Un petit patelin... Ça n'est pas le Pérou.

A côté du Marly de Sardou c'est un trou.
Car vous supposez bien, n'est-ce pas? qu'un critique
Ne gagne pas autant qu'un auteur dramatique.
Sur ce bout de terrain, j'ai fait construire un rien
De maison, grande assez pour un végétarien,
Un petit cafourniau, manière de cahute
Que disloque la pluie et que le vent chahute...
Mais, quand ce ne serait qu'un gourbi de fourmis,
Qu'importe, est-il pas vrai, s'il y vient des amis!
Du plus modeste toit le sage se contente.
Pour un rien, il irait coucher sous une tente.
Or, dimanche dernier — je veux dire jeudi,
J'étais donc à Nanterre, ainsi que je l'ai dit.
Le soir, après dîner, avec ma chère femme,
Je prenais mon café, pur moka, vrai dictame,
Je prenais mon café — dis-je — quand, dans la nuit,
Et, dans ma propre cour, il se fit un grand bruit.
On eût dit comme de quelqu'un que l'on étrangle.
J'étais un peu déboutonné, je me ressangle.
— Restez-là, restez — fis-je, à Madame Sarcey...
Passez-moi le flambeau, je vais voir ce que c'est.
D'abord je ne vis rien qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris qui traînaient dans la fange,
Et que mon bon chien Trac se disputait tout seul.
Je devins aussitôt pâle comme un linceul,
Car un homme était là gisant — quelque escogriffe!
Que Trac vous houspillait du croc et de la griffe.
J'eus une peine énorme à le faire lâcher;
Tout de même, il finit par aller se coucher.
Quant à l'autre, je dis : « Qu'est-ce qu'à pareille heure,

Vous pouvez bien venir f...icher dans ma demeure ? »
Voilà qu'il me répond : « Avez-vous des tonneaux
A vendre? » C'était donc un marchand de tonneaux.
Il ajouta qu'ayant trouvé la porte ouverte,
Il l'avait simplement poussée. Hé! voilà, certe,
Qui ne me suffit pas. Sont-ce là des raisons,
Pour entrer... comme ça... la nuit, dans les maisons?
Est-ce que vraiment, sous prétexte qu'une porte
Est ouverte, on me voit entrer? Non, elle est forte!...
Et je le retiendrai ce marchand de tonneaux,
Que si je le revois, je lui dirai deux mots.
Et, d'ailleurs, vend-on des tonneaux à pareille heure?
On n'en achète pas non plus, ou que je meure!...
Ensuite, on n'entre pas chez les gens sans frapper,
Voilà tout. Et mon chien a bien pu s'y tromper :
En voyant tout à coup un étranger paraître,
Il a cru qu'on venait assassiner son maître.
(Hé, mon Dieu... ce n'est pas tellement insensé.
Des auteurs très souvent déjà m'ont menacé.)
Alors, que voulez-vous?... mon Trac est chien de garde.
Par conséquent, garder son maître le regarde...
Messieurs, je vous ai dit toute la vérité.
Je veux bien accorder cent francs d'indemnité
A cet affreux marchand de tonneaux mais, en somme,
Il exige vraiment une trop forte somme.
Cinq cents francs pour avoir été mordu! Mais, pour
Moins que ça, je me ferais mordre tout un jour.
Cinq cents francs! c'est beaucoup, d'autant, je vous assure,
Qu'il ne lui reste plus trace d'une blessure.
Cinq cents francs! Sarpejeu! Diable! comme il y va!

Il reviendrait me voir, je crois, à ce prix-là.
Je ne suis pas assez riche. Cependant, comme,
Ainsi que chacun sait, je suis un très brave homme,
Je veux bien lui donner vingt francs. Maintenant, si
Vous voulez vous payer ma tête — la voici.

1893.

LA TANTE DE NOTRE ONCLE

A Maurice Donnay.

« Au sortir du spectacle, je rencontrai une vieille tante à moi... — « J'espère, me dit-elle, que tu diras du bien de cette pièce... » Ce fut pour moi un trait de lumière. Je connaissais ma tante. Du moment qu'elle s'était plu à la « Jeanne d'Arc » de Barbier, j'étais sûr que le Marais et le Sentier y afflueraient, ...etc. »

Francisque Sarcey.
(*La Dépêche de Toulouse.*)
21 octobre 1894.

...Or, j'avais une tante... oh! mais, pas une tante...
Vous savez bien... non, non... Une femme épatante,
Dont vous avez ici, devant vous, le neveu.
Elle était très austère et n'allait que fort peu
Au théâtre, que moi je goûte sans partage —
Jusques au jour qu'elle y fréquenta davantage.

Mais, passons...
Un beau soir donc, venait de finir
Une pièce dont j'ai perdu le souvenir,
Laquelle avait été fraîchement accueillie
— Si j'étais plus méchant, je vous dirais « cueillie » —
Elle fut déclarée horriblement pompier,
Et rasante... ah! j'y suis... elle était de Barbier!
Moi, je n'en pouvais plus d'avoir vu cette ordure,
Sans ombre de bon sens ni de littérature;
Mais voilà qu'au moment que j'allais m'en aller,
Songeant aux adjectifs dont je dois l'accabler,
Ma tante Jézabel devant moi s'est montrée
Comme au jour de sa mort pompeusement parée
Non... ça, c'est du Racine. Excusez-moi, mon Dieu.
Ma tante me dit donc comme ça : « Mon neveu,
J'espère que vous n'aurez pas la hardiesse
D'excommunier cette incomparable pièce.
Elle est patriotique et morale. » — Allons, bon!
Je te ferai sur elle un soigné feuilleton,
Lui dis-je. Il est certain pour moi que si la pièce
Te plaît, elle en mettra bien d'autres en liesse.
Et les événements me donnèrent raison.
A partir de ce jour, j'eus le même horizon
Que ma tante, et son opinion fut la mienne,
Étant celle, après tout, de la sombre moyenne
Du public. Oui, messieurs, à partir de ce jour,
Je ne parlais jamais d'un succès ou d'un four
Sans avoir consulté ma vénérable tante.
Je me montrais ravi, quand elle était contente.
Et tous les feuilletons dont j'ai tiré profit,

Autant dire que c'est la « povre » qui les fit.
Sans elle, un jour, j'avais prôné « la Bûcheronne »
Eh bien, il s'en fallait que la pièce fût bonne.
Elle n'était que chiffe, elle n'était que vent.
Ma tante me le fit savoir, le jour suivant.
Croyais-je sottement que tel drame était triste?
Ma tante me disait : « Va donc, vieux pessimiste ! »
Et me prouvait, par A plus B, que j'avais tort.
J'allais donc le revoir, et je m'en tords encor.
S'était-elle, en revanche, amplement ennuyée
Où j'avais pouffé, moi, à gorge déployée,
Je revenais tôt sur mon premier jugement,
Et m'ennuyais alors rétrospectivement.
Or, voilà très longtemps que cette tante est morte.
Et cependant, j'écris toujours, en quelque sorte.
Mais je ne sais plus bien ce que je dis... oh! non.
Et chaque fois c'est la même chose, cré nom!
Je demeure anxieux devant la page blanche,
Quand je dois perpétrer mon *lundi* du dimanche.
Et le cœur tout rempli d'un singulier émoi,
Je dis : « Du haut du Ciel, ma tante, inspire-moi! »

1894.

SOUVENIR DE VOYAGE

A Paul Verola.

Nous étions, une année, en Suisse
Un ami et moi, son complice,
Ni plus ni moins que deux Anglais;
Quand il nous prit la fantaisie
D'aller voir, en leur Valaisie,
Ces messieurs crétins du Valais.

Un jour, donc, par un temps propice,
Nous dévalions à Saint-Maurice.
Sis entre deux monts sourcilleux,
Et le chef-lieu du crétinisme,
Si l'on en croit ceux du tourisme.
Nous ne pouvions espérer mieux.

Nous gagnâmes une guinguette,
Où déjà le patron nous guette,
En nous souhaitant « bon matin » :
« Ces messieurs dîneront, sans doute?... »
Nous l'interrompîmes : « Écoute!
Trouve-t-on ici des crétins? »

Mais lui, fixant comme une cible
Nos deux visages impassibles,
Hésita, craignant de choisir
La réponse définitive,
Qui ferait de nous ses convives,
Ou nous déciderait à fuir.

Enfin, avec un bon sourire,
Il prit le parti de nous dire :
« Non, messieurs, non. — C'est malheureux! »
Fîmes-nous. « Oui, c'est bien dommage,
Car, désirant leur rendre hommage,
Nous n'étions venus que pour eux. »

Voilà notre homme fort en peine,
Mais, de peur de perdre une aubaine,
« Quoi, messieurs! c'est donc sérieux!... »
Nous dit-il. « Eh bien! que je meure!
Si vous n'en voyez, tout à l'heure,
Au moins un, des plus curieux. »

Alors, nous nous mîmes à table.
Et bientôt un être minable
Entra, fichu comme Scarron,
Torticol, et bigle et bancroche,
En lequel absurde fantoche,
Nous reconnûmes le patron...

Étant, ce jour-là, d'humeur tendre,
Nous feignîmes de nous méprendre
A cet artifice enfantin,
Sans autrement lui chercher noise.
Plus tard en réglant notre ardoise
Nous lui dîmes : « Bravo, crétin! »

Et lui : « Messieurs, point de colère!
Ce que j'en fis c'est pour vous plaire.
Mais, si vous m'avez bien compris,
Nous n'avons de crétins en Suisse,
Non plus ailleurs qu'à Saint-Maurice,
Que quand il en vient de Paris. »

LA REINE, MA BLANCHISSEUSE

A E. Gillet.

Ah! c'est toi, chameau! lui dis-je.
Parbleu! jeune callipyge,
Depuis tantôt dix-sept ans
Je t'espérais, pour te dire
Que c'est bien fini de rire
Avec mon linge. Il est temps.

« Tu peux le garder ton linge —
Fit-elle — espèce de singe!
Je m'en fous, et... faudrait voir
A me parler moins à l'aise,
Car je suis, ne t'en déplaise
La reine de mon lavoir. »

Ah! fichtre! bouffre! une reine!
Eh bien donc, ma souveraine,
Je suis votre humble sujet.
Sa Majesté veuille croire
Que me moquer de sa poire
N'entre pas dans mon projet.

Mais dis-moi, ma pauvre fille,
Ornement de ta famille,
Pour être reine, tu n'en
Es pas moins ma blanchisseuse?
Et c'est à la blanchisseuse
Que je parle maintenant :

Écoute! de quoi me plains-je?...
Eh bien, de ce que mon linge
Connaît le pire destin,
S'effrite sous tes doigts roses,
Et ne vit, comme les roses,
Que l'espace d'un matin.

Regarde-moi ces chemises;
Je les ai quatre fois mises,
Elles ont tantôt vécu;
Et, sans les croire éternelles,
Je te livre des flanelles,
Tu me rends des torche-culs!

Mes mouchoirs sont tout en miettes...
Que dire de mes chaussettes!
Or, je voudrais bien savoir
De quelle étrange lessive,
Furieuse et convulsive,
Tu te sers à ton lavoir?

Mais, si je fais des grimaces,
C'est surtout pour mes « limaces. »
Je me demande comment,
— Soit dit — entre parenthèses, —
Il se fait que tu m'empèses
Chacune différemment?

En voici, par exemple, une,
Molle comme un clair de lune,
Qui vous filtre entre les doigts ;
Cette autre est une cuirasse,
Du Moyen Age... De grâce,
Répartis mieux ton empois.

A part ça, comme personne,
Au fond, ne m'impressionne
Autant comme fait un roi,
Sinon pourtant une reine,
Je n'ai plus, ma souveraine,
Qu'à m'incliner devant toi.

LA POLITESSE EST MORTE

A Adrien Sporck.

Politesse de nos aïeux, vous êtes morte,
Il paraît. On le dit.
Vous êtes tout au moins, chez nous, en quelque sorte
Tombée en discrédit.

Je parle de la politesse envers le sexe,
Il est bien entendu.
L'autre, de celle-ci, n'est guère qu'une annexe
Sinon du temps perdu.

On peut se demander pourtant, non sans tristesse,
Et pour se consoler,
Si les femmes toujours — en fait de politesse —
Ont le droit de parler?...

Pas toujours. Tenez, hier, et par des temps infâmes,
J'étais dans un tramway
Archi-complet, rempli de jeunes gens, de femmes,
Plus un vieil homme, *moué*.

Or, à l'un des arrêts de notre itinéraire,
Le chauffeur s'arrêta.
Et personne ne descendit. Bien au contraire,
Une dame monta,

Qui dut se contenter de l'humble plate-forme,
En attendant que l'un
De nous voulût bien lui céder, selon la norme,
Sa place assise... Aucun

N'y songeait, surtout moi, je dois le reconnaître.
Par un temps hivernal,
Pensez-vous ?... Mes voisins, de même, affectaient d'être
Plongés dans leur journal.

Est-ce qu'elle était jeune ou mûre, ou davantage...
Je n'en sais, ma foi, rien.
« Le sexe, dans ce cas, direz-vous, n'a pas d'âge. »
Eh! parbleu! J'entends bien...

Oui, mais, je me trouvais, ce jour-là, d'aventure,
Grippé jusqu'à la mort,
Et je n'avais sur moi, pour toute couverture,
Que l'âpre vent du Nord.

Puis, étant le doyen des voyageurs — songeais-je —
Je ne vois pas pourquoi,
Plutôt que ces messieurs, je quitterais mon siège;
Je me tenais donc coi,

Et pendant ce temps-là, la pauvre créature,
Comme bien vous pensez,
Lançait, à tout ce monde occupant la voiture,
Des regards courroucés.

« Qu'il ne se trouve pas — semblait-elle nous dire —
Un homme assez galant,
Parmi vous tous, pour prendre en pitié mon martyre,
C'est un peu violent.

Il ne s'en trouvait point. Devant tant d'égoïsme,
Tant d'inhumanité,
Moi, qui ne pousse pas jusques au fanatisme
Le soin de ma santé,

Quitte à crever de froid, je quittai donc ma place,
Et je la lui cédai.
La dame aurait bien pu, je crois, me rendre grâce
De mon bon procédé...

Il n'en fut rien. Bien mieux, la maudite pécore,
Tout en me bousculant,
Me dit : « C'est pas trop tôt! » Aussi, j'en suis encore
Comme « deux ronds de flan. »

C'est bon... à l'avenir, je jure bien, bagasse!
De n'être plus si sot,
Madame, et si jamais je vous cède ma place,
Eh bien, il fera chaud!

LE FAUX NEZ

A Hugues Delorme.

Un jour de la Mi-Carême
A me rigoler moi-même
Étant bien déterminé,
Il me prit la fantaisie,
Sur ma face cramoisie
De me coller un faux nez.

Un pif superhébraïque.
Il fallait être héroïque
Pour l'arborer. En effet,
On eût dit une gargouille;
Mais comme toujours il *mouille*
Ce jour-là, c'était parfait.

*
* *

Me voilà donc dans la rue,
Emmi la foule bourrue,
Avec ce nez triomphant.
Pour l'un, j'étais le « nasique »
Monarque de la Belgique,
Pour l'autre un jeune éléphant.

Fort heureux, en fin de compte,
Qu'on se trompât sur ma trompe,
J'étais donc sans nul émoi,
N'ayant qu'une seule envie,
C'est de traverser la Vie,
De tous ignoré, fors moi.

Je suivis de préférence,
Comme aussi par déférence,
Un char, où quelques « beautés »
Faisaient cortège à la Reine,
Me croyant à la sereine
Époque des Royautés.

Et plus j'étais anonyme,
Et plus, en mon for intime,
J'allais me gorgiasant.
Mon Dieu! qu'il faut peu de chose
Pour voir l'existence en rose!
Un nez, c'est bien suffisant.

Tout à coup, dans cette foule,
Un bras sous mon bras se coule;
C'est une marquise, au moins?...
Qui, sans hésiter, me cueille,
M'invite à son « portefeuille »,
Et me veut voir sans témoins.

Elle avait dû, j'imagine,
Tiquer sur mon aubergine,
Et, dans son illusion,
Me jugeant à son échelle,
En tirer je ne sais quelle
Flatteuse conclusion.

Je suivis la demoiselle.
Mais, en arrivant chez elle,
Mon nez était détrempé,
Et pendait comme une loque,
Si bien que notre colloque
Fut court sur le canapé.

Elle me fit une escorte
De coups de pieds, à la porte,
En me traitant de feignant...
Ce qui prouve bien, en somme
Que le nez ne fait pas l'homme,
Fût-il impressionnant.

CY S'ENSUIT COMME QUOI

A Charles Bernard.

Cy s'ensuit comme quoi mon ami Charles Bernard fut guéri d'une longue maladie par les six saints guérisseurs de N. D. du Haut, près Moncontour.

En dépit de tous médecins,
De Combe et de ses noirs desseins,
Il n'est guérison que de saints.

L'invention n'en est pas neuve.
Ils sont tout puissants. Et la preuve,
Dans ce qui t'advint, je la treuve.

Ainsi, tu souffrais mille maux,
Tant goutteux que rhumatismaux,
Tu te détraquais, en trois mots.

Les thérapeutes et leur sorte
Déjà ne passaient plus ta porte,
Te comptant comme chose morte.

Alors, toi, Breton et demi,
Ayant tous ces docteurs vomi,
Tu pensas au Ciel, ton ami.

Et plein de cette foi qui sauve,
Malgré tes jambes de guimauve,
Tu sautas hors de ton alcôve.

En pèlerin tu t'équipas,
Pour aller joindre de ce pas
Notre Dame du Haut-en-bas;

Où se trouvent six saints rustiques,
Qui guériraient les plus sceptiques,
Toi, d'autant plus, qui les pratiques :

C'est Saint Mamert, c'est Saint Lubin,
Saint Hubert, aussi Saint Méen,
Saint Harniaule et Saint Livertin.

A Saint Mamert, tu dis : « Mon père,
Fais que je retrouve ma paire... »
Et Mamert te rendit ta paire.

Puis, tôt après, tu pris un bain
Dans la piscine à Saint Lubin,
Dont tu sortis fier et rupin.

Saint Méen guérit tes névroses.
Humeurs noires, vertes chloroses...
Hubert te fit un teint de roses.

Pour le reste... il est bien certain,
Que tu dois à Saint Livertin
Une chandelle, ô libertin!

Quant à ce brave Saint Harniaule,
Il dit, en te touchant l'épaule :
« Surtout n'y reviens pas, mon drôle!

IBSEN

A Charles Maurras.

L'œuvre entière du « géant du Nord » m'apparaît comme un cadavre dans une chambre d'hôtel meublé, au bas crépuscule de l'hiver.

Léon Daudet.

Ibsen n'est plus ! Sa mort évoque
En moi cette bizarre époque
— Voilà bien des ans... quelque vingt —
Où la plupart de nos critiques
Firent à son art dramatique
Le succès que l'on sait. « Enfin !

Disaient-ils — Voici du théâtre
Profond, tour à tour et folâtre,
Et lumineux comme l'Été. »
Alors que c'était, au contraire,
Un vrai magma d'ennui polaire
Et d'impénétrabilité.

N'importe. Ce théâtre sombre,
Compris ou non par le grand nombre,
Fut adopté d'un cœur léger ;
Au surplus, que de gens, en France,
Vont admirant, de confiance,
Tout ce qui vient de l'étranger.

Ceux-là — je parle du Vulgaire —
De ceux qui ne comprenaient guère,
Et disaient : je n'ai pas compris,
Étaient renvoyés à leurs douches,
Par nos Ibséniens farouches,
Et traités de poissons pourris.

On voyait de puissants esthètes,
Des « Art nouveau », de fortes têtes,
Qui se découvraient tout à coup
Des affinités scandinaves,
Et bouillonnaient comme des laves,
Quand on n'était pas de leur goût.

Ibsen... ce fut là son sort pire !
L'emportait autant sur Shakespeare,
Qu'ils n'avaient peut-être point lu,
Comme fait le Vin sur la lie,
Ou bien, ma petite chérie,
Sur un nègre d'Honolulu...

Nos classiques, nos romantiques
Étaient des préjugés gothiques,
Pour ces messieurs... du rococo ;
Molière, une pauvre guimbarde,
Corneille, un fantôme de barde,
Le père Hugo, un vieux coco.

Rappelez-vous les snobinettes,
Les jeunes Botticellinettes !..
Elles eurent tôt établi
Que, pour bien comprendre le Maître,
Il fallait, au préalable, être
Coiffée à la Botticelli !

Et toutes ces petites folles
Pataugeaient emmi les symboles,
Comme dans un bain de clarté.
Et l'on nous dira que la femme
N'est qu'une toute petite âme...
Possible — mais quelle santé !

*
* *

Cependant, des esprits contraires,
Et, dans un sens, plus téméraires,
Traitaient Ibsen de turlupin,
Disant que son « Canard sauvage »
Dont on faisait si grand tapage,
N'était, en somme, qu'un... lapin.

J'entends encore feu « notre oncle »
Exaspéré comme un furoncle,
Notre oncle un peu traînard en Art,
Criant, comme un damné de Dante,
A l'ibsénité révoltante,
Quand on lui posa ce « canard ».

Mon Dieu !... le tout est de s'entendre :
Ibsen, un génie, à tout prendre,
Est au dessus de ces débats.
Il nous faut garder ce grand homme
De ceux qui le déifient, comme
De ceux qui n'en font qu'un repas.

Quoi qu'il en soit, ce vieux burgrave
Brille au firmament scandinave.
Mais si, pour nous, Français, il luit
Comme un soleil, et nous transporte,
Ce ne doit être, en quelque sorte,
Que comme un « soleil de minuit. »

1906.

L'EXEMPLAIRE DU ROY

A mon ami E. Fasquelle.

J'ai rêvé possèder les œuvres de Malherbe.
Un exemplaire unique, admirable, un trésor !
Tout habillé de pourpre, et les fleurs de lys d'or
En étoilent les plats, nombreuses comme l'herbe.

Le vélin en est pur, l'impression superbe.
Messieurs les éditeurs, à cette époque encor,
Se montraient soucieux de soigner le décor
Qui faisait ressortir et resplendir le verbe.

Mais ce rare bouquin ne serait rien, ma foi,
S'il n'était pas le propre exemplaire du Roy.
Il l'est. Et dans un coin de marge, on y remarque,

Alors que le poète arrive au baragouin
Dans l'éloge, ces mots, de la main du monarque :
« Mon vieux Malherbe, ici, tu vas un peu trop loin ! »

IDYLLE INTERROMPUE

... Amoureux surpris dans les bois de Saint-Cloud. 15 jours de prison. 16 francs d'amende.

Il lui dit : « Allons nous promener dans les bois.
Vois la belle journée...
Nous n'aurons ce temps-là peut-être qu'une fois
Au cours de cette année. »

Ils étaient dans le lit si gentiment blottis !
Bien sûr que ça la botte !
Ils s'habillèrent vite et les voilà partis,
Le cœur comme en ribote.

A peine s'ils avaient à eux deux quarante ans,
Ce serait à débattre...
Mais volontiers il lui laissait seize printemps
Pour en garder vingt-quatre.

Ils prirent le bateau qui conduit à Saint-Cloud,
Paradis des familles,
Encore qu'en son parc il règne un certain loup,
Dont on fait peur aux filles.

Elle parla tout haut pendant ce long trajet,
Chantonna des romances ;
Et le moindre détail des berges la plongeait
En des transports immenses.

La Tour Eiffel ainsi que le Trocadéro
Lui semblaient l'art suprême —
Par quelque vingt degrés au-dessus de zéro,
C'est permis — quand on aime.

Elle nommait Auteuil et le Point du Jour, tour
A tour, et... Meudon... Sèvres...
« Mais tu ne me dis rien » — disait-elle — « m'amour ».
— « J'aime tes yeux, tes lèvres... »

Répondait-il. Enfin voici Saint-Cloud. Après
Un déjeuner sommaire,
Les voilà disparus dans le bois, guillerets
Et tout à leur chimère...

Elle disait des riens, d'un parler puéril,
Comme un enfant qui jase.
Et lui, silencieux, sur ses lèvres d'avril,
Achevait chaque phrase.

Au bout de peu de temps, nos jeunes amoureux
Révèrent d'une sieste...
Mais quoi!.. finalement (O ciel! veille sur eux!)
L'herbe tendre et le reste...

. . . . . .

Hélas! c'est au moment le plus intéressant,
Que le garde-champêtre
Sur le couple ingénu, qui le croyait absent,
Surgit comme un salpêtre :

« Ah! ah! je vous y prends, mes jolis tourtereaux,
— Dit cet homme farouche —
Pardieu! vous vous aimez « dans les grands numéros! »
Est-ce ici que l'on couche?..

« Mais, si les gens ici venaient tous à la fois...
S'aimer, Jésus! Marie!
Dieu me damne, ce bois ne serait plus un bois,
Mais une porcherie!

« Dans ce bois il est expressément défendu
De faire des orgies;
De telles mœurs n'étaient admissibles que du
Temps des mythologies...

« Sachez qu'ici, jadis, habita l'Empereur,
Dont je fus au service...
Là, c'était son château, détruit par la « *fureur* »,
Le « *crime* » et l'*injustice*.

« Au lieu donc d'y venir ainsi vous biscoter
De façon indécente,
Vous feriez beaucoup mieux — m'est avis — sangloter
Sur ses ruines absentes.

« Vous voilà comme des saligauds étalés
Dans ces bois si tranquilles...
On ne fait pas l'amour ici, cochons, allez
Vous aimer dans les villes ! »

LA PENDULE

A Léon Hennique.

J'ai dans ma chambre une pendule,
Qui n'a rien de particulier,
Et d'un modèle ridicule,
Comme il en est des milliers.

Depuis déjà pas mal d'années,
Je puis bien ajouter aussi
Qu'elle enlaidit ma cheminée;
Mais ce n'est pas là mon souci.

Ne me suis-je pas mis en tête,
Qu'en son langage tictaquant,
Elle me dit et me répète :
« Va-t-en », sinon, « à quand? à quand? »

Jadis, je n'y prenais pas garde.
Comment se fait-il qu'aujourd'hui
Je m'attarde à cette guimbarde?
Est-ce parce que j'ai vieilli?..

Elle m'agace, m'horripile,
Elle me porte sur les nerfs;
Je me fais une noire bile,
Et je coule des jours amers.

Je la trouve plus agressive
Chaque jour : « A quand? » à quand, quoi?...
Et voilà que je l'invective :
Est-ce pour te moquer de moi?

Mais... saleté de mécanique,
Je te le permettrais, si tu
Étais une pendule unique,
Un objet d'art... bien entendu.

Or, il s'en faut que tu sois telle.
Tu n'es guère bonne, vraiment,
Qu'à marquer l'heure, de laquelle
Je me fous d'ailleurs, et comment!

Parbleu! vieille sempiternelle,
Je suppose que cet « à quand? »
Signifie, en sa ritournelle,
« Quand vas-tu me ficher le camp? »

Si c'est cela que tu veux dire,
Et, comme aussi bien, chez Satan,
Je ne suis pas pressé de cuire,
Je te réponds : Attends, attends.

Je sais que la Vie est un leurre.
A quoi bon me le répéter
Trois mille six cents fois par heure?
Allons, cesse de m'embêter.

*
* *

Sans doute, vous allez me dire :
« Mais pauvre imbécile, pourquoi
Ne pas la vendre ou la détruire,
Puisqu'elle est comme un glas pour toi? »

Ou bien, ce qui revient au même :
« Ne la remonte pas. Un point,
C'est tout. Voilà-t-il un problème!... »
Tiens! c'est vrai. Je n'y pensais point.

Et puis... non. J'ai la certitude
Que si j'interrompais son cours,
Dont j'ai tellement l'habitude,
Je croirais encore et toujours,

Entendre son tic tac stupide,
Après tant de jours révolus;
Ainsi l'on voit un invalide
Souffrir d'un membre qu'il n'a plus.

LA MORT

A Henri Deslinières.

Un vieillard râlait sur sa couche
Souffrant tous les maux d'ici-bas;
Déjà bleuissaient sur sa bouche
Les violettes du trépas.

Cependant, d'aurore en aurore,
Trahi par le cruel destin,
Pour souffrir davantage encore
Il s'éveillait chaque matin.

« O mort! abrège mon martyre, »
— Criait l'infortuné vieillard. —
Il ne t'importe que j'expire
Un peu plus tôt, un peu plus tard?

« Je n'ai vécu que trop d'années,
Et j'aspire à l'éternel soir ;
Car dans mes prunelles fanées
Le Monde se reflète en noir.

« Je n'attends plus rien de la Vie.
Compte, au lieu de me l'acquérir,
A la Jeunesse inassouvie
Le temps qu'il me reste à courir. »

Et voilà que soudain, blafarde,
Sous son masque de carnaval,
Il vit l'effroyable camarde,
Debout sur son seuil, à cheval!

« Enfin! dit-il. Que tu m'es bonne,
Toi, qui si longtemps me leurras! »
Et tout ainsi qu'à la Madone,
Il lui tendit ses maigres bras.

Mais elle éperonna sa bête,
Et continua son chemin,
Sans seulement tourner la tête
Vers ce vieillard en parchemin.

*
* *

Plus loin, au milieu des prairies,
Deux amants, ceux-là bien vivants,
Couraient dans les herbes fleuries,
Vous eussiez dit de deux enfants.

Ils ne connaissaient de la Vie,
Les pauvres petits ! que l'Amour;
Et leur âme était asservie
L'une à l'autre, sans nul retour.

Ils allaient, joyeux, par la plaine,
Souriant de leurs yeux d'Avril;
Le vent retenait son haleine
Pour ne troubler point leur babil.

Et voici que la Mort affreuse
Rageusement fondit sur eux,
Et d'un geste prit l'amoureuse
Dans les bras de son amoureux.

NOCTURNE

A Steinlen.

Oh! les durs, durs pavés
Pour les petits pieds nus
  Des enfants perdus,
  Des enfants trouvés!

Oh! pour les non-repus,
Et pour les sans-logis,
  Les étés finis,
  Les hivers venus!

Oh! pour tous les errants,
Poètes, chiens et fous,
  Le gaz aux yeux roux,
  La Lune aux yeux blancs!

RONDEL

Ah! la promenade exquise
Qu'ils ont faite, tous les deux,
Mon corps, ce monstre hideux,
Mon âme, cette marquise,

Dans la Vie, au milieu d'Eux!...
Et l'un et l'autre à sa guise.
Ah! la promenade exquise,
Qu'ils ont faite, tous les deux!

Si mon corps, que le Mal grise,
Prit des chemins hasardeux,
Mon âme dut plaire aux Dieux,
Étant au Bien tout acquise,
Ah! la promenade exquise!

TABLE

LA MUSE AU CABARET

	Pages.
Préambule	3
Saint Vincent	7
La Fin d'une légende	10
Chanson	13
« Bistro »	16
Cabarets du Dimanche	19
Éloquence perdue	22
La Vierge en Bouteille	26
La Comète	28
Les deux Trottoirs	31
Les Cabarets d'Hier et d'Aujourd'hui	35
L'Inondation de 1910	38
Conte	41
Ouvrier sans Travail	44
Glose sur 8 vers de Fallières	47
Baptême du « Météor »	49
Le Vin de mon ami	52
Un Amateur d'Alcool	55
Dégustations	59

Pages.
Distique Etrusque 63
Un Apôtre 66
Sécheresse 70
Qu'est-ce que tu fais cette année? 73
L'or du Vin 76
Le Vin du Pape 78
Entente Cordiale 81
Bourgogne d'Australie! 84
Chanson d'Automne 88
Chanson 92
Un Miracle 94
Vive l'Eau 98
Le Vin Suisse 101
Les Cabaretiers de Firminy 106
L'Intrépide « Vide-Bouteilles » 109
L'Académie des Gourmets 112
La Question Culinaire 115
Le Journal Comestible 118
Alliance Franco-Russe 121
Aliment de Houille 124
Le Sens de l'Heure 127
Galanterie Hollandaise 131
Un Appétit Royal 134
Nourriture Electrique 137
Le Pape doit manger seul 140
La Bouillabaisse 143
Escargots 146
Le Gigot 149
La Salade 153
La Soupe a l'Oignon 155
Le Saucisson 159
Le Premier Moutardier du Pape 162
Conte de Carême 166
Propos de Carême 169
Les poires du Luxembourg 172
Poubelles dans le Bois 175
Jean Grain-d'orge 178
Collignonne 181
A Nana 185
Insatiabilité 186

FIVE O'CLOCK ABSINTHE

Pages.
L'Invalide a la Gueule de Bois 193
L'Absinthe 196
Five O'clock Absinthe 197
L'Absinthe et le Cobaye 199
La Mort de Pelloquet 201
L'Absinthe du Mort 204
Au Cabaret 207

PROPOS DE TABLE

Sur mon Portrait par Cappiello 213
Les Fables de La Fontaine 216
Impôt sur le Tabac 219
Les Cigares du Roy 222
Partie de Chasse 225
La Naissance du « Philistin » 228
Prix de Rome 231
Le Vol de la Joconde 234
La Formule 606 238
La Fête du Terme 241
Le Nu dans le Crime 244
Les « Précieuses » non Ridicules 248
Mariage Chinois 251
Poète Prix de Rome 254
Album de Baisers 257
La Fête du Soleil 261
Étrennes inutiles 265
Plaidoirie de Me Sarcey 268
La Tante de notre Oncle 272
Souvenir de Voyage 275
La Reine, ma Blanchisseuse 278
La Politesse est morte 281
Le Faux Nez 285
Cy s'ensuit comme quoi 288

Pages.
Ibsen 291
L'Exemplaire du Roy 295
Idylle Interrompue 296
La Pendule 300
La Mort 303
Nocturne 306
Rondel 307

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 55426

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

POÈTES CONTEMPORAINS

THÉODORE DE BANVILLE
Poésies complètes. . . . 6 vol.
Choix de poésies . . . . 1 vol.

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage . . . . 1 vol.
La Divine Tragédie . . . 1 vol.

CHARLES BAUDELAIRE
Les Fleurs du Mal. . . . 1 vol.

ÉMILE BERGERAT
Glanes et Javelles. . . . 1 vol.

ABEL BONNARD
Les Histoires. . . . . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR
Choix de Poésies . . . . 1 vol.

MAURICE BOUIGNOL
Sans Gestes . . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
Légendes de la Guerre de France. . . . . 1 vol.

ANDRÉ CORTHIS
Gemmes et Moires. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Souffles de Tempête. . . . 1 vol.

JACQUES DEVAL
Le Livre sans amour . . 1 vol.

GEORGES DOCQUOIS
Le Poème sans nom. . . 1 vol.

ALFRED DROIN
Le Crêpe étoilé. . . . . 1 vol.

PAUL FORT
Chansons à la Gauloise . 1 vol.

JUDITH GAUTIER
Poésies . . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
Poésies complètes. . . . 3 vol.

FERNAND GREGH
La Couronne douloureuse. 1 vol.

HENRY-JACQUES
Nous... de la Guerre. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
L'Ame nue . . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE
Poésies complètes. . . . 1 vol.

JACQUES MADELEINE
A l'Orée . . . . . 1 vol.

MAURICE MAGRE
La Montée aux Enfers . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
Poésies complètes. . . . 5 vol.

MISTRAL
Mirèio . . . . . 1 vol.

JEAN RICHEPIN
La Chanson des Gueux. . 1 vol.
Les Caresses . . . . . 1 vol.
Les Blasphèmes. . . . . 1 vol.
La Mer. . . . . 1 vol.
Mes Paradis . . . . . 1 vol.
La Bombarde. . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH
Poésies complètes. . . . 5 vol.

MAURICE ROLLINAT
Poésies complètes . . . 8 vol.

EDMOND ROSTAND
Les Musardises. . . . . 1 vol.
Le Vol de la Marseillaise. 1 vol.

MAURICE ROSTAND
Le Page de la Vie . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE
Poésies complètes. . . . 9 vol.

PAUL VERLAINE
Choix de Poésies . . . 1 vol.

MIGUEL ZAMACOÏS
L'Ineffaçable (La grande Guerre) 1 vol.

La Couronne Poétique de Victor Hugo (1847-1902) . 1 vol.

12529 — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

UL PONCHON

A MUSE
CABARET

PRIX :
30 FRANCS

EUGÈNE
ASQUELLE
ÉDITEUR

1920

10 F

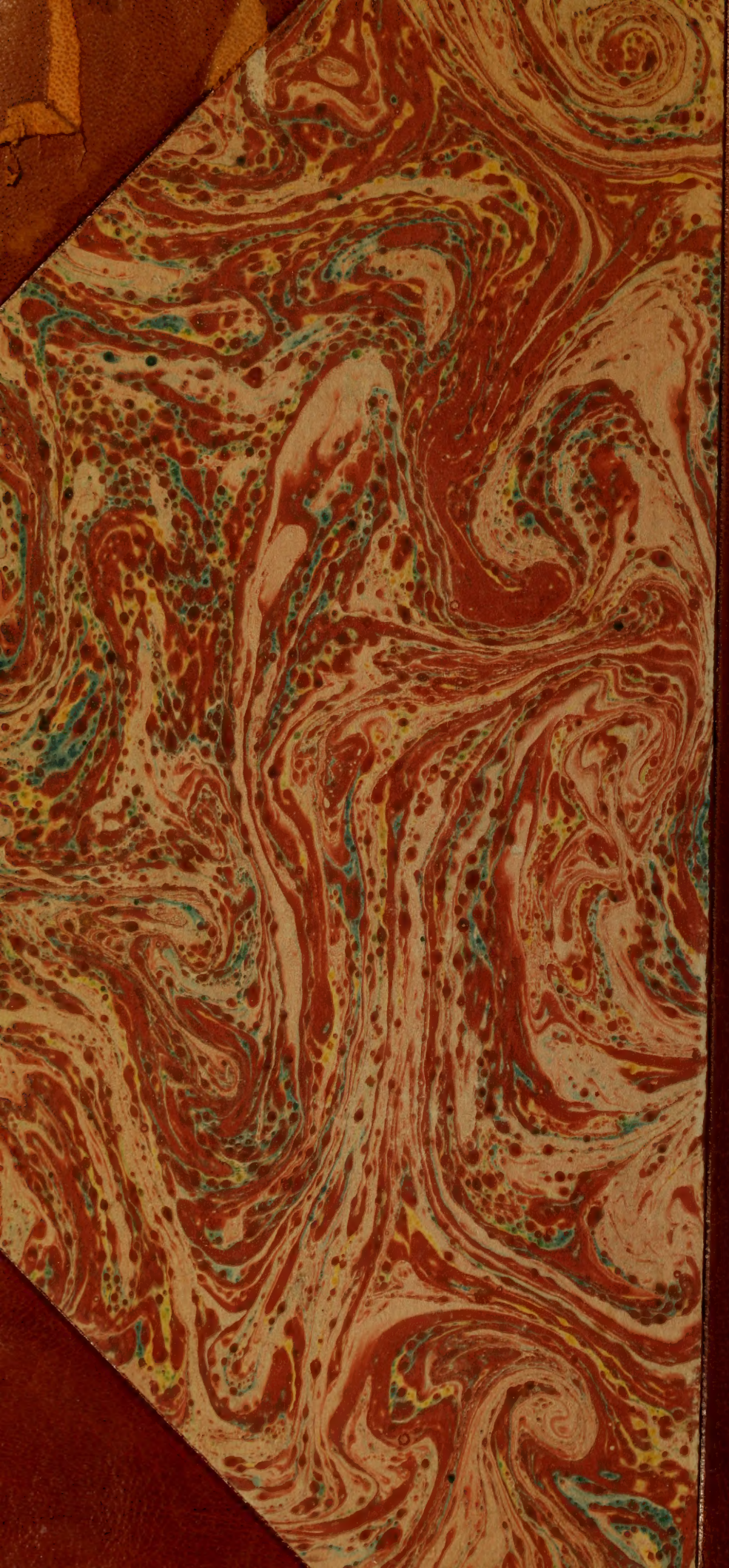
JE1

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 15 1972

CE

a39003 002137551b

CE PQ 2382
.P87M8 1920
COO PONCHON, RAO LA MUSE AU C
ACC# 1226025